



Natura 3

Un nouveau départ



© Karpok 2004

Natura 3

Un nouveau départ

karpok

À la mémoire éternelle de Lucie et Daniel,
partis si tôt...

*Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent, et une confiance in-
ébranlable pour l'avenir.*
Jean Jaurès

Comme chaque matin le soleil se lève lentement sur l'horizon à l'est. Ces rayons rasant les vastes étendues désertiques et réchauffent le sable rocailleux. Et comme presque tous les matins le village est déjà en effervescence. Toujours la même rengaine : profiter de la fraîcheur de l'aube.

C'est encore le seul moment de la journée où l'on peut sortir dans les rues sans être accablé par cette sensation de chaleur pesante et suffocante. Et telle des fourmis ouvrières les habitants du village s'affairent déjà dans tous les recoins. Il faut faire vite, la clémence de l'astre du jour n'est pas éternelle.

Tandis que les gamins entament leurs premières courses de la matinée, les mères s'affairent déjà autour du lavoir, du puits ou encore du grenier à grains.

D'un côté les bambins qui agitent la poussière, de l'autre des femmes qui essaient vainement de calmer leurs ardeurs et se résignent finalement à traverser la rue en toussotant.

Pendant ce temps les hommes font le tour des champs pour constater les dégâts de la nuit, ou encore balayent les allées à nouveau recouvertes de poussière. Le vent et les animaux sauvages demeurent nos ennemis les plus assidus.

La lutte contre les éléments est devenue dans notre cas une réelle lutte pour la survie et un éternel recommencement quotidien. Il faut sans cesse réparer les toitures, irriguer les cultures, clôturer les aires des animaux, combler les nids de poule sur la route,...

L'atelier du maréchal ferrant déborde déjà d'activité. Les roues des chariots à labour, mises à mal par les caprices de la route crient réparation.

Dans seulement deux heures les premières échoppes ouvriront leurs portes et les va-et-vient se feront encore plus pressant dans les rues.

Les files d'attente se formeront devant le poste à viande ou l'étale du poissonnier. Mais pour le moment c'est encore l'unique point d'eau potable du village qui concentre encore l'attention des lève-tôt. Les plus courageux auront poussé jusqu'au fleuve voisin.

Comme tous les matins le marteau du forgeron claquera violemment. Les plaintes monteront de l'épicerie de Yasser, incapable de faire face à la demande, tandis que des bêtes de somme arpenteront les rues pour ramener les dernières cargaisons de grains des champs.

C'est l'été et dans quelques semaines les moissons seront complètement terminées. Il faudra alors organiser les stocks pour le reste de l'année. Mais pour l'heure les aller-retour avec les champs rythme encore nos journées.

Notre petite communauté s'éveille lentement et dans quelques instants chacun y aura retrouvé son activité et oubliera l'espace d'une journée les sombres pensées de la nuit. Les dents serrées, et le cœur parfois lourd chacun s'acquittera de sa tâche sans se plaindre.

Et pourtant chaque jour ce sont toujours les mêmes labeurs, chaque jour depuis la naissance jusqu'au dernier soupir ; une vie avec bien peu de bonheur et de répit. Vivons-nous ou nous contentons-nous de survivre ? Qu'avons-nous donc fait pour hériter d'une vie si misérable ?

Jour après jour nous implorons le ciel pour un peu plus de clémence. Mais le soleil brûle toujours inlassablement nos terres, et les vandales du désert continuent de ravager nos cultures. Aussi loin que nos regards puissent se porter, il n'y a plus de salut pour notre peuple, oublié de tous et abandonné à lui-même.

C'est ainsi que nous vivons perdu au milieu d'un désert impitoyable, dont plus personne ne vient. Sur les bords du fleuve, dernière oasis au milieu d'un océan d'aridité.

Debout à près d'un kilomètre de la Shangra, notre village se dresse comme un furoncle au milieu du désert. Les caprices du fleuve ont autrefois ravagé les habitations qui empiétaient trop près de son lit, et les habitants ont depuis préféré garder leurs distances.

C'est sur ces terres de misère que je vis le jour, et que s'achèvera prochainement une vie qui n'aura décidément connu bien peu de joie. Qu'elle est donc le sens de cette vie à laquelle l'homme ne cesse de s'attacher illusoirement ?

Certains jours, je ne peux m'empêcher de me le demander : comment était ce monde avant ? Mais avant quoi d'ailleurs ! En réalité plus personne ne s'en souvient.

Il y eut un autrefois, nous le savons. Mais son souvenir s'en est allé depuis fort longtemps déjà. Il ne nous reste désormais plus que quelques bribes de ce passé glorieux : des traditions que plus personne ne comprend, quelques objets ou quelques engins que l'on découvre encore abandonnés ça et là. Quelle put être leur utilité ? Comment fonctionnaient-ils ? Autant de choses oubliées. Et autant de questions qui ne font plus sens dans notre vie de souffrances et de peines.

Depuis fort longtemps plus personne, hormis les barbares, ne se soucie de ces choses de l'ancien temps. Nos préoccupations sont bien ailleurs : manger, nous abriter des éléments ou encore nous protéger des animaux qui rodent toujours autour de notre village.

Il n'y a pas de place pour l'étude des sciences d'autrefois, seule la survie compte en ces temps apocalyptiques. Car notre histoire n'est plus que le témoin d'une lente agonie.

Quels purent bien être les crimes de nos ancêtres pour déchaîner ainsi la colère de Dieu et abattre sur tout un peuple une aussi grande malédiction ? Et combien de temps encore devront-nous expier ces fautes ?

Dès notre plus tendre enfance l'histoire demeure la même : *«Le ciel s'embrasa et la terre trembla. Un souffle chaud claqua aux oreilles. Les vitres volèrent en éclats, et les hommes les plus robustes furent jetés à terre. L'air devint irrespirable, les sources se tarirent, les plantes se fanèrent. Les maladies se répandirent en autant d'épidémies parmi les survivants. Et tout ce qui fut s'éteignit.»* Tels sont donc les derniers mots qui nous rappellent le jour du Grand Chaos.

Que s'était-il passé ce jour là ? Qui sait ! Sans doute Dieu avait-il décidé de rappeler à l'ordre ses brebis égarées.

Quoi qu'il en soit le traumatisme fut si grand, que plus personne ne voulait s'en souvenir. Et il ne demeure plus que la misère de ceux qui vivent pour attester de ce jour où la face du monde bascula.

Et chaque jour nous continuons à faire vœux de rédemption auprès de Dieu. Notre vie est devenue une vie de labeur et de recueillement. Mais le ciel reste impassiblement muet.

Comme tous les étés la lutte contre la famine a commencé. Les maigres réserves constituées au printemps seront-elles suffisantes ? La chaleur suffocante est déjà de retour, et la sécheresse a regagné les grands espaces. Même la végétation sur les bords de la Shangra se fait à nouveau plus rare. Les eaux du fleuve elles-mêmes ont à nouveau reculé.

Les dernières pluies remontent déjà à plusieurs semaines. Et il faudra sans doute attendre des mois avant le retour des nuages salvateurs. Pendant ce temps on étouffe, on suffoque et l'on se rationne.

Les animaux sauvages n'ont pas les mêmes états d'âmes. Comme chaque année ils ont déjà déserté les étendues arides pour se rapprocher du fleuve, dernière terre d'asile de la région. Ils n'ont alors d'autre pitance que les animaux domestiques, et quelques irréductibles noctambules imprudents à la sortie du village.

Comme si cela ne suffisait pas, chaque nuit les vandales du désert saccagent nos champs et nos réserves sans que nous ne puissions les arrêter.

Comment font-ils pour survivre depuis si longtemps dans le désert ? Nous l'ignorons. Mais les vivres dont ils nous privent y contribuent à n'en pas douter grandement.

Tel est donc le cauchemar qui recommence à chaque nouveau solstice.

Tous les ans le même jeu du chat et de la souris, et tous les ans les mêmes souffrances. Durant le printemps la végétation part à la conquête des terres stériles de part et d'autre du fleuve. Les terres habitables s'étendent.

Et puis vient l'été, l'aridité détruit les plantes les plus faibles et le désert reprend des forces.

C'est ensuite au tour de l'automne. La forêt reprend sa marche en avant déployant ses tapis de feuilles et de champignons, avant d'être à nouveau lessivée par la rigueur et le froid.

Des hivers si froids et des étés si chauds qui meurtrissent sans arrêt nos cœurs. Tous les ans nous pleurons nos morts en ces périodes extrêmes qui nous rappellent tristement à notre condition mortelle.

Petit à petit pourtant la nature semble reconquérir les terres. Mais le processus est si lent. Bien des générations devront encore se succéder avant de voir toute la vallée des deux fleuves verdoyantes.

Ainsi est le monde dans lequel nous vivons à présent.

Pourtant telle une légende qui ne veut pas mourir, nos chants traditionnels continuent de louer une vie bien meilleure à l'Ouest. Mais cela reste un mythe.

Aussi loin que nos yeux puissent se porter, l'Ouest est un vaste désert sans fin. Bien des aventuriers ont tenté le voyage. Aucun n'est jamais revenu et nombreux furent retrouvés morts sous un soleil de plomb. Traverser le désert est un acte suicidaire. Malgré tout chaque année un ou deux téméraires se lancent dans l'aventure, bercés par les récits des anciens.

Ceux-ci racontent encore qu'au temps de leur jeunesse, leurs propres aïeux se souvenaient, que jadis, il était parfois arrivé des hommes et des femmes d'au-delà du désert, qu'ils étaient bons et généreux, qu'ils avaient aidé à construire le village, et à organiser la vie de la communauté.

Aujourd'hui pourtant plus personne ne se souvient d'eux et plus personne ne vient des terres d'au-delà du désert. Nous restons seuls et isolés dans un monde impitoyable envers les plus faibles.

Notre population s'est stabilisée à quelques centaines d'âmes tandis que la mort continue de frapper les plus faibles, enfants comme vieillards.

Nous ne pouvons protéger tout le monde, et nos soins doivent se porter en priorité vers les plus jeunes, seuls capables d'assurer l'avenir de notre communauté.

Je viens à peine de fêter mes trente-cinq ans et je sais qu'à présent chaque année m'est comptée. La maladie peut me faucher à n'importe quel moment.

La lassitude me gagne toujours plus. Mais je n'ose me laisser abattre. Nous avons besoin les uns des autres pour survivre et je n'ai pas le droit d'abandonner ceux qui comptent sur moi.

J'admire Yossep. Il ne montre pas son désespoir. Il est toujours le premier à battre le rappel des troupes, à relancer l'activité. On le croirait capable de soulever des montagnes pour améliorer notre sort.

De cinq ans mon cadet il a encore la fougue de son âge. Il y a déjà presque quinze ans que nos parents s'en sont allés rejoindre nos cinq frères et sœurs qui n'ont pas supporté leur calvaire.

Nous sommes à présent les derniers représentants de la famille. Et la lignée s'éteindra probablement derrière nous.

Heureusement Yossep est toujours là à mes côtés pour m'aider à tenir le coup. Sans lui je ne sais pas ce que je ferais.

J'ai déjà passé tellement de temps à me battre. J'en ai oublié de me chercher un homme, qui puisse me donner des enfants. Maintenant il est déjà trop tard.

Je regarde ma vie comme à son crépuscule et je me demande ce qu'elle peut bien représenter.

Yossep lui s'est imposé comme le guide de notre communauté. Il organise les récoltes, les travaux de réfection des maisons, la protection de nos champs contre les animaux et tant d'autres choses encore.

Je sais qu'il rêve lui aussi de l'Ouest, de terres meilleures. Mais il ne peut se résigner à abandonner son peuple. Qu'advient-il lorsqu'il ne sera plus là ?

Voilà qui est tout moi ! Je ne peux m'empêcher de rêvasser. Mais pendant ce temps là mes amphores ne vont pas se remplir toutes seules. Je ferais mieux de me dépêcher de rejoindre le puits avant qu'il ne fasse trop chaud.

J'arrivai finalement sur la grande place du village en sueur. Le soleil était encore bas sur l'horizon. Mais dans un ciel dépourvu de tout nuage, il martelait déjà tous les recoins de la rue de ses rayons.

Autour du puits, le va et vient des femmes du village était continu :

“ — Alexeia ! Te voilà enfin. Tu es en retard aujourd'hui. Je commençais à me faire du souci. Je craignais que tu ne sois malade.

— Bonjour Fahtima. Non cela va bien. Mais tu sais ce que c'est. Toujours à rêver.

— Un de ces jours tu vas finir sur la lune à force de fabuler.

— Mmmmh. Il y ferait sûrement mieux vivre qu'ici de toute façon.

— J'en doute. Le ciel n'est qu'un vaste désert froid et sans fin. Je ne vois pas ce que tu pourrais y trouver. Ici au moins nous sommes tous ensemble.

— Tu as sans doute raison. Après tout ce qui compte c'est que nous restions unis.

— Heureux de vous l'entendre dire ma p'tite dame.

— Mais comment fais-tu pour toujours être de bonne humeur comme cela ?

— C'est pourtant simple : je trouve qu'il y a bien suffisamment de tristesse et de malheur autour de nous, alors inutile de passer son temps à le ruminer.

— Je t'envie de pouvoir encore voir la vie avec autant d'insouciance.

— Ce doit être l'insouciance de la jeunesse.

— C'est sûrement ça. Moi je ne suis déjà plus qu'une vieille barrique, ironisais-je.

— Ah mais si tu te mets à faire de la rétention d'eau, cela va en intéresser plus d'un ! »

Nous ne pûmes nous empêcher d'échanger un petit sourire. Ces échanges étaient mon bol d'air quotidien. Ils m'aidaient à démarrer la journée du bon pied.

Je connaissais Fahtima pratiquement depuis sa naissance. Sa mère avait présidé à l'accouchement de Yossep et était très amie de mes parents.

C'était une jeune femme joviale, mais déjà usée par les misères de la vie à seulement dix-sept ans. Cela n'avait pas empêché Ashram, le fils de Yasser, de tomber fou amoureux d'elle. Je supposais que cet amour était aussi l'une des causes de son éternelle bonne humeur.

Parfois on les voyait encore tous les deux à la nuit tombée, à la chandelle refaire l'inventaire dans l'épicerie du paternel. Il formait un si joli couple.

“ — J'ai vu ton frère partir vers les prés très tôt ce matin. Il avait l'air préoccupé. Sais-tu s'il s'est passé quelque chose cette nuit ?

— Je n'ai pas encore vu Yossep ce matin. Il est parti de très bonne heure. Je ne sais pas de quoi il peut s'agir.

— Attends voilà le vieux Marek. Il est toujours au courant de tout. Il va pouvoir nous dire. Marek ! »

Nous l'appelions affectueusement le vieux Marek. Mais en fait, il n'était pas vraiment plus âgé que moi. D'à peine deux ans mon aîné, il avait pourtant les traits d'un vieillard. Le crâne dégarni, il arborait une épaisse barbe blanche, et de profondes rides traçaient des sillons sur toute la largeur de son front. Son corps était toujours incliné vers l'avant comme un roseau face au vent. Ses grosses mains étaient calleuses et témoignaient de longues années de travail à la ferme.

Chez lui la curiosité était poussée à l'extrême. C'était un grand bavard qui aimait savoir et faire savoir. Il n'en restait pas moins un homme serviable que tout le monde au village appréciait.

Malgré l'âge, il était encore toujours aussi vif. Il était à la fois la mémoire du village et son principal vecteur d'informations.

— Bonjour mesdames, toujours à papoter ! Même de bon matin.

— C'est le seul vice que nous pouvons nous permettre, le taquina Fahtima. .

— Il y a eu du grabuge ce matin, il paraît ? Je n'ai pas encore croisé Yossep. As-tu entendu parler de quelque chose ?

— Mouaiih. Encore les vandales. Ils ont ravagé les champs à ce que j'ai entendu dire. Ils ont emporté une partie des récoltes en bordure du village, et brûlé le reste.

— Encore une fois ! Mais que veulent-ils à la fin !? Quand nous serons tous morts de faim, à qui voleront-ils leur nourriture ces salops !

— Tu as toujours la langue aussi vive Alexeia. Déjà au temps de notre enfance.

— Une période bien lointaine Marek, bien lointaine. Mais dans quel état sont nos provisions ?

— Heureusement, nous avons rentré le plus gros des récoltes hier.

— Malheureusement Fahtima, j'ai cru comprendre qu'ils avaient poussé jusqu'au grenier à grains cette fois et l'aurait endommagé.

— N'y avait-il donc personne de garde cette nuit ?

— Si bien sûr ! Le jeune Olas. Mais il a encore dû s'assoupir. Il va se faire remonter les bretelles celui-là !

— Cela ne changera rien, constatai-je. S'ils ont éventré le grenier, cela pourrait attirer des animaux sauvages jusque dans la ville. Yossep m'a expliqué que l'été était précoce cette année, et que des bêtes rodaient déjà près du village. Et si par malheur il se mettait à pleuvoir, toute notre farine serait perdue !

— Il va falloir réparer tout cela rapidement comme d'habitude. Excusez-moi maintenant mesdames, mais mes vaches m'attendent.

— Cela ne cessera donc jamais ?

— Tu le sais bien Alexeia, il y en aura toujours pour récolter le travail des autres. C'est ainsi que va le monde. C'est bien malheureux mais c'est ainsi.

— Tu as raison. En fait, tu es encore bien jeune, mais tu vois déjà le monde comme une personne beaucoup plus mature. Puisse ta clairvoyance te mener vers une vie meilleure.

— Que Dieu t'entende mon amie !

— Bon, je ferais mieux d'y aller aussi. S'il y a des travaux à faire, Yossep aura besoin de prendre des forces.

— Au fait comment va-t-il ? Cela fera deux ans demain je crois.

— C'est exact. Mais il n'a guère le temps de penser à Mareva en ce moment. Il met toute son énergie à organiser le village. Le reste c'est à moi de m'en occuper pour deux. À plus tard.

— À plus tard. »

Mareva était la femme de Yossep, ils s'étaient mariés trois ans plus tôt, au plus grand bonheur du village. Quelques mois plus tard Mareva était enceinte de leur premier enfant. Leur bonheur, déjà immense, n'en fut que plus grand.

Mais les choses avaient alors rapidement dégénéré. Mareva était tombée malade au cours de l'hiver qui s'ensuivit. Elle souffrait beaucoup, mais se battait pour l'enfant. Malheureusement la maladie fut la plus forte. Et malgré toute l'attention de Yossep Dieu l'avait rappelée à elle avec son enfant.

Cette période avait été très pénible pour Yossep Depuis il mettait encore plus d'énergie à son travail et tous le considéraient à présent comme le chef du village.

Bien qu'il restât très discret à ce sujet, je savais qu'il pensait encore beaucoup à elle, et qu'au fond de lui son cœur était encore meurtri.

Il l'avait aimé de tout son âme, et il attendait cet enfant avec tellement d'impatience. C'est à cette époque qu'il commença à prendre conscience de la rudesse de notre vie et des injustices de ce monde. Il avait perdu son éternelle joie de vivre et cet optimisme inébranlable.

Il lui avait fallu beaucoup de temps pour se relever de leur perte. Et le blues était toujours en lui deux ans plus tard.

Après avoir refait le plein des amphores je fis un saut rapide par l'épicerie pour prendre quelques galettes de blé :

— Alexia c'est affreux ce qui arrive !

— Le vieux Marek m'a dit qu'ils s'en étaient pris au grenier à grains.

— Un véritable carnage ! Fort heureusement ils n'ont pas eu le temps d'y mettre le feu. Mais cela va attirer tous les rongeurs du coin. Et avec eux leurs prédateurs et les maladies.

— N'es-tu pas las de cette vie Yasser ?

— Je n'ai pas le temps pour cela. Qui tiendrait la boutique sinon ? Ashram ? Ce bougre n'est pas un mauvais garçon, mais la gestion des réserves c'est pas encore son fort. Il préfère s'intéresser aux femmes pour le moment.

— À son âge tu n'étais pas mieux il me semble.

— Cela me semble si lointain déjà. Je te mets la commande habituelle.

— Oui merci.

— Et que pense Yossep de tout cela ?

— Je n'ai pas encore pu en parler avec lui. Il est parti aux champs de très bonne heure. Je suppose qu'on sera venu le réveiller dès l'alerte donnée. Mais peut-on blâmer Olas ? Qu'aurait-il pu faire contre ces monstres ?

— Je ne sais pas. Mais ce n'est pas lui qui m'inquiète le plus. Le jeune Hyxskas a ressorti les crocs. Il essaie de convaincre qu'il est temps de se révolter et d'affronter les barbares.

— Peut-être a-t-il raison après tout ?

— Ils sont peut-être violents mais pas fous. Après leur larcin de cette nuit, ils ont de quoi voir venir. Ils vont laisser passer l'orage et ne reviendront pas avant que notre vigilance ne se soit affaiblie. Comme toujours ils frapperont par surprise. Et aller les débusquer ? Personne ne connaît le désert mieux qu'eux. Sans compter qu'ils sont bien mieux armés que nous. Non ! Il y a déjà bien assez à faire pour reconstruire ce qu'ils ont détruit avant que les épidémies et la famine ne nous aient décimés.

— Alors que pouvons-nous faire ?

— Je ne sais pas. Prier ? Prier pour notre salut comme nous l'avons toujours fait. Jusqu'à aujourd'hui nous avons toujours su faire face aux crises.

— Mais d'ici là il faudra encore beaucoup de patience.

— Ne soit pas trop dur avec toi-même. Je sais que depuis la mort de Mareva, tu t'es beaucoup donné pour aider ton frère. Mais ne sombre pas dans la déprime. Je suis sûr que tu peux encore beaucoup apporter aux jeunes. Il serait dommage de te voir d'éteindre à ton tour.

— J'essaie mais l'envie n'est plus du tout la même. Je suis de plus en plus fatiguée de cette vie. »

Je remerciais Yasser, reprenait mon paquetage et le chemin de la maison.

Dans la petite bicoque que nous occupions l'air était déjà devenu pesant. La température montait très vite. Et dès les premières lueurs du soleil, il devenait inutile d'ouvrir la moindre fenêtre.

Les murs devenaient autant de radiateurs naturels, et les petites chambres de réelles étuves. La toiture percée par endroit, laissait pénétrer un air chaud et malsain.

Notre demeure n'était pas très grande, tout juste deux chambres et une petite cuisine. C'était la maison de la famille depuis plusieurs générations.

Chaque année nous colmatons les brèches dans le toit, renouvelons le crépi des murs, renforçons les charnières des fenêtres, dégagions les aérations. Il fallait sans cesse nettoyer le sol après chaque averse. Les pluies ruisselaient par les interstices, amenant avec elles toutes les poussières de l'extérieur.

Je sortais la marmite du placard, pleine de sable comme chaque jour. Je la nettoçais d'un coup de chiffon. L'eau était bien trop précieuse pour être gaspillée ainsi.

Je mis les patates à cuire.

Yossef arriva alors que l'eau commençait à bouillir. Il n'avait pas la mine des grands jours. Des grains de sable parsemaient une barbe de deux jours. Son épaisse chevelure noire était hirsute. Il transpirait à grosses gouttes d'avoir travaillé en plein soleil toute la matinée. Sa peau était rougie par la chaleur. Il semblait exténué comme après une nuit blanche.

Il ne dit rien immédiatement mais se rafraîchit avec une serviette humide. Il vint enfin s'asseoir à la table tandis que je surveillais toujours le feu. Il plongea sa tête dans ses mains et soupira :

«— Cela n'aura donc jamais de fin !

— On raconte au village qu'ils sont revenus.

— Oui, et cette fois ils ont fait un carnage parmi nos réserves pour la saison. Cela va nous prendre des jours pour les mettre à l'abri des animaux.

— Et pour cet hiver ?

— Ça va être dur. Il va falloir à nouveau nous serrer la ceinture. Mais je préfère ne pas trop y penser pour le moment. Il y a déjà bien assez à faire. Mais où ai-je la tête ! Je peux t'aider ?

— Ça va aller, tu es épuisé. Repose toi, je m'occupe du repas.»

Depuis la mort de Mareva, tous les ans à la même époque, Yossef s'embrumait. Il parlait beaucoup moins, et j'étais peut-être encore la seule à pouvoir le sortir de ses moments de solitude.

Mais ce jour là je n'avais moi-même pas la tête à cela.

Le repas se déroula sans un mot échangé. Mais nos silences en disaient beaucoup plus long. Nous partagions la même lassitude, les mêmes interrogations, les mêmes deuils, et plus que tout les mêmes doutes. Qu'avions-nous encore à attendre de cette vie ? Cette terre avait-elle encore quelque avenir pour nous ?

Le repas fini, Yossef aurait voulu se recueillir au cimetière. Mais il n'en eut pas l'occasion. Notre repas fut interrompu par une vive agitation dans la rue et Yasser qui tambourinait à la porte :

«— Yossef tu devrais venir voir ! Yossef !»

Toute la ville convergeait vers la Grand Rue. Nous nous joignîmes aux flots jouant des coudes pour gagner les premiers rangs.

Le jeune Hyxskas se tenait près du puits avec deux autres garçons de son âge. Ils brandissaient fourches et bâtons. Hyxskas haranguait la foule :

«— Combien de temps devront nous encore tolérer cela ? N'avons-nous pas déjà assez souffert de toute cette violence gratuite. Combien de temps devons-nous encore tolérer qu'ils saccagent nos champs et massacrent nos femmes et nos enfants ? Ces barbares devront payer. Mes amis n'acceptons plus leur dictature !

— Bien dit, lui firent échos plusieurs voix parmi la foule !

— Ils ne sont qu'une poignée à nous terroriser. Qu'attendons-nous pour les traquer et nous débarrasser définitivement d'eux ? Cette fois ils devront payer pour leurs crimes !

— Oui sus aux vandales ! Morts aux vandales, enjoignirent ses compagnons brandissant leurs armes de fortune !

— Et c'est avec ces quelques morceaux de bois que vous pensez pouvoir les arrêter ?

— Ils ne pourront tous nous arrêter.

— Et combien de morts parmi les nôtres faudra-t-il à ton avis avant que ta soif de vengeance ne soit apaisée.

— Tais-toi Yossef ! Tu n'es qu'un lâche qui se soumet. Par ta faute nous sommes restés soumis trop longtemps déjà.

— Et tu crois pouvoir les approcher facilement. Ils se terrent dans le désert et épient tous les voyageurs égarés. Tu penses les chasser, mais ce sont eux qui te tourneront autour et attendront tes premiers moments de faiblesse pour t'achever. Crois-tu donc être le premier à avoir essayé ! C'est un suicide.

— Tes paroles sont celles d'un vieillard terrifié par son ombre. Leurs traces sont encore fraîches et nombreux sont les hommes courageux et vigoureux ici. Ils ne s'attendent pas à une attaque si rapide.

— Admettons. Et pendant ce temps, que deviendra la réserve. Pendant que tu mèneras ta chasse à cours, les sacs resteront éventrés. Les grains exposés au soleil ne tarderont pas à s'assécher. Les rongeurs se glisseront aux travers des dégâts dans le grenier et décimeront les sacs encore intacts. Quand bien même tu arriverais à tes fins, que retrouverais-tu ici à ton retour ? Famine ? Épidémie ? Bêtes sauvages. Nous avons bien plus important à faire en ce moment que mener une guerre insensée !»

Le doute commençait à s'insinuer dans les esprits des plus fervents supporters de Hyxskas.

«— Tu es un beau parleur. Mais où étais-tu cette nuit ? Tu prétends régenter cette ville. Mais où étais-tu cette nuit pendant qu'on détruisait nos précieuses récoltes ?

— Je n'étais pas là-bas c'est vrai. Mais tout le monde ici sait que si j'avais pu faire quoi que ce soit pour empêcher ce carnage, je l'aurais fait, même si j'avais dû y laisser ma vie. Combien de murs avons-nous dressés ou relevés ici avant même ta naissance ? Combien de fois avons-nous dû faire face aux barbares et à leurs raids ? S'ils le voulaient, ils pourraient détruire cette ville en une nuit. Et pourtant elle est toujours debout. Générations après générations nous avons lutté à notre manière pour préserver cette vie, aussi misérable soit-elle. Tu es encore bien jeune Hyxskas, mais j'espère que tu pourras un jour comprendre que la force physique ne règle pas tout.

— Tu ne nous tromperas pas. Cette fois nous irons jusqu'au bout. N'est-ce pas mes frères ?»

Mais personne n'osa répondre. Les plus téméraires firent le mort, les plus résignés retournèrent à leurs occupations. Tête baissée, la foule se dissipa progressivement.

«— Mais où allez-vous ? Nous ne devons pas fuir. Ne l'écoutez pas, il nous conduit à notre perte.

— Il a pourtant raison. Si nous allons à la guerre qui va réparer le grenier à grains ? Si nous revenons de cette guerre, c'est l'hiver qui nous tuera.

— Non, non, vous ne pouvez pas partir comme ça...»

Mais désormais tout était fini.

Yossef observa Hyxskas qui partait, désespéré, dans un nuage de poussière. Son regard était plein de complaisance et de peine :

«— Peut-être a-t-il raison. Peut-être courrons-nous à notre perte à cause de moi.

— Ne dis pas cela. Tu as fait ce qu'il fallait. Courir le désert à leur poursuite en cette saison aurait été suicidaire. Personne ici n'y est préparé. Viens rentrons, il y a encore beaucoup à faire cet après-midi.»

Alors que nous remontions la Grand Rue, un vent frais et humide souffla calmement dans notre dos. Cela était particulièrement inhabituel à cette époque de l'année. Nous nous retournâmes, mais hormis le vent rien ne sortait de l'ordinaire.

Pourtant au bout de la rue, derrière le coin de la dernière maison se tenait un homme drapé d'une tunique du désert. Personne n'avait remarqué sa présence, mais il avait assisté à toute la scène.

Lorsque la rue fut à nouveau abandonnée à la chaleur de l'après-midi, l'homme repartit vers le désert. Personne ne sut jamais que nous avions eu un visiteur durant ces quelques heures.

Dans l'après-midi un soleil de plomb tomba sur le village. L'air était suffocant. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent et le sol chauffé à bloc irradiait une chaleur malsaine. Les oiseaux avaient déserté le ciel pour se réfugier à l'ombre des arbres sur les bords de la Shangra.

Nous aurions bien voulu en faire autant.

Les événements de la matinée furent rapidement oubliés. La quantité impressionnante de travaux à réaliser pour sauver nos réserves accaparait tous nos esprits.

Toutes les personnes en état de travailler et de supporter, si cela se put la canicule, se rassemblèrent près du grenier à grains.

Yossep s'efforça d'organiser le travail de la façon la plus rationnelle possible. Devant l'enjeu des travaux tout le monde était appelé à contribution. Toutefois nous devions éviter de nous gêner les uns les autres.

Ainsi nous fûmes séparés en plusieurs groupes en fonction de nos aptitudes et des tâches à réaliser.

Dans le premier groupe les femmes et les plus âgés remontaient le chemin emprunté la veille par les pillards. Elles étaient chargées de ramasser les sacs et les provisions abandonnés dans la fuite. Elles devaient également trier le bon grain de l'ivraie. Les rebuts seraient ensuite brûlés dans la soirée pour ne pas attirer de rongeurs.

C'était un véritable travail de fourmis. Nous étions répartis en trois vagues. La première rassemblait les denrées éparses avec de grands balais, regroupaient les tonneaux indemnes, et les besaces éventrées.

Elle laissait ainsi derrière elle des tas relativement compacts que la deuxième vague était chargée de trier. Le travail était délicat. Nous avons besoin de préserver un maximum de réserves, mais nous n'avions le temps ni de tout trier finement, ni de tout remettre en fût avant la tombée de la nuit. C'est pourquoi ce deuxième groupe était composé de personnes aguerries à la manipulation des céréales et au regard vif.

Enfin la troisième vague, elle-même divisée en deux groupes, ramassait les tas amoncelés et les ramenait soit au grenier à grain soit sur dans un champ en friche où serait improvisé le brasier.

Une fois à la réserve un nouveau tri était fait. Les quelques tonneaux, fûts, paquets ou autres sacs intacts étaient immédiatement remisés. Pour les autres, leur contenu était aussitôt transvasé dans d'autres récipients à leur tour remisés.

Il s'agissait là d'un travail ingrat et éreintant, mais dont dépendait le sort de toute la communauté. D'ailleurs le reste des habitants n'était pas plus à la fête.

Les enfants avaient été extirpés de leurs jeux estivaux et répandaient un mélange de chaux et de cendres tout autour de nos remises. Nous espérions qu'un tel mélange pourrait retenir les rongeurs à l'écart suffisamment longtemps.

Ils allaient par petits groupes avec leurs seaux et leurs pelles, comme redessinant les limites d'un terrain de sport effacées par le vent.

Ils avaient parfaitement compris la gravité de la situation et s'acquittaient de leur tâche avec sérieux et application, fier des responsabilités qui leur étaient confiées.

Pendant ce temps les hommes s'affairaient pour combler les brèches dans les murs du grenier, dresser de nouvelles clôtures, rassembler le bétail sur un terrain voisin non ensemencé.

La cour de la mosquée attenante avait été transformée pour l'occasion en véritable scierie. Le son des scies et des marteaux avait remplacé celui des oiseaux.

Malgré la chaleur accablante, ils dressèrent des parois entières. Les pans de mur qui ne pouvaient être facilement réparés étaient complètement démontés. Par endroit des murailles humaines soutenaient l'édifice pendant que d'autres le renforçaient. De loin ce balai donnait l'impression que des hommes emmueraient leurs semblables.

Nous suions tous à grosses gouttes, mais nous n'avions pas vraiment le temps de faire de pause ou de rechercher un peu d'ombre. Nous nous accordions à peine quelques minutes, et à tour de rôle, pour nous désaltérer.

Dans de telles conditions ce qui devait arriver arriva. Nombreux furent les malaises ce jour là et bien peu s'en remirent. Dans les jours qui suivirent nous comptâmes une grosse vingtaine de décès. Insolations, déshydratations, troubles respiratoires, rien ne nous fut épargné.

Nous connaissions tous les risques d'un tel travail en plein soleil, mais connaissions encore mieux le sort qui nous attendrait en hiver si nous ne faisons rien.

Vers les quatre heures, entre les malades et ceux qui leur portèrent assistance, nous n'étions déjà plus qu'une moitié à poursuivre les travaux.

Vers les sept heures nous en vîmes enfin le bout. Les bâtisses qui formaient le grenier étaient à nouveau closes et pourraient faire face aux intempéries et aux bêtes sauvages.

Ce n'était qu'un début, il restait encore beaucoup à faire pour consolider le grenier. Mais fort heureusement les intempéries d'été n'étaient pas les plus violentes de l'année, et nous laisseraient un peu plus de temps pour les réparations.

Des réserves épandues par les fuyards nous avons pu récupérer un bon tiers. Le reste serait brûlé dans les champs dans la soirée.

Un inventaire succinct confirma la triste réalité : nous avons perdu près d'un quart de nos réserves. Un tel constat nous annonçait déjà un hiver des plus difficiles.

Le soleil était à nouveau bas sur l'horizon. La nuit allait bientôt tomber et nous étions tous éreintés. Nos corps protestaient contre l'excès d'effort que nous lui avons imposé. Mais nous étions satisfaits du résultat qui dépassait nos espérances. Personne n'aurait cru que nous sécuriserions le grenier en une seule journée. Une fois de plus notre solidarité avait fait des miracles.

Il ne nous restait plus que les réserves perdues à brûler et nous pourrions aller goûter à un repos bien mérité.

Nous commençons à peine à souffler lorsqu'un jeune déboula en courant sur le chantier du grenier :

«— Mon Dieu, il faut faire quelque chose, ils deviennent tous fous. Vite dépêchez-vous ! »

Il était paniqué, sa voix était saccadée et sa respiration agitée.

«— Un peu de calme jeune homme, tempéra Marek. Si tu commençais par nous expliquer clairement ce qui t'arrive.

— C'est Hyxskas ! Il dit que nous sommes tous des lâches, que nous n'avons aucun amour propre et que nous demeurons toujours des esclaves.

— Bah, c'est habituel chez lui. Il n'a pas très bien digéré sa rébellion avortée sur la place ce matin.

— Non cette fois c'est sérieux. Il a dit qu'il n'avait plus rien à faire ici ; que les vandales, eux au moins, savaient ce qu'ils voulaient et qu'ils étaient de vrais hommes. Il est parti les rejoindre en nous maudissant parce que nous refusions de le suivre.

— Quoi et vous n'avez rien fait pour le retenir, m'inquiétais-je ?

— Que pouvions-nous faire ? Quand Hyxskas est décidé, y'a pas grand chose qui puisse le retenir. Et puis son regard était emplis de haine. S'il avait pu, il nous aurait fusillés sur place.

— Combien sont partis avec lui, l'interrompit Yossep préoccupé ?

— Ils sont partis à quatre. Les autres hésitaient. Mais il a haussé le ton et ils n'ont pas osé protester. Moi j'ai dit que c'était de la folie, je ne voulais pas les suivre. Alors il m'a traité de lâche.

— Tu as bien fait de rester et de nous avertir. C'est la même la meilleur des choses à faire.

— Attendez ! Ce n'est pas tout ! Quand son père l'a appris, il est devenu fou et il est parti à sa poursuite pour le ramener. Ils sont tous partis comme ça dans le désert ! Droit dans le désert

— Depuis combien de temps, s'inquiéta définitivement Yossep ?

— Une heure tout au plus, enfin je crois. Personne ne voulait y croire. C'était totalement irréel. Nous pensions qu'ils feraient rapidement demi-tour. Mais le temps passait et ils ne revenaient pas. Alors nous sommes partis chercher l'aide.

— Dans quelle direction sont-ils allés, intervint Yasser ?

— Vers le sud à la sortie du village. Mais ils ont pu aller n'importe où après.

— Que pouvons-nous faire Yossep ?

— Bien peut de chose Marek. S'ils sont partis de leur plain gré, comment pourrions-nous les ramener ?

— Mais le vieux Chveik ne mérite pas de mourir ainsi. Nous ne pouvons pas l'abandonner de la sorte. Il a seulement agit sur un coup de tête. Nous ne pouvons pas le laisser seul au milieu de nulle part. Il n'a aucune chance de survivre.

— Je suis d'accord avec toi, mais la nuit va bientôt tomber. Elle est particulièrement rude dans le désert, et nous ne savons même pas dans quelle direction chercher.— Le vent n'a peut-être pas encore balayé toutes les traces, et Chveik n'est plus tout jeune. Il n'a pas pu aller bien loin.

— A-t-il au moins emporté un minimum de vivre et d'eau ?

— Non il est parti immédiatement, sans réfléchir. Il ne voulait entendre personne. Il divaguait, il pleurait, il ne parlait que de son fils.

— Calme-toi. Tu as fait ce que tu pouvais. Tu sais comme nous que quand Hyxskas a une idée en tête, il est impossible de lui faire changer d'avis. Et je ne suis que trop bien placé pour comprendre Chveik, parti à la recherche de la dernière personne qui compte encore dans sa vie. Tu as fait le bon choix en restant. Tu n'as aucun reproche à te faire.

— Ils ne pourront jamais revenir, n'est-ce pas ? »

Personne n'osa lui répondre. Les chances de survie dans le désert étaient très faibles et encore plus de nuit et sans équipement.

Nous nous sentions tous un peu coupables de ne pas avoir pu les retenir. Et nous avions honte d'être là impuissants pendant qu'ils devaient agoniser dans les terres arides.

« — Très bien nous allons partir à leur recherche, reprit Yossep après un moment d'hésitation. Mais pas plus d'une dizaine d'hommes et parmi les plus frais. Que les autres finissent le travail ici.»

L'expédition de Yossep partit immédiatement avec le jeune garçon qui avait donné l'alerte. La nuit ne tarda pas à tomber et ils disparurent rapidement à l'horizon.

J'étais inquiète. Au fur et à mesure que Yossep s'éloignait mon cœur se serrait toujours un peu plus. Reviendrait-il ?

Je ne savais pas ce qui était le plus insensé. Ces gamins et Chveik partis dans le désert ou l'impossible expédition partie à leur secours.

Je les connaissais tous. Tous ceux qui quittèrent le village ce soir là. Et au fond de moi je sentis comme un déchirement. Je sus que les choses avaient définitivement changé dans nos vies et dans nos têtes. C'était un tournant de notre existence.

Nous restâmes une dizaine de minutes à regarder leurs silhouettes décliner, puis la dure réalité de notre situation nous revint à l'esprit et nous reprîmes le travail.

Les animaux, regroupés tant bien que mal dans un champ dans la journée, furent installés dans leurs nouveaux enclos ; les dernières réserves furent ramener dans le grenier ; et enfin, à contrecœur nous mêmes le feu à toutes les denrées perdues au soleil.

Puis chacun retourna chez lui pour goûter un repos bien mérité. Mais pour ma part je ne pouvais dormir à l'idée de Yossep et de ses compagnons partis dans le désert.

Malgré l'éprouvante journée passée à ramasser nos provisions, je ne parvenais pas à trouver le sommeil.

En dépit de la fraîcheur nocturne, je restais assise à côté de la fenêtre entrouverte de la cuisine, scrutant le moindre mouvement, le moindre bruit en provenance d'une rue pourtant déjà plongée dans l'obscurité.

Par soucis d'économie, je n'osai allumer la petite lampe à huile qui trônait sur la table. Mes yeux s'habituaient progressivement à la pénombre. Mais aucun bruit ne vint rompre le silence.

Il s'était déjà écoulé trois heures, ou peut-être même plus, depuis que les hommes étaient partis. Et dans la pénombre l'angoisse me dévorait. De temps en temps je sortais jusqu'à la Grand Rue pour scruter le désert.

Je me souvenais parfaitement de ma première rencontre avec le désert. Je n'avais alors que douze ans, et Yossep n'était encore qu'un jeune garçon intrépide. Nous traînions toujours aux abords du champ du vieux Tchourak. Le pauvre bougre empestait de nous voir saccager ses plants tandis que nous jouions à chat.

Ce jour là mon frère avait aperçu un petit lézard, et, pour s'amuser, lui avait donné la chasse. La pauvre bête avait détalé en direction du désert, et lui l'avait suivi sans réfléchir.

J'avais mis quelques minutes à réaliser ce qui se passait et me lançai inconsciemment à la recherche de Yossep.

Je n'eus pas trop de mal à le retrouver. Les traces étaient encore fraîches et relativement rectilignes. Je réprimandais l'imprudent comme l'aurait sûrement fait ma mère à ma place.

Mais sans m'en rendre compte le vent s'était levé derrière moi et avait balayé nos traces. Il se fit soudain plus fort et nous fûmes rapidement enveloppés dans un nuage de sables et de poussières.

Nous couvrant les yeux nous errâmes au hasard, paniqué par la mini-tempête.

Lorsque enfin le vent retomba. Nous avions perdu toute notion d'orientation et de temps. La chaleur devenait accablante. Nous n'avions pas la moindre goutte d'eau sur nous et aucune protection contre le soleil. Fort heureusement nous ne paniquâmes pas et nous soutenant mutuellement, nous continuâmes à avancer.

Ce jour là nous eûmes beaucoup de chance. Nous marchâmes inlassablement dans la direction du soleil et finalement rejoignîmes le village sains et saufs.

Depuis, je n'étais plus jamais retournée dans le désert. Cette seule idée me donnait encore des bouffées de chaleur.

Et voilà que mon petit frère y était retourné, seul cette fois. Mes pires craintes refaisaient surface. Et s'il ne revenait pas ? Pourrais-je vivre seule ?

Il s'était déjà écoulé trois heures depuis la tombée de la nuit, lorsque je perçus enfin une agitation au dehors. Tous les proches des hommes partis dans le désert et quelques autres badauds s'étaient attourés à la sortie de la ville.

De vagues silhouettes se détachaient dans la nuit et avançaient hésitantes vers le village.

Alors qu'elles grossissaient nous distinguâmes un groupe d'une dizaine d'hommes. D'eux d'entre eux portaient un corps sur une civière improvisée.

Nous retînmes notre souffle. À cette distance nous ne pouvions distinguer les visages et tous redoutions égoïstement qu'ils ne s'agissent d'un proche.

Ils avancèrent jusqu'à nous et déposèrent le corps un instant pour reprendre un peu d'eau. C'était le vieux Chveik.

Lorsque Yossep m'aperçut, il me fit de la tête un signe de dépit. Il n'y avait plus rien à faire pour le pauvre homme.

Étrangement aucun d'entre nous ne fut soulagé d'apprendre que ce n'était pas l'un des siens qui avait péri.

Ils avaient retrouvé Chveik complètement déshydraté et recouvert de sable à plusieurs kilomètres du village. Il était déjà mort à leur arrivée.

La soif avait dû très vite le ramener à la réalité. Il avait vraisemblablement perdu sa route alors qu'il cherchait à faire demi-tour. Les grands froids et les vents de la nuit l'auront ensuite achevé.

Yossep et ses hommes n'avaient pu se résoudre à l'abandonner là ou à se séparer pour continuer les recherches. La nuit déjà bien avancée, ils s'étaient finalement résignés à rentrer avant de connaître le même sort que Chveik.

Mais de son fils et de ses compagnons il n'y avait plus aucune trace. Où qu'ils aient pu aller, ils y avaient de grandes chances qu'eux aussi y aient laissé leur vie. Et même s'ils avaient pu échapper à la chaleur et au froid, les barbares ne leur auraient pas laissé la moindre chance.

La journée du lendemain demeura particulièrement maussade. Personne au village ne pouvait s'empêcher de penser au destin tragique du vieux Chveik.

Son corps fut déposé la nuit même dans le temple, en attendant l'inhumation rituelle prévue le lendemain matin selon la tradition.

Nous restâmes un long moment au chevet du défunt tandis que les gardiens du temple recouvraient son corps des essences rituelles et enveloppaient son corps dans un linceul.

En guise de temple, il s'agissait de l'unique bâtiment en pierre du village. Il avait été construit au temps de jadis, d'avant le Grand Chaos. Puis il avait été restauré par les premiers hommes du village comme pour expier leurs péchés.

Sa vocation religieuse était apparue à cette époque. Il était devenu le symbole de notre humilité, ainsi qu'un lieu de rencontre et de recueillement.

Depuis de nombreuses générations nous nous y rendions plus que pour les deuils et la fête du Renouveau. Les autres cérémonies se tenaient maintenant toujours dans la mosquée de bois construite à côté bien des années plus tard.

Dans l'esprit de la communauté, le temple blanc, était le souvenir trouble d'un passé oublié, d'un passé maudit. Seul les malheurs ou l'expiation de nos erreurs pouvaient encore y trouver demeure.

En fait de la grande bâtisse d'autrefois, il ne restait plus qu'un long rectangle de pierre. Ça et là on pouvait encore y apercevoir les traces de couloirs annexes murés et à présent disparus.

Entièrement faite d'une pierre blanche venue d'on ne sait où, la lumière pénétrait par autant de fines ouvertures régulièrement espacées. Le toit était recouvert d'un gigantesque dôme de métal, colmaté par une multitude de petites plaques de tôle.

Les murailles étaient lézardées de nombreuses fissures, et la couleur blanche virait de plus en plus vers le crème en dépit de nettoyages fréquents.

La décoration avait elle aussi peu survécu aux ravages du temps et du sable. Les peintures, autrefois chatoyantes, étaient à présent ternes et effacées sur des pans entiers de murs.

La décrépitude du temple était à l'image de celle de notre vie lente et inexorable. Mais nous refusions de le laisser tomber.

Au village, deux personnes étaient chargées de l'entretien du monument. C'était là leur seule tâche d'entretenir le souvenir de nos aïeux, mais aussi un grand honneur et une grande responsabilité.

Ils faisaient à la fois office de gardiens et préparaient toutes les cérémonies, auquel présidait ensuite l'imam du village.

La nuit fut en définitive très courte et peuplée de cauchemars.

Le lendemain les portes du temple furent ouverte dès l'aube et les processions de fidèles ne cessèrent plus.

Même les enfants vinrent se recueillir sur la dépouille de notre grand-père à tous et une file ininterrompue de fidèle se forma le long de la bâtisse.

Comme de coutume en pareil cas, la cérémonie se voulait sobre. Le frère de Chveik décédé deux ans plus tôt, son fils demeurait sa seule famille.

Pourtant nombreux vinrent lui rendre un dernier hommage. Ce matin là les rues du village furent en fait totalement désertes. Et tous les travaux quotidiens furent abandonnés. Tous partageaient la souffrance de cet homme mort après avoir perdu jusqu'à la chair de sa chair.

Nous savions tous que la réparation du grenier était une priorité, mais personne n'avait la tête au travail en cette triste matinée.

Chveik avait été un homme simple, mais avant tout bon et généreux. Il avait passé sa vie à s'occuper des bêtes du village. À la fois vétérinaire, berger, accoucheur, et abatteur ; il s'était toujours beaucoup donné pour sa fonction. Et la venue de l'âge n'y avait rien changé. Bien au contraire.

Depuis la mort de son frère il s'était encore plus donné pour le reste du village, comme s'il avait dû dès lors travailler aussi à la place de son frère.

Il avait reporté tout son amour sur son fils. Mais celui-ci n'avait pas du tout le même caractère que son père. Il n'était pas des plus faciles à vivre, et une enfance sans mère pesait lourd dans sa façon d'être. Il en avait fait voir de toutes les couleurs à son paternel. Son dernier coup d'éclat lui aura été fatal.

La mère de Hyxskas était morte peu après sa naissance. Elle avait toujours été une femme sombre et mélancolique. Elle ne supportait plus la vie que nous menions au village.

Elle avait finalement cédé aux avances d'un jeune rebelle de son âge au grand désespoir de son mari. La fougue de la révolte l'avait séduite. Les autres villageois l'avaient accablée pour son comportement et l'avait traité dès lors comme une paria.

Cela avait fait encore plus de peine à Chveik qui l'aimait tendrement et ne supportait pas de la voir mise à l'écart.

Finalement elle et son compagnon avaient quitté le village pour tenter leur chance à travers le désert.

Quelques jours plus tard, des pêcheurs avaient retrouvé leurs affaires personnelles charriées par le fleuve. On en avait déduit que les barbares les avaient tués.

Peut-être que la haine de Hyxskas à leur égard venait de ce triste souvenir. En tout cas il avait hérité du côté anticonformiste de sa mère et en avait toujours voulu à son père de ne pas avoir su la retenir.

Qu'était-il advenu de lui à présent ? Personne ne pouvait le dire pour sûr. Il était très certainement mort de froid durant la nuit aux côtés de ses compagnons d'infortunes. Ou bien avait-il marché sur les traces de sa mère jusque dans l'au-delà.

Comme le voulait la tradition le père fut vêtu de ses modestes affaires et enveloppé dans un grand linceul blanc immaculé. On pria à ses côtés durant toute la matinée et l'imam vint recommander son corps à Dieu.

Les chants résonnèrent sous la voûte de pierre. Les témoignages de la bonté de Chveik se succédèrent et les épitaphes se poursuivirent toute la matinée.

Le temple n'avait jamais été si peuplé en dehors des fêtes du Renouveau.

À la fin de la cérémonie, on mena sa dépouille à la sortie de la ville. Un lent et long cortège traversa alors la Grand Rue sous un soleil de plomb.

Chveik fut déposé sur un grand autel de pierre, déjà recouvert de fétus de paille. Les villageois se regroupèrent en silence autour de l'imposant bloc de pierre.

Yossep s'avança et prononça une dernière oraison funèbre en l'honneur du vieil homme :

«— Chveik était un homme vaillant que nous n'oublierons pas. Il a donné toute sa vie à notre communauté. Puisse-t-il à présent reposer en paix auprès des siens. Un repos qu'il aura bien mérité. Jusqu'à son dernier souffle, il aura œuvré pour autrui. N'oublions pas ce sacrifice. Et recueillons-nous également mes amis pour ces enfants livrés à eux-même dans le grand désert. Tout comme l'aurait voulu le vieux Chveik ne cherchons pas à les juger ni à les accabler, mais accordons leur notre pardon et recommandons la clémence de Dieu. Entendons la détresse de leur parents et amis et aidons les dans leur deuil.»

Chveik n'aillant pas de parent c'est Marek qui alluma l'autel. Les flammes crépitèrent sèchement. Elles montèrent lentement avant de commencer à lécher le corps sans vie du vieillard.

Étrangement nombreux furent ceux qui restèrent pour assister à la crémation jusqu'à son terme. Les conditions dans lesquelles il avait perdu la vie avaient réellement ému tout le village et tout le monde se sentait bizarrement si proche de lui à travers la mort et la détresse.

Les têtes étaient toutes baissées et pas un souffle ne venait couvrir les bruits du feu.

Quand il ne resta plus que des cendres et qu'elles eurent refroidi, elles furent rassemblées dans un petit coffret de bois, et une lente procession reprit la route du cimetière.

Alors que nous passions près de la tombe de Mareva, Yossep ne put retenir une larme et je remarquai qu'il se mouvait plus péniblement. Pourtant son regard ne se détourna en direction de la sépulture qu'un très bref instant.

Je m'approchais pour le soutenir. Il m'adressa un regard bienveillant et nous reprîmes ensemble la marche au milieu des autres.

Il essayait de rester fort pour nous tous, mais au fond de lui il souffrait toujours. Et chaque nouveau deuil lui rappelait le sien.

Les cendres furent ensevelies au pied d'un petit tertre de pierre improvisé dans la matinée. Lorsque l'agitation sera retombée, le nom du vieil homme y sera gravé.

La taille du cimetière était impressionnante au vue de la taille du village. Il y avait là des centaines de tombes. Pourtant il y avait là bien peu de corps. Depuis longtemps nous n'ensevelissions que des cendres. D'ailleurs d'où venait cette tradition étrange ? Plus personne ne s'en souvenait. On racontait même que certaines des tombes les plus anciennes n'étaient rien d'autre que des stèles en souvenirs de celles et ceux qui avaient périés mais dont on n'avait jamais pu retrouver les corps.

Au centre du cimetière trônait un grand monolithe d'un noir ébène. Toutes les allées partaient de cette place centrale. Sa taille était des plus impressionnantes et une fois encore personne ne savait qui avait pu ériger un monument si imposant. Sa surface était lisse et brillante et à sa base une inscription passait les années sans jamais s'estomper : **à la mémoire de ceux qui payèrent de leur vie les folies de ce monde.**

Lorsque tout le monde fut enfin reparti, Yossep se dirigea vers la tombe de sa femme. Il tenait à rester seul pour pleurer et pas même moi n'aurait pu l'en empêcher.

Il resta là bas plusieurs heures et rentra encore plus gris et embrumé qu'à l'accoutumé :

«— Qu'avons-nous donc fait pour souffrir ainsi du départ de tous ceux qui nous sont chers ?

— Rien, mais c'est ainsi que va la vie. Parfois elle nous récompense, parfois elle nous met à l'épreuve. Le destin peut sembler cruel, mais c'est ce qui nous renforce.

— Tu ne semblais pas aussi enthousiaste hier.

— Parce que hier je ne faisais que me morfondre sur **mon** sort. Aujourd'hui je veux t'empêcher d'en faire autant. Si l'on cesse de se battre il n'y aura définitivement plus aucun espoir. Nous devons continuer à nous battre, pour toutes les générations à venir, pour alléger autant que faire se peut leur fardeau.

— Comme toujours, tu passes plus de temps à te soucier du sort des autres que du tien.

— Ce doit être de famille., tu ne crois pas ?

— Et pourtant je suis si fatigué. Ne te demandes-tu pas si tout ceci n'est pas vain ? À quoi sert de s'obstiner ainsi ?

— Que veux-tu dire exactement ?

— Cette terre aride, ces barbares qui nous harcèlent à longueur d'année, tout ceux qui tombent face à la maladie, à la famine ou à la chaleur,... Ne rêves-tu jamais d'un endroit où la vie serait plus facile ?

— Si, toutes les nuits même. Mais ce ne sont que des rêves. Et même si cette terre pouvait exister, comment pourrions-nous la trouver ? Là dehors il n'y a que le désert, le soleil et la soif qui nous attendent.

— Pourtant nos ancêtres ne sont pas tous nés ici. Certains sont venus d'un ailleurs qui existe peut être encore.

— Et ils n'y sont jamais repartis. Ce n'est sans doute pas fortuit. Quel était le monde avant le Grand Chaos personne ne le sait. Mais tout le monde sait que ce monde n'est plus. Le ciel a abattu sa colère sur un peuple qui ne croyait plus. Et nous devons l'accepter.

— Mais pourquoi un Dieu de bonté ferait-il souffrir ses enfants ? Pour nous mettre à l'épreuve ?

— Tu le sais bien, c'est dans l'adversité que nous nous renforçons. Toi tu le sais, j'ai perdu la foi dans le ciel depuis longtemps. Mais j'ai encore foi en toi. Nous ne sommes pas encore tous disparus. Des coups durs il y en a déjà eu, et nous y avons toujours survécu. Je t'en prie ne va pas tenter ce voyage de fous. Nous avons encore besoin de toi ici. J'ai encore besoin de toi. Mareva n'aurait pas voulu que tu abandonnes cette terre pour laquelle vous avez fait tant de sacrifices.

— Nous passons notre vie à faire des sacrifices. En verrons-nous un jour les fruits ?

— Si nous y croyons, un jour peut-être oui. Souviens-toi de ce qu'était ce village il y a vingt ans. Les choses bougent, lentement mais elles bougent. Petit à petit la terre devient plus fertile. Petit à petit l'air devient, ou en tout cas il nous semble, moins suffocant. Dans cent ans il fera peut-être enfin bon vivre ici. Et ce sera grâce à ces sacrifices que nous faisons aujourd'hui. N'est-ce pas ce que toi aussi tu as juré autrefois. As-tu donc oublié notre serment ?

— Nous n'étions encore que des enfants.

— Et les enfants ne sont-ils pas l'avenir ?

— Si tu as raison. Je divague. Pardonne moi, mais ces derniers jours m'ont épuisé. Je crois que je n'ai plus toute ma tête. Je me serais bien passé de tout cela en cette saison.

— Je le sais. Nous aurions tous préféré qu'il en soit autrement. Mais on ne peut plus revenir sur le passé. Va te reposer. Tu en as bien besoin. Ils pourront se passer de toi une demi-journée. Ne t'en fais pas pour ça je vais aller parler aux ouvriers du grenier. Ils comprendront.

— Que ferais-je sans toi grande sœur ?

— Tu survivrais, parce que tu as toujours été le battant de la famille.

— Merci. Ça me fait toujours du bien de te parler.

— T'as pas intérêt à m'abandonner toi. Jamais p'tit frère. Hein ?

— Promis.»

Nous nous étreignîmes comme au temps de notre enfance.

Le reste de la journée s'écoula comme n'importe quelle autre. Les dures réalités de la vie reprurent rapidement le dessus sur le deuil. Et toutes les âmes valides mirent les bouchées doubles pour finir les travaux de réfection avant la nuit. C'est exténués que nous rentrâmes ce soir là.

Yossep était resté allongé toute l'après-midi. Mais son sommeil avait été agité. Cauchemars et sombres pensées l'avaient travaillé sans lui laisser le moindre répit. Il ne mangea guère ce soir là et ne parla pas davantage.

Je savais par expérience qu'il ne fallait pas le brusquer dans ces moments là. La mort de Chveik avait réveillé en lui cette douleur lancinante qu'il n'avait jamais réellement vaincue. Deux ans déjà qu'elle nous avait quittés, il ne pouvait l'oublier, elle et ce bébé qu'ils avaient tellement désiré.

Cette fois le sommeil m'emporta rapidement.

Je fus soudain réveillée en sursaut par des cris stridents. La nuit était déjà tombée et avait répandu son voile de ténèbres sur le village. Pourtant par la fenêtre, il me sembla apercevoir des ombres qui dansaient sur les murs. L'atmosphère me sembla lourde mais encore embrumée par le sommeil.

De nouveaux cris plus effroyables achevèrent de me sortir de ma torpeur. Une odeur âcre flottait dans l'air. J'entendais des pas précipités dans les rues et toujours ces cris inintelligibles.

Je me levai d'un bond et retrouvai Yossep dans la cuisine. Lui aussi venait d'émerger du pays des songes, pour replonger en plein cauchemar :

«— Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.»

De nouveaux cris dans la rue ne tardèrent pas à nous répondre.

«— Alerte ! Les barbares attaquent.»

Nous nous précipitâmes dans la rue juste à temps alors que nous manquions d'être frappés par une poutre incandescente qui tombait du toit. Notre maison était en feu.

Et d'autres également. Les villageois couraient dans tous les sens pour essayer d'endiguer la propagation des incendies. Une chaîne désespérée tentait de s'établir vers le fleuve.

Et pendant ce temps des barbares se jetaient sur les hommes pour les frapper où les jeter dans les flammes.

Personne n'osait les affronter. Tout était tellement surnaturel. Sauver les maisons, sauver ceux qui n'avaient pu sortir à temps. Il n'y avait que cela qui comptait.

Mais les barbares veillaient et prenaient un malin plaisir à empêcher les secours d'intervenir.

Yossef se jeta sur un seau laissé à l'abandon au milieu de la rue. Des cris de détresse s'échappaient d'uneasure en proie aux flammes. Quelqu'un y était coincé. Sans aide il n'avait aucune chance d'en sortir vivant.

Yossef voulut se précipiter vers le puits pour prendre de l'eau. Mais il s'arrêta net à quelques mètres de là. Il venait de reconnaître un des assaillants. C'était le jeune Hyxskas :

«— Mais bon sang que fais-tu ? Tu es fou !

— Ah ! Yossef ! Te voilà enfin. Tu ne me commanderas plus à présent. Vous n'avez pas voulu de moi ici. Il va vous falloir payer maintenant.»

Accompagnant la parole du geste, il jeta une nouvelle torche dans la bâtisse attenante.

Yossef voulut courir dans sa direction pour le retenir. Mais je l'en empêchai. D'autres barbares venaient déjà dans notre direction. Ils nous prirent en chasse.

Je l'attirais derrière une maison attenante. Nous devons à tout prix nous cacher. C'était clairement après Yossef qu'Hyxskas en avait.

Déjà le jeune orphelin se lançait à notre poursuite, un grand barbu sur les talons.

Nous fuîmes au milieu des cris de douleur et de désespoir. Mais ils ne nous laissaient pas une seconde de répit. Nous courrions au milieu des rues en flamme, au milieu d'une foule hystérique qui ne savait plus où donner de la tête.

Au fur et à mesure que nous progressions, nous contemplions un spectacle de désolation. Le feu se propageait toujours plus loin. Sous les coups des assaillants hommes et femmes tombaient les uns après les autres, parfois sans plus se relever.

Ma respiration devenait de plus en plus difficile au fil de la succession de toutes ces scènes de détresse. J'errais à présent au côté de mon frère, telle un zombie. Mes jambes me portaient sans que je puisse m'en rendre compte. Je subissais plus que je vivais la situation. La tête me tournait et je me sentais prise de nau-sées.

Nous trouvâmes finalement refuge sous une solide bâtisse à l'est du village. Tous n'eurent pas notre chance. De là nous contemplâmes impuissants la suite des événements.

Les barbares rassemblaient les villageois au milieu de la Grand Rue pour qu'ils puissent contempler la destruction de leurs propres maisons.

Celles et ceux qui essayaient de résister étaient systématiquement roués de coups. Certains étaient même jetés dans les maisons en flamme pour l'exemple.

Des torches vivantes jaillissaient parfois des flammes et se ruaient dans la poussière et le sable pour essayer d'éteindre leur douleur.

Des rires rauques montaient de la masse des vandales qui s'étaient à présent rassemblés pour admirer leur œuvre morbide.

Le grand barbu qui nous avait poursuivi un peu plus tôt jubilait. Son regard pétillait de folie et de haine. Les autres semblaient le suivre aveuglément. Il devait être leur chef :

«— Tu avais raison petit, ça valait le coup d'œil, tu iras loin toi. Bienvenu parmi nous.»

L'assaut nous sembla durer des heures. De nombreuses maisons s'effondraient dans des nuages de fumée et de cendres. Des corps jonchaient les rues par dizaines. Cueillis dans leur sommeil, les villageois n'avaient pas eu le temps de se défendre.

À la fin de leur raid, les vandales se dirigèrent enfin vers le grenier à grains et pillèrent tout ce qu'ils purent emporter. Ils emportèrent plusieurs de nos chariots et avec eux des mois de provisions. Ils saccagèrent enfin les outils laissés aux alentours et repartirent en direction du désert après une dernière injonction :

«— Voici le début d'une nouvelle et belle collaboration. Travaillez bien jusqu'à notre prochaine visite pour le salut de tous ! » Hyxskas de son côté arpentait les rues, une lueur de folie dans le regard :

«— Regarde Yossep ! Regarde ton cher village. Tu avais raison, il était inutile de les affronter. Il vaut mieux être de leur côté. Au moins ils savent vivre et ont tout ce qui leur faut eux.»

Quand les barbares quittèrent enfin le village, nous sortîmes de notre cachette pour contempler les dégâts. Nous errions parmi les autres survivants dans les rues, encore choqués et complètement hébétés. Cette nuit là, le chaos s'était une nouvelle fois abattu sur notre tête.

La terreur avait balayé notre village. Nous nous tenions à présent incrédules, devant la porte de la maison qui nous avait servi de refuge.

Les va-et-vient de la nuit avait répandu de la poussière et du sable sur toutes les maisons et des nuages entiers volaient encore au milieu de la rue.

D'épaisses fumées noires montaient toujours des toitures en flammes ; mais désormais plus personne n'osait se risquer à vouloir les éteindre. Devant des villageois zombies, les incendies commençaient à s'étendre aux constructions voisines. Et il s'écoulerait un long moment avant qu'ils ne s'éteignent d'eux-mêmes faute de combustible.

Des corps agonisants, meurtris de coups ou tout simplement carbonisés jonchaient la petite rue.

Une odeur de soufre tenace nous prenait à la gorge. Nous n'arrêtions plus de tousser. Nos poumons nous brûlaient.

La fumée irritait nos yeux et notre vue se voilait. Quelques ombres furtives passaient au loin, chancelantes, fuyant les horreurs de la nuit.

Mes forces me trahirent et je me laissai tomber sur les genoux. Tout cela semblait tellement irréel.

À ma gauche Yossep pantois s'était appuyé à une poutrelle encore debout pour ne pas vaciller.

Nous restâmes là un long moment, incapables de faire un pas de plus, pétrifiés par la violence qui venait de terrasser notre petite bourgade si calme à l'habitude.

Le froid de la nuit nous glaçait jusqu'aux os. Nous tremblions de tous nos membres. Nos lèvres prenaient des tons violacés.

De grosses larmes s'écoulaient d'une paire d'yeux ahuris que je ne contrôlais plus, formant des sillons plus chauds le long des joues.

Dans une ultime poussée d'adrénaline, je me levais machinalement pour me diriger vers le corps le plus proche. J'avais besoin de croire, d'espérer qu'il se relèverait, qu'il était seulement en train de dormir.

C'était le corps de Mokham, une jeune fille enceinte de six mois. Elle était déjà morte. Tout comme les six autres malheureux qui couchaient près d'elle dans la poussière.

Et dire que je l'avais vu pleine de vie à peine quelques heures plus tôt, alors que je lui apportais un peu d'eau pour elle et sa famille.

Je passais parmi les corps dans l'espoir insensé de percevoir un souffle, un murmure, le signe d'une âme qui se raccrocherait encore à la vie. Mais en vain.

Pourquoi ? Pourquoi toute cette haine ? Tous ces gens, tous ces jeunes dont la vie s'était arrêtée. Et moi ? Pourquoi leur avais-je survécu ? Qu'avaient-ils donc fait pour mériter une fin aussi tragique ?

Yossep arriva finalement par derrière et me soutint le bras. Il me fit comprendre que nous ne pouvions plus rien pour ces malheureux et m'indiqua le chemin de la Grand Rue.

Il était en larmes, lui qui n'avait jamais pleuré en dehors de la mort de Mareva. Son bras libre pendait mollement le long du corps.

Nous marchâmes d'un pas incertain, titubants, s'appuyant l'un sur l'autre, le regard fixe dans le vide. Nous n'avions plus la force de supporter ce que nous montraient nos yeux. À cet instant nous aurions préféré être aveugles.

Il nous fallut bien un quart d'heure pour parcourir les quelques deux cents mètres qui nous séparaient de l'artère principale.

Là le nombre de corps à terre était encore plus effrayant. Une trentaine de personnes ne donnaient plus aucun signe de vie. D'autres se lamentaient ou se tordaient de douleurs.

Nous n'étions pas seuls. Quelques autres survivants avaient commencé à converger vers ce point de rencontre habituel.

Les plus alertes essayaient de porter secours aux blessés. Mais le plus grand nombre, comme mon frère et moi, ne cherchait plus qu'un lieu de répit, un recoin qui aurait échappé à la fureur des vandales, une source de courage pour relever la tête.

Mais au lieu de cela nous ne rencontrions rien d'autre sur notre chemin que la mort et la souffrance.

La plupart des maisons n'étaient plus que des tas de cendres. De notre maison ne restait plus qu'un ridicule carré de poussière noire. La mosquée n'était plus d'un amoncellement de piliers de bois carbonisés qui soutenaient inutilement une charpente mise à nu.

Même les murs du temple avaient été enfoncés ; les vitres étaient brisées, la porte en lambeaux ; et l'intérieur portait encore les traces indélébiles des flambeaux qui l'avaient souillé.

Petit à petit les rescapés retrouvaient leurs esprits pour n'en mesurer que plus les horreurs qui avaient dévasté notre communauté.

Et le constat à venir n'était que plus alarmant encore. Le soleil ne reparaitrait pas avant trois bonnes heures. Et la température glaciale ne tarderait pas à venir à bout de nos ultimes résistances.

Yossef qui reprenait lentement ses esprits, rassembla au plus vite les hommes et les femmes valides.

Dans l'urgence et la détresse nous essayâmes de sauver ce qui pouvait encore l'être et d'assurer notre survie immédiate.

Suivant machinalement les consignes de mon frère, les uns fouillèrent toutes les maisons encore debout à la recherche de couvertures et de pansements, voire même d'un peu d'eau.

Pendant ce temps là, d'autres essayaient de rassembler suffisamment de bois pour allumer un grand feu à l'entrée du temple. C'est là que nous regroupâmes les blessés.

Le plus important dans l'immédiat était de nous protéger du froid. Pour le moment nous ne pouvions nous occuper des morts. Le temps jouait contre nous, qu'il fut calendaire ou météorologique.

La solidarité de notre communauté fut une nouvelle fois exemplaire cette nuit là.

En dépit des gros efforts concédés au cours des quarante huit dernières heures, en dépit du cauchemar que nous venions de vivre, une trentaine d'hommes et de femmes se tuèrent à la tâche pendant près de deux heures pour sauver ceux qui pouvaient encore l'être.

Et c'est autour d'un grand feu, et sans plus fermer l'œil que se termina la nuit du carnage.

Si ce n'était pour coordonner nos actions, nous n'échangeâmes que peu de paroles. Nous n'avions plus la tête à parler. Trop d'images atroces se succédaient dans nos têtes.

Nous restions sous le choc, et seul l'instinct de survie avait pu au début nous extirper de notre mutisme.

Nos parents, nos amis, nos voisins n'avaient pas tous survécu et nous savions inconsciemment que les blessés, mais aussi nous-mêmes, n'avions que bien peu de chance de survivre aux journées qui allaient suivre.

Cette nuit fut sans nuls doute la pire de notre vie. Elle nous semblait interminable.

L'état des plus faibles allait en empirant, et nous redoutions tous le retour de nos bourreaux.

Seule la chaleur du grand feu apportait un peu de lumière dans nos esprits bien sombres.

Enfin les premières lueurs du soleil apparurent loin à l'horizon.

La fraîcheur de la nuit allait se dissiper pour quelques heures. Ce serait alors le temps du bilan. Quelle pouvait être l'importance réelle de l'attaque que nous avions subie ? Qu'en était-il de nos réserves ? Pourrions-nous soigner les blessés ? Tant de questions mais surtout tant de craintes.

Il nous fallut nous organiser rapidement ce matin là. Les femmes allèrent rapidement refaire nos provisions d'eau potable. Heureusement le puits avait été épargné.

Les blessés étaient laissés à la charge des plus âgés. Malheureusement les plus atteints d'entre eux ne passèrent pas la journée. Le cœur n'y était plus.

Les plus jeunes avaient la charge de fouiller les décombres des maisons en ruine, à la recherche de tout ce qui pourrait encore nous servir : couvertures, casseroles, vêtements, maigres provisions,... Surtout ne rien négliger et ne rien oublier.

Une poignée d'hommes poussa prudemment jusqu'au fleuve. Durant la nuit une partie de nos troupeaux avaient fui devant les incendies. Ils espéraient retrouver sur les bords de l'eau au moins une partie d'entre eux. Et puis du poisson, nous risquions d'en manger durant de longs moments si le grenier avait brûlé.

Un autre groupe, mené par Yossep, se chargeait justement de faire le point sur nos provisions. Ils partirent de bonne heure pour constater les dégâts.

De mon côté je fis le tour des blessés rassemblés dans le temple, ne serait-ce que pour savoir qui était là. Je formai ensuite un petit groupe et nous allâmes faire le tour des rues pour nous assurer de n'avoir oublié personne au dehors et recouvrir le corps des morts qui demeuraient là.

Il nous faudrait rapidement nous occuper des cadavres avant que les épidémies ne frappent à leur tour. Mais malgré notre peine et notre chagrin, ce n'était pas encore notre première préoccupation.

Pour le moment nous n'avions plus rien. Ni vivre, ni toit et l'on n'aurait pas donné cher de notre peau.

Parmi les cadavres je reconnus bon nombre de personnes que je connaissais : Yasser, l'épicier, le jeune Barak, Jok, le berger, Akhra la tisseuse, et même Ashram,... Et Fathima, ma bonne amie Fathima, qui gisait parmi les blessés du temple, la tempe ouverte. Mais pourquoi donc toute cette haine ?

De nombreuses suppositions avaient été faites au sujet de la tragédie de la nuit. Les démonstrations de joie d'Hyxskas dans les rues n'étaient bien entendu pas passées inaperçues.

Après avoir errés un temps dans le désert, lui et ses amis avaient dû être retrouvés par les barbares. Afin d'échapper au froid ou à la torture ils auraient certainement accepté de les suivre et de les servir.

Et puis Hyxskas y aurait vu l'occasion de se venger des gens du village, ces gens qui n'avaient pas su retenir sa mère, qui l'avait rejeté.

Etant donné sa réaction au moment du raid, nul doute qu'il en était l'initiateur ou tout au moins avait contribué à en former l'idée dans l'esprit de ses nouveaux amis.

Et le résultat était là. Quelques cent cinquante morts en l'espace d'une seule nuit. Combien d'autres dans les jours qui suivraient ?

Sur le chemin du retour au temple, nous croisâmes quelques-uns de ceux qui revenaient du fleuve. Ils apportaient enfin quelques bonnes nouvelles : ils n'avaient pas eu de soucis particuliers et avaient rassemblé une grande partie de nos troupeaux. Au moins aurions-nous du lait et un peu de chaleur animale. Pour la viande il faudrait certainement se rationner un temps.

Yossep et ses compagnons revinrent en fin de matinée. Cette fois le constat n'était pas aussi joyeux :

«— Dans notre malheur, il y a au moins une bonne nouvelle : ils ont épargné le grenier. La structure est intacte. Mais son contenu n'a pas eu les mêmes égards. Ils ont emporté une bonne partie de nos réserves. Ce qui reste nous permettra au mieux de tenir jusqu'à la fin de l'été. Ensuite difficile de se prononcer.»

Un nouveau soupir de terreur traversa l'assemblée :

«— Les champs ont également beaucoup souffert. Une partie des cultures a été saccagée, certaines parcelles ont même brûlé. Les récoltes du mois vont fortement s'en ressentir. Il va nous falloir trouver une parade rapidement et préparer quelque chose pour cet automne. Nous ne pourrons pas laisser de terres en friche comme nous l'avions prévu. Nous allons devoir trouver un moyen d'améliorer l'irrigation des champs. Heureusement la route du fleuve semble sûre.»

L'incrédulité et la peur se lisaient sur les visages :

«— Et quand ils reviendront qu'allons nous faire, lança une vieille femme qui venait de perdre son dernier fils ?

— Je ne pense pas qu'ils ne reviennent de si tôt. Ils n'ont rien fait au hasard cette nuit. Ils auraient très bien pu tous nous exterminer, tout détruire. Mais ils ne l'ont pas fait. Ils savent qu'ils ont besoin de nous. Sans les récoltes qu'ils nous prennent années après années, ils mourraient rapidement. Ils ont certes fait beaucoup de dégâts, et certains pèseront encore lourds sur notre vie pendant de longs mois, mais ils nous ont laissés de quoi survivre. Ils ne reviendront pas scier la branche sur laquelle ils sont assis. Cette nuit ils ont voulu nous effrayer, nous rappeler qu'ils sont les maîtres du désert. Ils savent qu'à présent nous n'avons plus de répit. Si nous voulons vivre, nous allons devoir travailler sans relâche. Et il s'écoulera encore longtemps avant que quelqu'un d'ici ne parte à leur recherche, fut-ce un transfuge comme Hyxskas. Mes amis nous allons devoir nous serrer les coudes plus que jamais, mais nous surmonterons cette épreuve comme nous l'avons fait avec les précédentes. Les mois à venir seront douloureux. Certains d'entre nous ne les verrons peut-être pas. Mais ne laissons pas la vie qui animait ces rues disparaître.»

Le discours de Yossep était direct et puissant. Il ne voulait pas nous laisser trop réfléchir.

Mieux que quiconque il savait notre situation désespérée. En cette saison d'aridité et avec si peu de réserve, bien peu survivraient. Nous avons déjà subi de nombreuses pertes et si les épidémies venaient à s'installer à présent, elles pourraient tout balayer sur leur passage.

Mais il savait aussi que le moindre signe de relâchement de notre part nous serait fatal. Plutôt que de nous laisser abattre, nous devons réagir au plus vite pour reconstruire ce qui pouvait encore l'être. Et chaque seconde perdue nous rapprocherait de la fin.

Au moins ce matin là, il produisit l'effet escompté. Son aura naturelle avait revigoré nos espoirs.

Il fut décidé que le temple serait transformé en refuge. En attendant d'avoir consolidé les maisons ou rebâties celles qui n'étaient plus, nous vivrions là.

Nous prîmes un repas léger. Il nous fallait rapidement nous habituer au rationnement nécessaire. Une maigre galette de blé avec de petits poissons. Telle fut notre pitance en ce jour funeste, mais aussi des jours qui suivirent.

Après le repas les travaux reprirent le dessus. Nous convînmes d'installer un petit coin plus tranquille pour les blessés dans la chapelle du temple, une sorte d'infirmierie de fortune en somme.

Pendant ce temps, l'activité bâtaït son plein à l'extérieur. Il fallait rapidement nettoyer les rues et évacuer les cadavres avant que les maladies ne se répandent sous l'impulsion de la chaleur. Déjà une odeur fétide avait commencé à se lever.

Nous n'eûmes pas véritablement le temps d'accorder aux morts un dernier hommage. Notre peine n'en fut que plus grande. Nous avions tous honte de ne pouvoir leur accorder des funérailles dignes. Mais le temps nous manquait.

Ils furent simplement enveloppés dans tout ce qui put faire lieu de linceul, quelle que fut la couleur ou la matière.

Une grande tranchée fut ensuite creusée derrière le cimetière. Les corps y furent tous déposés. Le feu fut finalement mis au charnier. Mais personne n'eut la force de rester pour contempler le brasier.

C'est donc le cœur lourd et les yeux embrumés de larmes que nous reprîmes le chemin du temple.

Il n'y aurait aucun autre travail pour la journée. L'envie n'y était plus et les malades avaient besoin de notre soutien.

Après le repas du soir, tout aussi frugal que le déjeuner, je réalisai que mon frère avait disparu. À vrai dire, je ne l'avais plus aperçu depuis la "cérémonie d'enterrement".

Malgré la fraîcheur de la nuit tombante, je partis à sa recherche enveloppée dans une épaisse couverture de laine.

Je n'eus en fait aucun mal à le trouver. Il n'avait pas quitté le cimetière et était assis la tête dans les mains aux pieds de la tombe de Mareva

Je vins m'asseoir à côté de lui et lui passai un pan de ma couverture sur les épaules :

«— Tu vas prendre froid.»

Il ne répondit pas. Son regard perdu fixait toujours fixement la pierre qui recouvrait la sépulture de sa femme.

Je passais mon bras sur ses épaules comme s'il était encore ce gamin que j'avais vu grandir si vite.

Nous avons perdu toute notion du temps. Seul le froid, toujours plus piquant témoignait de l'heure qui avançait.

Il brisa finalement le silence :

«— Est-ce donc ainsi que tout va se finir ? Vais-je enfin la retrouver ?

— Ne dis pas de bêtises ! Tu l'as dis toi-même : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais nous devons continuer à nous battre. Si tu flanches maintenant, beaucoup vont renoncer. Tu es leur courage.

— Ne sois pas si stupide ! Pas toi. Tu as vu l'état de nos réserves. Nous n'avons pratiquement aucune chance de passer l'hiver. Ils nous ont laissé des réserves, mais pas pour autant de monde. Alors que faut-il faire ? Achever les blessés, laisser mourir les plus âgés ? À qui pourrions-nous demander de tels sacrifices ?

— Et qui serions-nous pour décider de qui doit vivre ou mourir ? Je donnerais ma vie sans hésiter si j'avais la certitude que cela sauverait les autres. Mais il n'en est rien. Si nous voulons nous en sortir nous devons rester solidaires.

— Je ne suis pas sûr que cela suffise cette fois-ci.

— Avons-nous le choix ?

— Et l'Ouest ?

— À quoi penses-tu ?

— Peut-être est-ce un signe. Peut-être est-il temps pour nous de quitter cette terre de malheur et de chercher notre oasis à l'Ouest.

— Ce serait suicidaire ?

— Plus que de rester ici ?

— Et c'est à cela que tu pensais ?

— Je suis venu ici me recueillir la tête vide. J'espérai que de là où elle est, elle me montrerait la voie. Mais seule cette idée est venue à moi.

— Seul, ce voyage est déjà insensé, mais avec tous ces blessés il l'est encore plus. Les vivres ne seraient pas éternels.

— C'est vrai. Ici non plus elles ne le seront pas. Nous savons ce que nous avons, même si ce n'est pas grand chose. Mais qu'est-ce qui nous attend si nous partons ? Ça nous n'en savons rien. Ce peut-être le meilleur comme le pire.

— Tous ceux qui ont tenté le voyage sont morts.

— Tous ? Nous ne les avons jamais revus certes ; mais pour certains nous n'avons jamais trouvé leur corps. Peut-être ont-ils trouvés ce qu'ils étaient partis chercher finalement.

— J'aimerais tant te croire. Mais je vois toute la souffrance qui règne ici aujourd'hui. J'ai peine à croire qu'ils pourraient supporter une telle épreuve. Moi-même je ne m'en sens pas la force.

— Si ça se trouve ce n'est pour moi aussi qu'une échappatoire, un rêve, un moyen d'échapper à ce que je n'arrive plus à admettre. Mais en fait je ne sais plus que faire.

— Les gens continuent à te suivre. Ils comptent sur toi pour les sortir de là. Et moi aussi je crois en toi.

— Vous avez peut-être tous tort. Après tout, ce qui arrive est en grande partie ma faute. Si j'avais su parler à Hyxskas, le retenir, anticiper le danger, nous n'en serions pas là.

— Ça tu n'en sais rien. Tu me demandes de croire à ce rêve fou d'un voyage vers l'Ouest mais tu devrais déjà commencer par croire en toi.

— C'est ce qu'il y a de plus dur aujourd'hui.

— Je sais. Mais nous devons nous accrocher.

— Je ne sais pas si j'en suis encore capable aujourd'hui.

— Bien sûr que oui. Et je suis à tes côtés. Tu peux compter sur moi. Mais en attendant nous ferions mieux de rentrer. Il fait de plus en plus froid dehors.»

Nous reprîmes la route du temple, grelottants. À l'entrée les villageois nous jetèrent un regard de stupéfaction et d'inquiétude, comme s'ils craignaient que Yossep ne vienne à défaillir.

Cette fois le sommeil s'abattit sur nous comme une masse. Mais aussi lourde qu'elle fut les cauchemars peuplèrent nos songes.

Ainsi se succédèrent les jours. Nous travaillions sans relâche le jour et tremblions la nuit.

Pendant les deux semaines qui suivirent les blessés les plus graves rejoignirent leurs aînés dans un monde sans doute meilleur.

Les travaux en extérieur étaient exténuants. Et insolation, fatigue excessive, et manque de nourriture ne tardèrent pas à repeupler l'infirmerie.

Nous n'en voyions plus le bout. Des maladies, pour le moment encore bénignes, nous incommodaient sans arrêt. Et la promiscuité des malades et des sains n'aidait pas.

Tandis que nous surmontions peu à peu la terreur de la première nuit, un sentiment de rancœur et une volonté de revanche étaient apparus chez les plus téméraires. Pourquoi ne pas chasser une fois pour toute les barbares ?

Mais la réalité de l'ampleur des travaux au village avait vite repris le dessus et on laissait les velléités d'en découdre à plus tard.

Les jours passaient et Yossep devenait de plus en plus discret. Beaucoup s'inquiétait qu'il ne tombe malade à son tour.

Et à vrai dire il commençait à m'inquiéter moi-même. Ces cheveux avaient pris brutalement une couleur cendrée et il paraissait en permanence fatigué. Deux jours de suite il ne put même pas se rendre aux champs pour aider aux travaux. Nos discussions devenaient de plus en plus tristes :

«— Alexeia, je suis las. Je ne sais plus quoi faire. Ils attendent tant de moi. Et maintenant je suis désarmé.

— Je sais. Il ne se passe pas un jour sans que l'on vienne me demander de tes nouvelles. Tu as mauvaise mine. Tu commences vraiment à me faire peur.

— Non je ne veux pas que tu aies peur. Tu es mon dernier rayon de soleil.

— Alors souviens-toi du premier, Mareva. Souviens-toi d'elle, de sa force, de ces rêves. Je sais que c'est pénible. Mais aurait-elle voulu que tu renonces ? Aurait-elle voulu que tu te laisses aller ainsi ? Jusqu'au bout elle s'est battue pour donner une chance à votre enfant. Elle savait que tu en aurais fait de même. Vous étiez fait du même bois elle et toi.

— "Ton heure n'est pas encore venue, tu as encore de grandes choses à réaliser ; je le sais à présent. Et nous pourrions alors enfin nous revoir".

— Que dis-tu ?

— Ce furent ses dernières paroles. Celles qui m'ont porté depuis ce jour.

— Tu vois bien. Elle croyait en toi tout comme nous tous. Elle aurait voulu que tu continues pour elle ce que vous aviez entrepris.»

Je perçus un bref instant un éclair de vie dans son regard, devenu si terne depuis deux ans déjà.

Nous restâmes à nous regarder tendrement sans rien ajouter.

Nous fûmes interrompus par le vieux Marek qui entra au même instant dans la grande salle du temple en criant :

«— Il y a quelque chose de bizarre ici. J'en suis sûr à présent. Venez voir ! Venez voir.»

Intrigués, une dizaine personnes le suivirent en direction de l'infirmerie :

«— J'apportais un peu de nourriture ici et c'est là que j'ai à nouveau entendu ce bruit bizarre. Au début je n'y avais pas prêté attention. Mais maintenant je suis sûr qu'il y a quelque chose par ici. Écoutez.»

Nous tendîmes l'oreille. Un léger sifflement, telle une plainte douloureuse semblait errer dans la pièce.

«— On dirait le vent, notai-je ? Mais d'où viendrait-il ?

— Par ici peut-être suggéra le jeune Olas.

Il indiquait une fissure dans le mur ouest de la chapelle.

Nous nous approchâmes pour constater qu'il avait sans doute raison. Un mince filet d'air s'introduisait par une lézarde.

Les heurts des derniers jours, et la chaleur avait malmené jusqu'aux pierres du temple. Et il n'était pas surprenant que le vent parvienne à s'engouffrer par des interstices. Mais Marek ne se contentait pas de cette explication.

Il s'était avancé :

«— Ca sonne creux. On dirait qu'il y a quelque chose la derrière.»

Faisant confiance à notre vieux compagnon, Yossep alla prendre un marteau et commença à abattre le mur.

Il dégagea un petit renforcement dans la chapelle. Le vent s'y engouffrait à l'aplomb par un trou dans le toit.

Il s'agissait plus d'une niche que d'une réelle pièce et elle avait été murée bien des années auparavant.

Une peinture sur le mur représentait une vallée verdoyante. Du centre de la peinture partaient deux cours d'eau limpide. Et sur leurs rives se tenaient des hommes les mains tendues vers le ciel.

Au pied de la peinture, une inscription en vieil arabe à peine lisible : "la vallée des deux fleuves, berceau des civilisations".

La nouvelle de cette découverte fit rapidement le tour de la communauté. La vallée des deux fleuves n'était-ce pas ainsi que nous appelions nos propres terres depuis l'aube des temps ?

Si le premier cours d'eau était la Shangra, quel était le second ? Et où se trouvait-il ? Et cette vallée verdoyante existait-elle encore ? Enfin pourquoi avoir muré cette peinture ?

Bientôt les rumeurs les plus folles vinrent à courir sur l'hypothèse d'une oasis toute proche, où nous pourrions peut-être nous réfugier.

L'agitation ne nous quitta plus.

Au surlendemain, Yossep reprit la parole :

«— Mes amis bonjour. Et tout d'abord pardonnez-moi pour mes faiblesses de ces derniers jours. Mais les travaux sont pénibles pour nous tous, la fatigue se lit sur tous les visages, et moi-même ne suis plus tout jeune. Mais rassurez vous, je n'ai pas encore l'intention vous quitter.»

À ces mots, l'assemblée poussa un soupir de soulagement.

«— Je sais que la découverte de cette peinture a soulevé beaucoup de questions. Quelle est donc cette vallée qu'elle représente ? À vrai dire nous n'en savons rien. D'ailleurs elle n'existe peut-être même plus. Mais au moins elle a fait renaître l'espoir en nos cœurs. Et voilà ce qui est le plus important.

«— En ces temps difficiles je ne vous cacherais pas la vérité. Comme beaucoup d'entre vous le savent déjà, nos réserves sont au plus bas et il sera difficile de tenir jusqu'à l'automne. Et même au-delà, nous risquons de connaître la famine avant même le début de l'hiver.

«— Il faut être lucide, tous nos efforts pour sauver les récoltes, ne seront peut-être pas suffisants.»

Le silence se fit de plus en plus lourd dans l'assemblée. Inconsciemment tout le monde savait déjà ce que Yossep nous annonçait. Mais tant que ce n'était pas officiel personne ne voulait y croire.

«— Malgré tout je sais que personne ici ne voudra baisser les bras et donnera le maximum pour entretenir les espoirs les plus fous.

«— Pourtant force est de constater qu'il existe peut-être une autre solution. Cette solution tout le monde la connaît ; mais personne n'ose en parler. Peut-être parce que ce qu'elle implique nous effraie encore plus que la famine. Mais étant donné les circonstances, il est je pense temps de soulever cette question. Oui pourquoi ne pas tenter la traversée de ce désert. Il y a sans nul doute d'autres villages quelque part pour nous venir en aide. Et cette vallée fertile est peut-être bien à portée de nos pas.

«— Beaucoup ont déjà tenté le voyage, et personne n'en est jamais revenu vivant. Mais notre force est aussi dans notre volonté de survivre ?

«— Pourquoi cette peinture fut-elle emmurée ? Je n'en sais pas plus que vous. Quel malheur ou peine nos ancêtres ont-ils voulu nous épargner ? Leur oubli peut avoir trouvé ces racines dans une grande menace ou une grande mélancolie de ces terres abandonnées.

«— Je ne vous demanderai pas de partir vers une mort certaine. Car moi-même je ne suis pas sûr qu'une telle entreprise puisse nous apporter le salut. Mais ce choix existe, et il n'est pas le choix de quel-

ques aventuriers isolés, mais bel est bien celui de tous. Si vous décidez de partir alors je serais avec vous. Et si vous décidez de rester, je continuerais également à me battre à vos côtés.

«— Mais maintenant il faut choisir. Si nous restons ici, il nous faudra définitivement renoncer au départ pour nous consacrer entièrement à la vie du village, et ne plus nous laisser distraire par cette chimère. Si au contraire nous partons il n'y aura plus de retour possible. Nous devons abandonner notre vie d'hier sans nous retourner.»

Cette hypothèse était déjà dans bien des têtes. Mais elle paraissait si impensable que personne n'avait osé la suggérer.

Une fois encore les paroles de Yossep nous avait ouvert une voie inexplorée. Elle avait ouvert une nouvelle porte à toutes nos âmes égarées par la détresse.

Depuis la découverte de la peinture, les vieilles légendes étaient revenues sur toutes les bouches. Elles étaient devenues le principal sujet de conversation. Et moi-même je me prenais à rêver à ce paradis de verdure.

Mais Yossep avait raison, ce doute réduisait notre productivité au moment où nous en avions le plus besoin.

Partir ou rester : la question demeurerait toujours la même. Mais cette fois le débat était ouvert.

Le reste de la journée ne fut plus qu'un long échange par petits ou grands groupes.

D'une part il y avait ceux qui rêvaient de ce voyage depuis toujours, mais n'avaient jamais pu se résigner à abandonner les leurs. La découverte de cette peinture avait ravivé leurs espoirs.

De l'autre restaient ceux pour qui tout cela n'était qu'un rêve suicidaire, et pour qui il n'y aurait plus que la mort dehors. D'ailleurs si les parents de nos parents avaient délibérément muré la fresque, c'était sans doute parce que la vallée n'existait plus et qu'il était inutile de tenter les sots.

Au milieu, les indécis, ceux qui n'étaient pas sûrs de comprendre tout ce qu'impliquait le choix qui devait être fait, étaient un peu perdus.

Pourtant il n'y avait ni tension, ni pression. Notre petite communauté cherchait le meilleur parti à prendre. Depuis le saccage du village, le maître mot avait été solidarité. Et il en était de même dans le choix de notre avenir.

Au delà de l'existence d'une destination viable, la faisabilité du voyage elle-même était remise en cause.

Les plus âgés supporteraient-ils la traversée des terres arides ? Et les enfants ? Sans compter les blessés et les malades, toujours plus nombreux.

En temps normal, jamais nous n'aurions pu imaginer un tel périple. Les risques auraient été bien trop grands. Mais dans notre situation désespérée l'idée redevenait plus séduisante. Malheureusement nous étions dorénavant plus faibles et plus vulnérables que jamais, et le voyage plus suicidaire que jamais.

Tel était donc le dilemme qui taraudait chacun de nous du plus petit au plus grand.

La journée qui suivit ne fut pas très productive. Les esprits étaient occupés ailleurs et l'on parlait plus qu'on agissait.

Les heures défilaient sous le soleil et ni les pros ni les cons n'avaient pris le dessus.

La nuit tombait déjà et tandis que les uns allumaient un feu pour maintenir un peu de chaleur, les autres discutaient toujours avec la même verve.

Le débat aurait pu durer ainsi éternellement. Les traditions s'opposaient aux ambitions, la raison aux lamentations, l'espoir aux idées noires,...

Mais aux premières lueurs de la lune les événements se précipitèrent.

Shabida, la doyenne du village, miraculée de l'invasion du village, sortie de l'infirmierie aidée par Fahtima. La démarche de la vieille dame était titubante. L'âge et la rudesse des dernières semaines l'accablait mais elle demanda à prendre la parole.

Elle était âgée de quarante trois ans, âge peu rarement atteint de mémoire d'homme. Elle arborait encore une épaisse chevelure, devenue argentée au fil des ans.

Si elle fut grande dans sa jeunesse, il n'en paraissait plus. Elle marchait toujours arc-boutée appuyée sur sa canne. Des traits étaient maigres et allongés, traversés par d'innombrables rides. Sa peau longtemps tannée par le soleil était devenue sèche.

Ses grands yeux marrons étaient toujours absents, comme si leur propriétaire était perpétuellement plongée dans un rêve enchanteur.

Ses mouvements étaient hésitant et tremblotant.

C'était un miracle qu'elle ait échappé à l'attaque des barbares. Mais si extérieurement elle ne semblait pas souffrir, elle était très affaiblie et plus usée que jamais.

On lui fit porter un siège. Et tout le monde vint autour d'elle. Un grand silence se fit pour entendre sa voie étouffée par la maladie, au milieu des râles de ses poumons :

« Mes enfants, je sais qu'une grande agitation règne parmi vous. Il est des décisions lourdes à prendre. Mais ce sont souvent les plus importantes. À mon âge je n'ai plus toute votre vivacité d'esprit, et je ne suis plus tous ces raisonnements alambiqués. Mais ça ne m'empêche pas de penser.

« Avec les autres à l'infirmerie, nous avons longuement discutés de l'agitation qui règne ici. Et je suis venue me faire leur porte parole.

« Nous savons que nous sommes un poids pour notre communauté. Nous demandons beaucoup d'attention et de soins. Nous demandons beaucoup de rations et d'eau. Alors que celles-ci sont si rares à présent.

« Ce voyage que vous évoquez je ne puis même l'imaginer. La vieillesse me rattrape et mes jambes me portent péniblement. Il faut être lucide, le tout puissant viendra bientôt nous rappeler à lui.

« Mais il y a encore ici une jeunesse pour qui l'heure n'est pas encore venue. La vie a quitté ce village au moment où le ciel s'est embrasé.

« Nous ne partirons pas car tel n'est pas notre destin. Mais ce voyage est votre dernière planche de salut à vous mes enfants.

« Personne ne sait plus ce qu'il y a là au dehors. Mais la vie mérite d'être recherchée et poursuivie. Et pour cela il faut savoir tourner la page.»

Une violente quinte de toux, vint l'interrompre. Sa poitrine était secouée de soubresauts, mais elle reprit :

« Vous devrez aller prestement, emporter suffisamment de vivres, mais sans trop vous charger. Laissez les charges comme nous ici, et allez tant qu'il est encore possible.

« Nous sommes près à accepter notre destin. Sans nous vous avez une chance de vous en sortir. Ne la gâchez pas.»

Sa respiration était de plus en plus saccadée. Il y a bien longtemps qu'elle n'avait pas autant parlé. Et l'effort pour se faire entendre de tous se faisait ressentir.

Les quintes de toux se multipliaient et elle ne pu continuer son discours. Cependant l'essentiel avait déjà été dit.

Le silence se fit complet dans la grande salle du temple. Les paroles de la doyenne avaient été celles de la raison. Tous les respectaient et mesuraient péniblement leur signification.

Après avoir repris son souffle, Shabida reprit le chemin de l'infirmerie, toujours appuyée par le bras de Fahtima. Elle avait besoin de repos et semblait plus vieille que jamais.

Après son départ, l'agitation remonta rapidement. Tout le village était en effervescence. L'allocution de la doyenne avait eu l'effet d'un raz-de-marée.

Elle avait raison, l'heure n'était plus aux atermoiements. Le consensus venait de se faire de lui-même : l'heure était au départ !

L'espoir de survivre était mince dans le désert mais il ne l'était pas plus au village.

La réalité était dure à accepter. Mais le sacrifice annoncé de nos compagnons ne laissait personne indifférent. Nul ne voulait qu'il soit inutile. Et par conséquent tous redoublèrent d'efforts pour organiser au mieux notre voyage.

Les jours qui suivirent furent ainsi dédiés aux préparatifs. Des chariots de fortune furent constitués pour transporter les vivres. Nous ne savions pas combien de temps durerait le voyage et il nous fallait prévoir suffisamment de nourriture et d'eau.

D'autres embarcations furent prévues pour transporter d'éventuels blessés ou malades au cours du voyage. Il était hors de question d'abandonner quelqu'un au milieu du désert. Tous ceux qui partiraient devraient arriver ensemble.

Il nous fallait des vêtements chauds pour la nuit, et des toiles pour nous abriter du soleil en journée. Le désert ne nous ferait pas de cadeau. Le moindre oubli pourrait nous être fatal.

Les préparatifs matériels durèrent toute une semaine. Mais plus pénibles encore furent les préparatifs psychologiques. Le seul fait de penser à ceux que nous allions abandonner derrière nous pour toujours était un véritable calvaire.

Des malades et des personnes âgées laissés à eux-mêmes dans une ville fantôme au milieu du désert ! C'était les condamner à une mort certaine. Mais tel était leur choix et plus personne n'aurait pu l'empêcher.

Une poignée de jeunes choisirent pourtant de rester à leurs côtés dans la souffrance. Non pas qu'ils aient eu peur de ce qui nous attendait par delà le désert ; mais ils avaient tout perdu dans le saccage du village, amis, famille, maison. Pour eux la vie s'était arrêtée cette nuit là. Ils ne se sentaient plus la force pour une telle expédition. Ils préféreraient rester aux côtés de leurs frères de peine. Dieu seul sait le sort qui leur sera réservé.

Fahtima fut de ceux-là. Et c'est le cœur déchiré que je lui fit mes adieux :

« Tu ne changeras donc plus d'avis ?

— Non, ma vie est ici. Je n'ai jamais été aussi rêveuse que toi. Les voyages ne m'attirent pas. C'est ici que repose Ashram, et c'est près de sa mémoire que je souhaite rester.

— Qu'en penserait-il selon toi ?

— Je sais qu'il n'approuverait pas. Mais il aurait fait la même chose à ma place.

— Pourtant tu es encore jeune et la vie te tend les bras.

— Non ! Pour moi la vie c'est arrêté cette nuit là.

— Et où est donc passé ton optimisme d'autrefois ?

— Il demeure quelque part, ici, dans l'air. Je ne veux pas croire que ce village va disparaître. C'est ici, auprès de ces gens, dans ce décor, que j'ai toujours puisé la force d'avancer. Si je partais maintenant, je perdrais le peu d'espoir qui me reste encore.

— Je te connais trop bien pour espérer te voir changer d'avis. Que le ciel veuille sur toi.

— Sur toi aussi Alexeia. Tu vas me manquer.

— Je penserais à toi chaque jour. Prends soin de toi ma petite.»

Les larmes aux yeux, je la pris une dernière fois dans mes bras, comme au jour de sa naissance. Ce jour là j'eus l'impression de faire mes adieux à ma propre fille. Ce fut un sacrifice de plus, gravé au plus profond de mon cœur.

J'hésitais moi-même à rester. Après tout je risquais d'être un poids pour mes compagnons. Et l'envie de me battre était de plus en plus ténue. J'aurais pu rester auprès de Fahtima.

Mais l'idée de me séparer de Yossep aurait été plus dure encore. Et une part de son espoir me portait encore timidement.

Nous partîmes à l'aube, la dernière semaine du printemps ; en tout nous fûmes une soixantaine d'hommes, femmes et enfants à partir, tandis qu'une trentaine restaient au village.

Nous espérions parcourir le plus de distance possible avant que le soleil ne s'abatte sur nos têtes. Nous allâmes en longeant le fleuve en direction du nord. Nous devions ainsi facilement renouveler nos provisions d'eau et de nourriture, et devions trouver un minimum de végétation pour nous abriter au plus torride de la journée.

S'il y avait d'autres villages à proximité, ils seraient certainement non loin du fleuve.

Nous marchions lentement pour ne pas fatiguer les malades, les blessés ou encore les enfants en bas âge.

Les abords du fleuve étaient encore couverts d'une végétation grasse, témoignant que quelques semaines plus tôt le lit du court d'eau les recouvraient encore ; depuis il avait déjà commencé sa retraite estivale.

Les toits de la ville diminuaient lentement à l'horizon. À l'ouest, comme à l'est par delà le fleuve, on distinguait déjà au loin les vastes étendues grises du désert. Et au milieu une étroite bande de végétation luxuriante se découvrait sous nos pieds. Devant nous, toujours les mêmes paysages sans réel relief.

Nous formions un cortège somme toute imposant. Yossep ne voulait pas qu'il ne s'étirole comme une longue caravane et nous avançons de manière compacte, quatre à cinq de front.

Les animaux sur les bords du fleuve n'étaient visiblement pas habitués à ce genre de défilé et se tenaient à l'écart. On les devinait parfois au travers de bruits furtifs derrière les buissons ou de galops lointains.

Les premières heures nous marchâmes dans le plus grand silence, priant pour notre salut, et pleurant ceux que nous laissions derrière nous.

Nous faisons des pauses toutes les heures. Peu à peu les langues se délièrent. Mais personne n'osait aborder le sujet qui nous préoccupait tous : y arriverions-nous ?

Lorsque le soleil approcha de son zénith nous nous rassemblâmes sous le couvert de quelques arbres au plus près du fleuve et étendîmes nos parasols de fortune.

Nous mangeâmes avec parcimonie de peur de ne pouvoir aisément renouveler nos provisions. Nous profitâmes également de cette longue halte pour renouveler les pansements des quelques blessés légers qui nous accompagnaient, cinq en tout.

Depuis notre départ, je restais de longs moments au côté de la jeune Mounia. Du haut de ses dix-sept ans, elle portait un regard protecteur sur sa petite fille née à peine 4 mois plus tôt, au sortir de l'hiver. Pour elle aussi le voyage était dur.

Le père, Symian, avait le même âge. Il était l'un des deux bergers du village. Mais aujourd'hui son seul troupeau était sa famille. Il veillait sur elle jour et nuit, oubliant sa propre fatigue.

J'admirais leur courage et leur force de caractère dans l'adversité. Je me disais que l'avenir de notre peuple était entre des mains comme les leurs et que si seuls une poignée d'entre nous devait arriver au terme de notre voyage, il devrait en faire partie. J'en faisais mon objectif principal. Une façon pour moi de me remotiver et de ne pas baisser les bras.

La petite Sonia était réellement adorable. Elle avait les grands yeux verts de son père et le nez fin de sa mère. Sa peau était encore douce et parfumée. Elle se plaignait peu des conditions difficiles du voyage. Elle avait été très agitée les premiers jours après le sacage du village. Mais c'était désormais de l'histoire ancienne.

Lorsque le soleil déclina à nouveau et que l'air fut moins lourd, nous reprîmes notre chemin jusqu'à la tombée de la nuit.

Nous nous installâmes dans une petite anse au creux du fleuve et allumâmes un grand feu pour nous réchauffer.

Après le repas nous formâmes un grand cercle autour du feu et entonnâmes de longues chansons mélancoliques.

Petit à petit la fatigue physique et mentale de cette première journée de marche prit le dessus et le sommeil nous emporta.

Yossep avait organisé un système de veille par roulement avec les hommes valides de l'expédition.

Il craignait que le feu s'éteigne ou que quelques bêtes sauvages ne viennent se rassasier parmi nous.

Mais il n'en fut rien. Et nous pûmes reprendre notre lente progression le lendemain dès l'aube.

Au premier abord l'entreprise ne semblait pas si difficile. Si la marche sous le soleil pouvait être fatigante, la présence rassurante du fleuve et la grande cohésion de notre groupe nous permettaient de progresser sans trop de difficultés.

Par endroit le cours de la Shangra pouvait être un peu plus chaotique, et nous étions obligés de faire de longs détours ou de marcher dans des zones particulièrement humides. Mais là étaient les seules difficultés que nous avons rencontrées jusqu'à présent.

Comme la veille, nous fîmes halte vers onze heures et reprîmes la route vers seize heures.

L'après-midi nous abordâmes un terrain en pente un peu plus forte et notre progression en fut ralentie.

Le vieux Marek qui marchait à mes côtés me fit soudain remarquer qu'une petite colonne de fumée semblait monter de l'autre côté de la colline.

D'autres ne tardèrent pas à l'apercevoir aussi et notre cœur se mit à battre plus fort. Nos pas se firent inconsciemment plus rapide.

Arrivés au sommet, nous distinguâmes en contrebas un ensemble de bâtisses branlantes en bordure immédiate du fleuve.

Hormis le flot régulier de fumée, il ne semblait pas y avoir de signe de vie.

Par prudence nous nous arrêtâmes sur l'autre versant de la colline, tandis que Yossep et ses fidèles lieutenant Jalak et Sadier partirent en éclaireurs.

Ils ne furent pas absents très longtemps. À leur retour ils étaient particulièrement nerveux. Je m'inquiétais :

« Yossep, que se passe-t-il ? Que sont ces maisons si proche du village ?

— Je crois que nous venons de trouver le campement des barbares qui ont attaqué le village. Nous en avons reconnu plusieurs.

— Ce n'est pas très bon. S'ils nous découvrent, nous risquons de passer un sale moment.

— Très juste.

— Ne pourrions-nous justement pas les prendre par surprise, monta une voix au milieu de la foule ? Ils ne s'attendent absolument pas à nous voir arriver.

— Suicidaire, rétorqua aussitôt Yossep ! Ils connaissent le terrain bien mieux que nous. Ils sont certainement très bien armés. Et que ferions-nous des femmes et des enfants ? N'avons-nous pas déjà subi assez de pertes ? L'attaque du village ne vous a-t-elle pas suffit ? Et pensez un peu aux représailles qui suivraient au village. N'en avez-vous donc pas assez de cet escalade de violence ?!»

L'intervention directe de mon frère mis immédiatement terme aux velléités d'en découdre des plus frondeurs. Mais l'inquiétude demeurait :

« Que pouvons-nous faire alors ?

— Je crains que nous n'ayons pas trop le choix. Rester ici serait trop risqué. Nous devons tenter notre chance vers le désert. Leur campement est dans une cuvette, il ne devrait pas être trop difficile de le contourner sans être remarqués.

— Mais n'est-ce pas un mal pour un pis, s'inquiéta Symian ?

— Il nous reste moins d'une heure maintenant avant la tombée de la nuit. Si nous allumons un feu ici, ils nous découvriront aussitôt. Mais si nous n'en allumons pas nous allons mourir de froid.

— Ne pourrions-nous pas rebrousser chemin tout simplement, proposa Jalak ?

— C'est une possibilité, remarqua Sadier. Mais si les vandales sortent de leur campement, ce sera sûrement en longeant le fleuve. Nous avons sans doute déjà eu beaucoup de chance de ne pas les croiser jusqu'à maintenant. Je crois que Yossep a raison et que nous allons devoir tenter notre chance.

— De toute façon, ajouta Marek, nous n'avons guère le temps de nous perdre en discours. La nuit tombe vite.»

Après une brève consultation, nous convînmes de tenter notre chose à l'ouest.

Nous devons aller vite afin de nous éloigner du campement barbare avant que la nuit et le froid ne bloque notre progression.

Nous marchâmes à pas forcés pendant près d'une heure. Nous arrivâmes aux portes du désert. La végétation devenait de plus en plus rare, et des grains de sable volaient déjà devant nos yeux. Nous n'apercevions plus le fleuve, et la colline gravie dans la journée n'était plus qu'un petit point au loin.

Le feu de camp fut rapidement allumé. Un vent glacial soufflait en provenance du désert.

La communauté se regroupa encore plus massivement autour du feu. Il s'agissait de se réchauffer mais aussi de se rassurer.

Les paquetages étaient disposés pour servir de maigre rempart face au vent.

La surveillance fut renforcée autour du campement.

Ce soir là il n'y eut aucun chant et bien peu d'animation autour du feu. L'atmosphère était à nouveau tendue et les conversations hésitantes. Nous tendions tous l'oreille à l'affût du moindre bruit. Le souvenir de la nuit du sacque était toujours bien vivant dans nos têtes.

Malgré la fatigue et la dure journée qui s'annonçait j'eus beaucoup de mal à trouver le sommeil. Pourtant la nuit fut calme.

Le lendemain nous levâmes camp dans la plus grande discrétion et le plus grand calme. Même la petite Sonia, blottie contre sa mère, semblait comprendre ce qui se passait et ne cria pas une seule fois.

Nous marchâmes prudemment en direction du nord, suivant la ligne de démarcation formée par les derniers îlots de végétation face au désert.

Notre progression fut beaucoup plus pénible que les jours précédents. L'air chargé en sable était bien moins respirable, et la faible végétation ne nous protégeait guère du soleil et de la chaleur.

Vers onze heures, nous prîmes notre pause déjeuner déjà rituelle.

Tout était calme. Bien peu d'animaux, pas mêmes des vandales, ne s'aventuraient aussi loin du fleuve. Un silence de mort régnait, troublés uniquement par les longues plaintes du vent.

Nous parlions peu, trop préoccupés à abriter notre visage de la poussière.

Yossef estima que nous devions être à une dizaine de kilomètres au nord de la colline et que nous pourrions progressivement obliquer vers l'est pour revenir vers les terres moins hostiles du fleuve.

Comme l'avait fait remarquer Sadier la veille, il était risqué de longer le fleuve trop près du campement. Mais d'un autre côté le voyage devenait trop pénible pour les enfants et les malades si près du désert.

Les choses se compliquèrent encore lorsque la météo vint s'en mêler. Vers treize heures, le vent se fit plus fort et nous dûmes à nouveau nous abriter du sable derrière nos paquetages. Loin de faiblir, les rafales se firent de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes.

Une violente tempête de sable s'abattit sur notre groupe. Un vent de panique se leva au milieu de la troupe.

Nous tentâmes tant bien que mal de nous abriter sous de maigres draps, de nous agglutiner les uns sur les autres pour nous protéger mutuellement.

Rapidement nous ne nous entendîmes plus parler et ne vîmes pas plus loin que notre bras. Nous saisissons les mains de nos plus proches voisins pour vérifier que nous n'étions pas seuls dans la poussière.

Il était déjà trop tard pour fuir la tempête. Nous ne pouvions qu'attendre qu'elle cesse.

Lorsqu'enfin le calme revint, nous étions méconnaissables, le regard hagard.

Les sanglots de Sonia percèrent les premiers le bruit des éléments. Au moins était-elle encore vivante.

Les yeux et la gorge me piquaient, j'avais du mal à marcher.

Nous étions tous complètement déboussolés mais par chance les dégâts s'arrêtaient là.

Une vive agitation régnait à présent parmi nous. La peur avait repris le dessus.

Marek, reprit parmi les premiers ses esprits :

« Nous ne devrions pas rester ici, une nouvelle tempête pourrait se lever et nous pourrions avoir moins de chance. Il faut que nous retournions vers le fleuve. »

Malheureusement, au milieu de la tempête nous avons perdu tous nos repères et le vent et le sable avaient effacé nos traces.

La caravane se reforma dans le plus grand désordre. Certains sacs furent même oubliés dans la précipitation. Ainsi nous perdîmes une partie de nos provisions et de nos outils.

À en juger par la position du soleil dans le ciel, nous marchions à nouveau vers l'est.

Mais après une heure de marche, la végétation était toujours aussi rare. Au contraire le sol était de plus en plus rocailleux.

Encore sous le choc, nous allions de façon irrationnelle, et le groupe de tête était déjà bien occupé à maintenir la cohésion de notre formation, il ne pouvait pas en plus s'assurer de la direction que nous prenions.

Et cela risquait de nous coûter cher.

Nous fûmes arrêtés net par une large crevasse qui serpentait au milieu d'une terre de pierre. Au loin de l'autre côté, on pouvait apercevoir des terres plus verdoyantes et un mince filet bleu. Mais aussi loin que notre regard pouvait se porter, il n'y avait aucun moyen de franchir la crevasse.

« Par où aller maintenant Yossep ? Si nous restons loin du fleuve trop longtemps, nous allons rapidement manquer d'eau.

— Je sais Sadier. Nous devons trouver un moyen de retourner de l'autre côté de cette crevasse. Mais il se fait déjà tard. La nuit ne va pas tarder à tomber. Et nous sommes tous exténués. Jalak ! Nous allons camper ici pour la nuit. Regroupe les autres et prépare les tentes.

— J'y vais. Mais est-ce prudent d'allumer le feu ? Le campement des vandales n'est peut-être pas très loin.

— Il serait suicidaire de ne pas en allumer. Nous devons courir le risque et prier pour ne pas être découverts.

— Les hommes sont épuisés. Il sera difficile de maintenir la garde cette nuit.

— Nous voilà bien mal engagé mon ami. Mais tâchons de ne pas trop le montrer. Les autres sont déjà suffisamment inquiets. Inutile d'en rajouter.

— Je peux déjà essayer de voir quels sont les hommes les plus frais. Nous pourrions ensuite multiplier les relèves, pour que tout le monde tienne le coup.

— Bonne idée.

— Penses-tu que nous devrions faire appel à quelques femmes pour nous aider à guetter ?

— Je préférerais éviter. La tempête les a épuisées et nous devons quitter ces terres arides au plus vite demain. Je préfère qu'elles se reposent en prévision de la marche forcée à venir. Mais si tu juges que certaines peuvent tenir le coup, elles ne seront pas de trop.

— Je m'y mets de ce pas.»

J'étais restée à l'écart, à nettoyer les petites blessures de la troupe, encrassées par ce périple dans le sable.

Il était devenu urgent de faire halte. La fatigue tombait comme une masse sur la plupart d'entre nous. Je luttais moi-même contre le sommeil, tout en préparant du thé pour ceux qui tenaient à peine debout, des enfants surtout.

Après le départ de Sadier, je rejoignis mon frère au bord de la crevasse. Son regard était fixe, loin vers l'est. Dans la lueur du jour déclinant, la fatigue mettait en évidence les profondes rides qui sillonnaient son front.

« Ça va ?

— Comme tout le monde. Je suis sur les genoux. Et toi ?

— Guère mieux. Je ne me sens décidément plus toute jeune.

— Tu crois que nous avons eu tort de tenter ce voyage ?

— Malgré toutes ces difficultés, j'en doute. Au moins nous entretenons l'espoir, un espoir ténu certes, mais qui refuse de mourir. À vrai dire, je n'arrête pas de penser à Fahūma et à ceux qui sont restés. Je m'en veux de les avoir abandonnés. Mais je me dis que si j'étais restée auprès d'eux, j'aurais trahi tous ceux d'ici qui nous faisaient confiance. C'est ce qui m'aide à tenir le coup. Si je me mettais à douter, alors je crois que je ne pourrais plus aller plus loin, et que vous devriez m'abandonner dans le désert.

— Ne dis pas de bêtises, je ne pourrais jamais faire cela. Et tu le sais.

— Alors tu dois toi aussi t'accrocher et continuer à y croire. À nous d'eux nous pourrions peut-être soulever des montagnes.

— C'est ce que je me dis à longueur de journée. Je refuse de défaillir devant Jalak et les autres. Je crois qu'ils se décourageraient complètement si je venais à donner des signes de faiblesse. Mais tant de responsabilités est si difficile à porter seul.

— Mais je suis là. N'hésite pas à t'appuyer sur moi si tu as besoin d'aide. Après tout je suis ta grande sœur ; ça fait partie de mes prérogatives.

— Oui. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Depuis la mort de Mareva, je me sens si seul. Mais heureusement tu es là. Tu es la seule à qui je puisse encore parler comme ça. Et ça me fait beaucoup de bien.

— Toujours unis, voilà notre force à nous. Et rien ne pourra nous atteindre tant que nous serons ensemble, pas même les caprices du terrain. Alors pour cette crevasse que proposes-tu ?

— Je crois que nous n'avons pas trop le choix. Je ne vois aucun point où elle se rétrécirait assez pour que nous puissions l'enjamber, surtout avec les malades et les enfants. On n'en voit pas le bout, mais il doit bien être quelque part. Elle semble se rapprocher du fleuve au sud. Le plus sage est sans doute de poursuivre dans cette direction.

— Ça veut dire que nous risquons de nous rapprocher des barbares ?

— Sans doute. Mais si nous continuons au Nord, je ne sais pas combien de temps nous pourrions tenir si loin du fleuve. Nos réserves d'eau s'amenuisent. Je doute que nous puissions encore survivre à un long périple dans le désert.

— Justement, je voulais t'en parler. La tempête et la marche dans ces terres désertes ont été très dures. Les plus fragiles ressentent beaucoup de gêne pour respirer. Certaines plaies se sont rouvertes et risquent de s'infecter. Et ça risque de s'empirer si nous continuons au même rythme de marche.

— Il faudra pourtant quelques jours au moins, le temps de retrouver les terres paisibles du fleuve. Là nous pourrions nous reposer quelques jours s'il le faut.

— Et les provisions ?

— Nous avons justement perdu bon nombre de sacs dans la tempête. Nous devons rapidement trouver un point pour nous approvisionner en eau et en nourriture. C'est pour ça que nous devons rapidement rejoindre les bords de la Shangra.

— Je vois, au milieu de tout ces problèmes, les barbares ne sont vraiment qu'un détail. Je commence à avoir froid. Nous ferions mieux de nous rapprocher du feu.

— Tu as raisons viens.»

Cette nuit là encore, il n'y eut aucune joie autour du feu. Notre repas fut des plus légers et le sommeil ne tarda pas à s'abattre sur notre communauté.

Sadier avait pu rassembler une vingtaine d'hommes et trois femmes qui se relayèrent pour garder le camp toute la nuit. Mais tout demeura calme.

Aucun homme ou animal sauvage ne devait oser s'aventurer si loin dans les terres et de nuit de surcroît.

La nuit fut plus longue que les précédentes. Jalak sonna le rassemblement environ une heure plus tard que les jours précédents. Yossep préférait nous laisser nous reposer au maximum avant d'attaquer une journée marathon.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand nous reprîmes la route.

Comme l'avait suggéré mon frère la veille, nous marchâmes vers le sud dans l'espoir d'y trouver un passage vers l'est.

Notre pause méridienne fut écourtée afin de gagner un peu plus de temps sur la nuit. Nous allâmes ainsi sous un soleil de plomb.

Je marchais à l'arrière du groupe, au milieu des plus âgés, des malades et des blessés. Le vieux Marek tout près de moi serrait les dents et suait abondamment.

J'allais de personnes en personnes avec un linge imbibé d'eau, et quelques gousses de Cagnoc, que j'avais cueillies les jours précédents.

Les Cagnociers étaient nombreux dans cette région et d'excellente qualité. Leur jus sucré étaient abondant et frais. De plus mâchouiller les gousses en marchant étaient relaxant et nous faisait oublier notre condition miséreuse.

Enfin la faille sembla se rétrécir, jusqu'à un point où nous pûmes enfin la franchir, non sans soucis d'ailleurs. La fatigue accumulée la veille refaisait lentement surface.

Nous fîmes une brève halte de l'autre côté, pour reprendre quelques forces. Puis nous reprîmes notre route droit devant nous en direction des étendus d'eau de la Shangra, que l'on devinait au loin.

Bientôt la végétation se refit plus accueillante.

Mais à la vue de cette verdure retrouvée, les plus fragiles défailirent. Ils s'étaient forcés à tenir jusque là, mais ils étaient définitivement à bout de force. À la vue des premières étendues d'herbes, ils s'arrêtèrent comme s'ils étaient enfin arrivés au bout du voyage. Il n'avait plus la volonté de continuer.

Yossef décida que nous devrions nous arrêter là pour aujourd'hui, le temps que tout le monde reprenne des forces.

Sonia était en sanglot. Son petit visage rond était complètement cramoisi et rien ne parvenait à la calmer. Je commençai à craindre qu'elle n'ait attrapé une vilaine insolation.

La marche en plein soleil et dans la poussière avait été pour elle aussi un véritable calvaire.

Sa mère était paniquée, ne sachant que faire. J'essayais de l'aider à calmer la petite, à la faire boire un peu. Mais rien n'y faisait. Prise de spasmes, elle ne parvenait pas à avaler le liquide.

Soudain Jalak s'écria :

« Regarder un nuage de poussière !

— Mon Dieu une nouvelle tempête, s'écria une voix étouffée. »

Mais ce n'était pas une nouvelle tempête. Des silhouettes se dessinèrent lentement au loin. En provenance du sud et sortant d'un petit bois.

Très vite nous comprîmes : c'était une expédition de vandales.

La panique reprit rapidement notre troupe. Mais nous restions pétrifiés, incapables de faire le moindre geste. Seule avec sa mère, les cris de la petite Sonia étaient de plus en plus hachés, et convulsifs.

Sadier et une poignée d'hommes chancelants, saisirent ce qui leur passait sous la main et voulurent se mettre en opposition des assaillants.

Ceux-ci s'arrêtèrent juste devant eux :

« Mais quel étrange troupeau d'animaux !

— Eh ! Attend ! Je les reconnais. Ce sont ceux du village de la rivière ! Que font-ils là ?

— Ah ben je crois qu'on a trouvé les propriétaires des traces d'hier. Finalement je crois qu'on va bien s'amuser.

— Ça suffit, les coupa Sadier ! Laissez-nous tranquille, nous voulons seulement continuer notre route.

— Qui t'a autorisé à parler toi ? Regarde-moi cet insolent. Je crois qu'il a besoin qu'on lui explique. »

Un des vandales le frappa violemment au visage et il tomba en arrière groggy. Un de ses compagnons alla constater les dégâts tandis que Jalak prenait sa place en première ligne.

« Regarde-moi ça. Ils tiennent à peine debout. Le désert a déjà fait tout le travail. Même pas drôle. Quel gâchis !

— Ça vous amuse donc à ce point, intervint Yossef se frayant un chemin entre ses hommes.

— Ah ben il est là aussi lui. J'en connais qui seront content de l'apprendre. On devrait le ramener au patron.

— Ça ne vous suffit pas de voir des gens agoniser au milieu du désert. Que voulez-vous de plus ? Laissez-nous partir et vous n'entendrez plus parler de nous.

— Mais écoute-le le papi. Personne ne vous a autorisé à partir, il me semble.

— Je ne savais pas qu'il fallait votre autorisation pour un suicide collectif dans le désert.

— Tout ce qui est sur nos terres nous appartient.»

Accompagnant la parole du geste il bouscula Yossep. Aussitôt les autres voulurent se jeter sur les pirates. Mais le plus grand d'entre eux sorti une sorte de fouet garni de clous et le fit claquer dans leur direction, les projetant en arrière.

Les hommes au premier rang tombés, nous pûmes voir nos assaillants.

Ils étaient une dizaine. Vêtus de cuir, des bracelets métalliques aux poignets et une épaisse chevelure crasseuse qui leur retombait sur les épaules. Leurs visages arboraient d'étranges dessins.

Ils étaient arrivés sur une sorte de charrette métallique à six roues. Celle-ci n'était tirée par aucun animal, mais faisait beaucoup de bruit et de fumée.

Six hommes étaient debout sur la plate-forme à l'arrière. Deux autres étaient assis à l'avant sous un arc métallique, surplombé d'un épais tube métallique. Les deux derniers enfin avaient sauté du véhicule dès leur arrivée pour nous interpeler.

Emmitoufflés dans d'épais vêtements de fourrures, ils ne semblaient pas incommodés par le vent glacial du désert. Ils nous dévisagèrent du regard.

« Et en plus ils emportent de la chair fraîche. Voilà qui est plus intéressant. Messieurs choisissez celle qui vous plaira et amusez-vous bien surtout.»

Un frisson parcouru mon dos alors que nous faisons un pas en arrière. Les hommes essayaient de se relever en serrant les dents.

Mais alors que les vandales s'apprêtaient à marcher vers nous, une objection ferme monta du désert :

« Arrêtez ! »

Tous les regards se portèrent en direction de la voix. C'était celle d'un homme.

Un homme seul marchait dans notre direction. Il avançait lentement, courbé vers l'avant, s'appuyant sur un épais bâton. Entièrement enveloppé dans une robe de peau grise, la tête recouverte d'une capuche jusqu'au-dessus des yeux. Je ne pouvais voir son visage ni ces mains. Ça démarrait était celle de quelqu'un de relativement âgé.

Il devait mesurer environ un mètre soixante-dix. Mais courbé sur sa canne, il paraissait facilement dix centimètres de moins.

« Regarde-moi ça Shak'. Mais c'est une réunion de croulants ici. Eh vous en avez oublié un en route ! »

Le molosse éclata de rire. Pendant ce temps là, le vieil homme continuait de marcher dans notre direction à la même allure. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres maintenant.

À nouveau la voix douce et calme monta de sous la capuche de peau :

« Laissez ces gens tranquilles.

— Attention ça a l'air d'être un teigneux ! Mais bon si tu demandes gentiment. À genoux papi et supplie-nous ! Après on verra.

— Je m'en vais lui apprendre les bonnes manières moi.»

Le dénommé Shak marcha d'un pas rapide vers le vieil homme qui semblait ne pas le voir. Le petit homme trapu décocha un coup de poing en direction de l'estomac du voyageur égaré. Mais comme par enchantement, il sembla le manquer, se prit les pieds dans sa canne avant de finir face contre terre.

« Voyons soyez raisonnable, reprit l'homme imperturbable. La nuit est presque tombée. Vous seriez mieux au chaud chez vous.»

Shak, le visage bouffi de colère, s'était déjà relevé et se précipitait dans le dos de l'homme, qui s'écarta à la dernière minute sans pour autant hâter son pas. Une nouvelle fois le barbare brassa de l'air et manqua de retomber.

« Pour qui il se prend celui-là, réagit cette fois le chef des vandales. Grok, Kron.»

Aussitôt deux armoires à glace avancèrent en direction de ce drôle de personnage.

Ils cherchèrent à le frapper à tour de rôle. Mais il évita calmement tous leurs coups.

Les autres barbares se joignirent à la bagarre, brandissant couteaux, haches et autres objets tranchants.

Mais un ou dix ne semblaient pas incommoder davantage le vieil homme qui du bout de sa canne esquiva toutes attaques sans le moindre effort, et sans le moindre geste brusque. Et un à un les pirates tombaient à terre, se relevaient, et retournaient manger les poussières.

Les attaques étaient de plus en plus désordonnées, et les vandales de plus en plus énervés et haletants. L'homme du désert de son côté s'était enfin arrêté et se contentait de dévier les coups de ses assaillants. Il ne semblait nullement fatigué par les assauts successifs.

Au bout de quelques minutes, le chef des barbares s'impatienta. Un vrombissement métallique monta de l'engin qui l'avait porté vers nous. L'étrange machine semblait cracher du feu.

Les autres s'écartèrent prestement au premier son de l'engin. À cet instant seulement l'homme leva la tête. Il me sembla apercevoir une brève lueur sous sa capuche. Il ne semblait pas perturbé pour le moins du monde.

Le vandale donna un violent coup de point sur une boîte devant lui. Un nuage de fumée et d'éclairs apparut soudain autour de la boîte qui s'enflamma.

Cette fois les barbares étaient réellement paniqués. Ils échangèrent un regard de circonspection et détaillèrent en courant, abandonnant leur engin en proie aux flammes.

L'homme reprit sa marche dans notre direction. Yossep qui s'était relevé marcha vers lui :

« Merci pour votre aide. Je m'appelle Yossep. Puis je connaître votre nom ? »

Mais il n'eut aucune réponse. L'étrange apparition marchait toujours au même rythme et passa à côté de lui sans le moindre geste. Il avança au milieu de notre groupe incrédule.

Je réalisais soudain qu'il marchait vers Mounia, restée accroupie en larme à l'arrière du groupe. Les sanglots de Sonia n'étaient plus que de petits spasmes désordonnés. Dans la panique nous l'avions oubliée.

Son visage virait au mauve. Sa respiration était irrégulière et sifflotante.

L'homme s'accroupit à son tour devant la jeune mère pétrifiée. Il posa sa main, toujours masquée par sa robe, sur le visage de la petite. Une étrange lumière bleutée semblait jaillir de sa manche.

Lorsqu'il retira la main et se releva, les soubresauts de Sonia s'étaient tus, et la petite avait rouvert les yeux. Son visage avait repris des couleurs plus douces.

« Il n'est pas très prudent de faire un voyage en plein désert avec d'aussi jeunes enfants.

— Nous n'avions pas le choix, rétorqua Yossep. Mais je n'ai toujours pas le plaisir de savoir à qui nous devons la vie.

— Cela ne vous serait d'aucune utilité. Vous feriez mieux de repartir dans cette direction. À une demi-heure de marche d'ici vous trouverez une oasis où vous serez plus en sécurité pour la nuit. Quant à ses hommes je doute qu'ils reviennent par ici avant quelques temps.

— Vous ne venez pas avec nous ?

— Croyez-moi, vous ne seriez pas plus en sécurité avec moi.

— Mais...

— Vous n'avez guère le temps pour discuter. La nuit sera bientôt là. Et vous avez encore du chemin à faire.

— Et pourquoi devrions-nous vous croire ?

— Enfin une bonne question. Mais j'en ai une meilleure encore : voulez-vous me croire ? La confiance est devenue une chose difficile à gagner de nos jours et je ne puis rien vous demander de tel.

— Que voulez-vous alors ?

— Simplement que vous conduisez tous ces gens à bon port.»

Sur ces dernières paroles, le gris pèlerin s'en retourna vers le désert comme il était apparu et s'en jamais se retourner vers nous.

Nous n'osions bouger encore surpris par cette étrange apparition.

Lorsqu'il ne fut plus qu'un point à l'horizon, Yossep hésita un bref instant avant de nous faire rassembler. Nous reprîmes notre route dans la direction indiquée par le voyageur. Il avait finalement décidé de lui faire confiance.

La rencontre avec nos vieux ennemis nous avait dopés à l'adrénaline. Un bref instant, la fatigue accumulée sembla s'être évaporée.

Nous arrivâmes finalement dans une sorte de prairie traversée par un ruisseau serpentant vers le fleuve.

Nous nous arrê tâmes là, au pied d'un gigantesque rocher qui nous abritait du vent d'Est, et posâmes le camp pour la nuit.

Je me sentais étrangement en sécurité en ce lieu. J'avais pourtant l'impression d'être observée, comme si l'homme du désert n'était pas loin et continuait à veiller sur nous

Encore exténués par les événements de la veille, nous nous accordâmes un long moment de repos.

L'oasis où nous campions était située au pied d'un immense bloc de granit, sorti du désert comme un gigantesque doigt pointant vers le ciel. Il était lézardé d'une multitude de petites fissures. Et de l'une d'elle jaillissait une eau claire et limpide. Le mince filet coulait abondamment et s'élargissait jusqu'à former le ruisseau que nous avons suivi en arrivant. Quelques centaines de mètres plus loin il s'enfonçait à nouveau dans la terre sans laisser de trace.

Ce que nous appelions l'oasis était en réalité un carré de végétation qui s'était formé autour du ruisseau.

Si elle n'était pas très étendue la végétation y était cependant fournie. De grands palmiers étendaient leurs bras jusqu'à la cime du rocher, recouvrant la terre de leurs ombres bienveillantes.

Ainsi protégé des rayons brûlants du soleil, un tapis de verdure et de buissons avait pu se former.

Nous nous étions éloignés du fleuve selon les conseils du voyageur. Et nos pas nous avaient à nouveau menés dans une région rocailleuse. Et tout d'un coup ce vaisseau de verdure s'était dressé devant nous. C'était un spectacle féerique.

Bien que ternies par le crépuscule, les couleurs nous offraient des contrastes saisissants. Nous aurions pu rester là pour l'éternité.

Nous avons de l'eau potable pour nous désaltérer et renouveler nos provisions, ainsi qu'un important choix de baies sucrées, de dates ou d'amandes sauvages.

L'extase retombée, le sommeil ne tarda pas à nous gagner. Il n'y eut aucune veillée ce soir là et repas fut léger.

La nuit fut calme et réparatrice.

Mes rêves furent peuplés d'oiseaux, de fleurs et d'eau claire, comme jamais auparavant. La vision de cette oasis avait éveillé quelque chose en moi. J'avais retrouvé l'espoir. Si la nature pouvait nous offrir de tels spectacles, c'est que Dieu ne nous avait pas totalement abandonnés.

Ayant repris des forces, nous reprîmes la route dans l'après-midi lorsque le soleil commença à décliner.

Yossep n'était pas trop inquiet. Si les pirates du désert s'étaient aventurés dans la région, et si un voyageur solitaire pouvait se promener ainsi au milieu du désert, c'est que nous ne pouvions être très loin de la Shangra et de ses terres plus hospitalières.

Nous marchâmes toutefois vers l'est d'un pas soutenu, de peur d'être surpris par la nuit.

Les décors étaient d'une grande variété : désert de pierres, dunes de sable, prairie, bois,... Autant de micro-régions défilaient sous nos yeux.

L'ambiance demeurait cependant pesante et nous étions encore tous tendus. Malgré la peur qui avait saisi les barbares la veille, ceux-ci pourraient bien revenir se venger.

Et nous avons tous une pensée pour ceux d'entre nous qui étaient restés au village. Nul doute que les vandales allaient leur faire payer la déconvenue subie dans le désert. Et ce que nous redoutions le plus allait finalement se produire. Les représailles risquaient de ne pas être tendres.

Au bout de deux heures de marche, la végétation devint à nouveau plus abondante sous nos pas et nous ne tardâmes plus à apercevoir les méandres du fleuve en contre-bas.

Nous redescendîmes ainsi dans la vallée sur les bords de notre fleuve-nourricier.

«— Nous n'irons pas plus loin pour aujourd'hui, décida Yossep. Aucun de nous n'a le cœur à parcourir de longues distances après ce qui s'est passé hier. Nous allons établir le camp, et tâcher de reprendre nos esprits ainsi que quelques points de repères. Nous allons également établir une garde plus serrée cette nuit au cas où les vandales chercheraient à nous retrouver.

— C'est étrange, commentai-je. Mais j'ai comme l'impression que cela ne servira pas à grand chose. Depuis que nous sommes revenus plus à l'est, je me sens comme en sécurité.

— Qu'est ce qui te fait penser cela ?

— Je ne sais pas. Appelle cela de l'intuition si tu le veux. Je le sens c'est tout.»

Après le repas, tandis que les autres reprenaient des champs traditionnels emplis de nostalgie pour nos amis du village, je m'assis sur les bords du fleuve et laissais mon regard voguer dans la pénombre.

Un étrange sentiment me tirait les entrailles. Je me demandais plus que jamais si nous avions fait le bon choix. Mais en même temps j'étais sereine, et au fond de moi je sentais que nous touchions au but. Cela me faisait honte en pensant à ceux que nous avions abandonnés.

Un bref instant il me sembla apercevoir une colonne de fumée de l'autre côté du fleuve. Mais elle disparut presque aussitôt. Était-ce le voyageur qui nous avait sauvé la veille ? J'avais la sensation qu'il n'était pas loin et gardait un œil sur nous. Mais c'était stupide. J'avais certainement rêvé. Fatiguée, je me décidais finalement à regagner ma couche et à goûter à un repos bien mérité.

Durant les jours qui suivirent, nous reprîmes notre rythme de marche, toujours vers le nord en suivant le cours tumultueux de la Shangra.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions du repère des barbares, les langues se déliaient à nouveau et la peur de nouvelles attaques s'estompaient. Cela faisait déjà une semaine que nous n'avions pas fait de mauvaise rencontre. Hormis quelques gazelles, aucune bête sauvage n'avait croisé notre route. Fennecs, chacals et autres félins ne semblaient pas plus enclins à s'approcher de notre imposante caravane.

Pourtant j'avais toujours cet étrange sentiment que nous étions observés à distance. Je ne parvenais toujours pas à chasser l'image de cet étrange voyageur de mon esprit. L'image de sa main apposée sur le front apaisé du bébé demeurait un mystère. Et comment un personnage aussi âgé avait-il fait pour mettre en déroute toute une escouade de vandales ?

Et s'il était réellement toujours sur nos traces, était-ce un bien ou un danger supplémentaire ? N'avait-il pas lui-même suggéré qu'il était dangereux d'être en sa compagnie ?

Quoiqu'il en soit nous reprenions des forces. La végétation devenait toujours plus généreuse. Nous disposions à nouveau de réserves d'eau abondante et avions pu renouveler notre stock de baies, de fruits et de poissons. Seules nos rations de viandes et de galettes diminuaient inlassablement.

Bien que notre voyage se fasse un peu plus agréable, je demeurais sceptique sur nos chances et je constatais que le visage de Yossep se rembrunissait toujours davantage.

Cela ferait bientôt un mois que nous marchions vers le nord. Certes nous étions nombreux et notre progression était lente ; certes notre détour par le désert avait pu nous faire rater un ou deux villages. Mais nous commençons à douter de l'existence d'une quelconque cité devant nous ou tout au moins de nos chances de l'atteindre.

La solidarité infaillible des premiers jours commençait à être mise à mal. Certains parmi les plus vigoureux, s'étaient proposés de partir en éclaireurs avec un paquetage léger. Ils iraient plus vite seuls et pourraient préparer le terrain. Aussitôt d'autres avaient déclaré que nous avions besoin de tout le monde pour assurer la sécurité du groupe et des réserves. Ainsi naquirent les premières tensions partisans au sein de notre communauté.

Un compromis fut finalement trouvé sous l'impulsion de Yossep et de ses lieutenants.

Nous devons rester groupés, afin de garantir l'acheminement des provisions et de leur renouvellement. Mais si d'ici une semaine il n'y avait rien de nouveau. Un petit groupe pourrait tenter sa chance pour anticiper toute pénurie.

Depuis quelques jours déjà nous avançons à plus vive allure, et j'espérais dans mon fort intérieur que nous n'aurions pas à en arriver là.

Trois jours déjà s'étaient écoulés et le lit du fleuve abordait un long crochet vers l'ouest. Plus exposé aux rayonnements du soleil, la végétation y était plus courte et plus parcellée. Nous venions juste de reprendre notre progression en milieu d'après-midi, lorsqu'un bourdonnement intense descendit des nuages.

Notre regard se tourna vers les cieux pour découvrir ce qui avait pu provoquer un tel bruit. Sur le coup nous ne vîmes rien, mais le bourdonnement devenait toujours plus fort. Un petit point noir apparut finalement dans le ciel et grossissait à très vive allure. Aucun doute possible ce ne pouvait être un oiseau.

Il vint frapper le sol dans un grand fracas et un nuage de poussière. Lorsqu'il se dissipa, nous aperçûmes enfin la chose ou l'animal, difficile à dire.

Il était de taille imposante, quatre à cinq fois celle d'un homme. Il était d'une couleur brune avec des reflets d'argent. Sa "carapace" était parfaitement lisse et le soleil s'y reflétait.

Bien que de proportions impressionnantes, il avait quelque chose d'humain : deux appendices antérieurs sur lesquelles il reposait et qui rappelaient des jambes, deux appendices postérieures ressemblant vaguement à des bras, un tronc compact.

Mais ce qui aurait pu tenir lieu de tête était en fait une espèce de masse informe enfoncée entre les bras au milieu du buste. Une odeur nauséabonde l'entourait.

Il était tombé juste à l'avant de notre groupe et semblait nous observer avec attention.

Encore incrédules devant la scène nous n'osions trop bouger.

De nouveaux sons jaillirent de la chose-animal. Etaient ce des mots ? En tout cas nous ne pouvions les comprendre. Yossep s'avança prudemment :

«— Bonjour, veuillez nous pardonner si nous marchons sur vos terres. Nous sommes des voyageurs venus d'un lointain village dans le désert, et recherchons un peu d'hospitalité pour nos anciens et nos enfants. »

Pour toute réponse Yossep n'eut qu'un nouveau flot de mots étranges et incisifs comme des couteaux :

«— Pardonnez-moi, mais nous ne comprenons pas votre langue. Et vous ? »

La créature se redressa projetant son ombre sur les plus avancés d'entre nous :

«— Moi Yossep, Yossep. Et vous ? »

Accompagnant la parole du geste Yossep avait fait un pas en avant en tendant la main droite paume ouverte vers le ciel.

Nouveau borborygme toujours plus menaçant. Yossep hésita.

Soudain d'un large mouvement de son membre gauche, la chose-animal frappa violemment Yossep qui fut projeté une dizaine de mètres plus loin.

«— Yossep ! »

Je me précipitais vers lui. Son corps était complètement difforme, et son visage tuméfié. Sa respiration était faible.

Mon frère me regardait d'un œil implorant, ne comprenant pas ce qui venait de se passer. La violence du coup avait dû lui briser de nombreux os. Il perdait beaucoup sang. Je ne savais comment stopper les hémorragies.

J'appelais à l'aide, il allait mourir si l'on ne faisait rien. Mais personne ne vint m'aider. Tout allait si vite.

La chose avançait maintenant menaçante vers le reste d'entre nous. Les plus téméraires qui étaient restés juste derrière Yossep reculaient à présent ne sachant comment faire face à ce dangereux adversaire.

Il leva une nouvelle fois son membre, prêt à balayer une première ligne d'hommes.

«— Aktra Magori ! »

La voix avait écrasé les cliquetis de notre assaillant. Elle était puissante et distincte, mais tout aussi incompréhensible. À ce seul son, la chose-animal avait fait volte face et arrêté son coup comme surprise, tirée violemment d'un rêve.

C'était bien lui. Il nous avait donc suivis depuis notre première rencontre. Toujours drapé dans sa longue robe, il avançait d'un pas lent mais assuré. Son visage était masqué sous sa capuche mais il n'y avait aucun doute possible.

Notre agresseur sembla lui répondre sur un ton plus violent qu'auparavant.

«— Shakra Noälla Grok nikhala, répondit le voyageur encore plus fermement. »

La chose leva son bras dans sa direction. Une trappe sembla s'ouvrir laissant apparaître un long fût. Mais l'homme ne semblait pas s'en inquiéter, il avançait toujours au même rythme. Il s'était redressé et paraissait soudain beaucoup plus grand et plus solide que lors de notre première rencontre. Son bâton de pèlerin n'était plus qu'un artifice. Cette fois il n'y avait plus de doute : une intense lueur bleutée irradiait sous sa capuche.

Des étincelles jaillirent de l'arme de son agresseur. Un filet de fumée jaillit du "bras".

Le timbre cette fois plus hésitant la chose-animal dressa son deuxième bras vers notre groupe, menaçant.

Le voyageur répondit aussitôt sans perdre son calme, et presque au même instant un dôme de lumière bleue nous enveloppa.

Visiblement terrifié par cette rencontre, notre assaillant se mit à reculer, sans pour autant départir de son air agressif. De nouvelles étincelles jaillissaient maintenant de toute la surface de sa carapace. Il finit par basculer en arrière et tomber dans le fleuve. Une violente détonation s'ensuivit et il disparut. Aussitôt la lumière bleutée disparut à son tour. Le pèlerin hâta le pas dans notre direction.

«— Je vous en prie ! Faites quelque chose ! Mon frère est blessé. »

L'homme passa à côté de moi et s'agenouilla un bref instant. Il se tourna vers moi sans que je puisse voir son visage.

«— Vous devez partir, d'autres ne tarderont pas à arriver et cette fois vous ne pourrez pas leur échapper.

— Mais Yossep, je ne peux pas l'abandonner comme ça.

— Il n'y a malheureusement plus rien à faire pour lui.

— Ce n'est pas possible ! Je vous ai vu soigner ce bébé l'autre jour ! Vous mentez...

— Je ne suis pas Dieu. Je ne suis qu'un voyageur. Je peux soigner les gens, mais je ne peux ramener les morts parmi nous. J'aurais dû arriver plus vite. Tout cela est ma faute.

— Mon Dieu non ! »

Je me jetais sur le corps inerte de Yossep, le secouais. Les larmes inondaient mes yeux, me rendant à moitié aveugle :

«— Tu n'as pas le droit ! Tu avais promis de ne pas m'abandonner ! Je t'en prie réveille-toi ! Yossep ! Ne me laisse pas. »

L'homme était resté debout près de moi sans dire un mot. Il se tourna vers Marek :

«— Occupez-vous d'elle. Vous ne devez pas rester ici, où ils vous tueront aussi.

— Mais nous ne pouvons pas abandonner son corps comme ça.

— Vous n'aurez pas le temps pour des funérailles. Tracer tout droit dans cette direction et ne vous arrêtez pas avant la tombée de la nuit. Ne regardez pas derrière vous, filez droit.»

L'homme me releva de force :

«— Alexeia. Vous n'avez malheureusement ni le droit ni le temps de pleurer votre frère ici. Ces gens ont encore besoin de vous. Je vais m'occuper des obsèques de Yossep. Vous pouvez me faire confiance, tout cela fait selon vos coutumes et je veillerais à ce que rien ne puisse jamais venir troubler son repos. Aller maintenant avant que les renforts n'arrivent. »

Je regardais cet homme venu de nulle part qui me soutenait par le bras et me guidait vers Marek. Comment connaissait-il mon nom et celui de Yossep ?

Je ne pouvais lutter contre ces mots. La peine était trop lourde, mais sa voix sonnait dans ma tête comme celle de la raison. Je n'avais plus la force de résister.

Dans la panique et l'agitation, le signal du départ fut donné précipitamment. Il resta seul derrière nous avec la dépouille de Yossep.

Marek s'arrêta et se retourna une dernière :

«— Qu'est ce que c'était ?

— Notre pire cauchemar ! Mais allez maintenant. Il est un temps pour les questions et celui-ci n'est pas encore venu. Je vous rejoindrais prochainement pour vous guider hors d'ici. Mais maintenant partez.

Sadier prit la tête de la colonne mécaniquement. Nous étions encore trop déboussolés par ce que nous venions de voir pour réagir. Nous n'étions plus qu'un troupeau de moutons sans berger qui avançait droit devant lui.

Pour ma part je n'ai gardé aucun souvenir de cette marche. Je me souviens seulement que Marek me traînait et me soutenait pour m'emmener avec les autres. Je n'avais plus aucune volonté et l'image du visage agonisant de Yossep hantait mes pensées.

Comme nous l'avait commandé le vieil homme, nous marchâmes sans relâche jusqu'à la tombée de la nuit. Là Sadier organisa un campement de fortune et la garde fut doublée. Nous resserrâmes le cercle de nos couchés et accordâmes une grande attention à ne pas laisser la fumée du feu de camp monter trop haute dans le ciel nocturne.

Encore sous le choc, je grelottais et ne pouvais émettre le moindre son. Marek et Mounia se relayaient à mon chevet autour d'un petit foyer indépendant.

Emmitouffée dans une couverture je fixais les flammes qui crépitaient devant moi. Mais tout ce que je voyais c'était l'image de Yossep.

J'étais enfermée dans mon mutisme, incapable de prononcer le moindre mot, incapable de comprendre les paroles de mes compagnons. C'était comme si j'avais perdu l'usage de tous mes sens.

Je ne sais combien de temps ils restèrent à veiller sur moi. La nuit devait déjà être bien avancée. Mais pour moi cela n'avait plus aucune importance.

Mounia me laissa seul un bref instant pour aller chercher un peu de lait pour sa fille, qui venait de se réveiller et criait famine.

Je sortais lentement de ma torpeur et il me sembla entendre des pas dans mon dos. Je me retournai machinalement.

Il était là, le voyageur du désert, et me tendait un médaillon. Je le reconnus immédiatement. C'était celui de Yossep ; c'était le médaillon de la famille, que j'avais moi-même mis autour de son cou alors qu'il n'était qu'un gamin.

«— Il repose à présent en paix et nul ne pourra plus venir troubler son sommeil. Je vous en fais le serment devant Dieu.»

Je pris le bijou et ne pu retenir un nouveau flot de larmes.

«— Je suis sincèrement désolé d'avoir tant tardé. J'aurais pu empêcher cela si je ne m'étais pas laissé distraire. Votre frère était quelqu'un de bien. C'est une grande perte pour tous.

— Co... Comment connaissiez-vous mon frère ?

— Je l'avais vu à l'œuvre au village. Sa volonté pour éviter toute expédition punitive m'a fait chaud au cœur. J'espérais qu'il pourrait..., enfin qu'il serait celui qui...

— Celui qui quoi ?

— Cela n'a plus d'importance à présent.

— Mais... Vous voulez dire que vous avez assisté à l'attaque du village sans rien faire ?

— Non j'étais déjà reparti. Mais quand bien même j'eus été là, je n'aurais rien pu faire. Ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas. Je ne suis qu'un humble voyageur, ni un héros, ni un guerrier. J'ai déjà vu beaucoup trop de sang couler. Et je n'ai plus qu'une envie, que cela cesse enfin.

— Mais alors pourquoi nous avoir aidés dans le désert ?

— J'avais placé de trop grands espoirs en votre frère. De toute façon, de quel droit aurais-je pu lui imposer ce nouveau calvaire...»

Au même instant Marek arriva et l'interrompit :

«— Vous ! Mais comment avez-vous fait pour échapper à nos vigies ?

— Ne vous inquiétez pas pour elles, elles vont bien. Je sais me faire discret, c'est tout.

— Je sais que vous nous avez déjà beaucoup aidés, mais je ne peux vous laisser vous promener ainsi parmi nous, Sa...

— Marek non ! Cet homme n'est pas notre ennemi. Je ne sais pourquoi, mais je sais que nous pouvons lui faire confiance. Et puis je doute que nous puissions quoi que ce soit contre lui. Qu'avez-vous fait de la dépouille de mon frère ?

— J'ai brûlé son corps selon les rituels de votre peuple. Les cendres ont été enfouies au pied d'une pierre au bord du fleuve. Désormais ce lieu est sacré et sera le symbole de son martyre.

— Mais qui êtes-vous à la fin ? Un prêtre ?

— Non je ne suis qu'un simple voyageur, qui parcourt le monde à la recherche d'un peu d'espoir.

— Et bien ce n'est certainement pas ici que vous en trouverez. Mais vous devez bien avoir un nom ?

— J'en ai perdu l'utilité il y a déjà bien longtemps. Mais cela n'a pas d'importance. Vous devriez vous reposer. Une longue route nous attend. Je vais aller parler aux autres. Il faudra quitter la région au plus vite dès l'aube.

— Mais de quels droits nous donnez-vous des ordres ? Vous apparaissez et disparaissiez ! Vous laissez les nôtres se faire massacrer sans explication ! Mais pour qui vous prenez-vous ?

— Pardonnez-moi. Vous avez tout à fait raison et êtes encore sous le choc. J'ai déjà commis de trop nombreuses erreurs et je cherche seulement à les réparer. Pour commencer je veux vous aider à vous mettre à l'abri, si tenté que cela soit encore possible. Mais pour cela je devrais m'y prendre autrement.

— Mais enfin que se passe-t-il ici, s'impatienta Marek ?

— Un danger bien plus grand que les vandales s'apprêtent à s'étendre dans toute la vallée des deux fleuves. Il ne fera bientôt plus bon vivre ici.

— Vous savez ce dont il s'agit, n'est-ce pas ? Etait-ce seulement humain ?

— Non. Cela n'a rien d'humain. Et ils sont arrivés encore plus vite que je le craignais.

— Mais qu'est-ce alors ?

— Les créatures du diable : les Kesh'ran. Et rien ne pourra les arrêter.

— Mais...

— Sauf peut-être la foi d'hommes de la trempe de Yossep. Prenez soin d'elle. Ne vous inquiétez pas, je trouverai mon chemin.

— Merci, balbutiais-je. Merci pour mon frère je veux dire.»

L'homme fit quelques pas puis s'arrêta et me lança un regard observateur. Il hésita un instant :

«— Autrefois on m'appelait Paul.»

Puis il s'éloigna

La nuit fut agitée, peuplée de monstres et de flammes. Plusieurs fois je vis le visage de Yossep, tordu de douleur, qui m'appelait à l'aide. Je me réveillais alors en sursaut mais tout était calme.

Mounia était allongée non loin de là et serrait sa fille tout contre elle. Son mari était de garde. Marek ronflait bruyamment un peu plus loin.

Je n'avais pas revu notre voyageur depuis son arrivée. Mais tout le monde avait parlé de lui dans la soirée. Il était devenu le sujet de préoccupation numéro un.

Il se proposait de nous conduire jusqu'à la ville la plus proche, en nous évitant autant que possible d'autres mauvaises rencontres.

L'idée d'un inconnu menant notre groupe avait soulevé pas mal de débat. La méfiance était de rigueur.

Mais la mort de Yossep avait laissé un vide, et nous étions encore terrorisés par cette chose qui nous avait attaqués. Avec lui nous aurions un avantage : il les connaissait et semblait savoir comment les éviter. C'était là un argument de poids.

Peut-être ne fallait-il pas lui faire confiance ? D'ailleurs n'avait-il pas dit lui-même qu'il était dangereux de le côtoyer. Mais avions-nous réellement d'autres alternatives ?

En fait la mort de Yossep avait sérieusement ébranlé notre cohésion. S'il avait réussi à canaliser les vellétés de départ des plus frondeurs, il n'y avait maintenant plus personne pour les retenir.

Jalak et Sadier voulurent reprendre les rennes. Mais ils n'avaient pas le charisme de mon frère et ne faisaient pas l'unanimité.

Pour le moment seul la présence parmi nous de cet étrange voyageur, et sa promesse de nous conduire à bon port, maintenait un semblant d'unité parmi nous.

Je restais un long moment, plongée dans mes pensées sans fermer l'œil. La nuit se fit brusquement plus fraîche et un air parfumé survola notre camp. C'était une senteur douce et agréable. Je ne pus reconnaître la fleur qui la dégageait.

À cet instant, il me sembla apercevoir l'un des gardes, appuyé contre un arbre et ronflant bruyamment.

Mais avant que je ne puisse me lever pour m'en assurer, mes paupières se fermèrent d'elles-mêmes et je sombrais dans un sommeil de plomb.

Le soleil poignait seulement à l'horizon lorsqu'un murmure se répandit parmi nous. L'heure du départ était arrivée. Il fallait se hâter.

Bien que l'esprit encore embrumé par les événements, je me sentais parfaitement reposée et mes jambes semblaient à nouveau enclines à me porter. À vrai dire je ne m'étais plus senti aussi reposée au réveil depuis longtemps.

La nuit avait été calme et aucun incident n'était à déplorer. Je jetais un regard inquisiteur vers l'arbre le plus proche. Mais il n'y avait plus personne.

Le petit déjeuner était déjà prêt. Mounia arriva juste après mon réveil :

«— Comment te sens-tu ce matin ?

— Comme si je devais porter le monde entier sur mes épaules.

— Je te comprends. Mais je suis sûr que l'esprit de Yossep est à présent au côté du Tout Puissant et il veille sur nous comme il l'a toujours fait.

— Tu es bien solennelle ce matin.

— Ce doit être l'air du temps.

— Qu'y a-t-il ? Tu m'as l'air bien sombre. Il y a longtemps que je ne t'avais pas vu ainsi.

— Il est parti.

— Qui ça ?

— Mon cher époux.

— Comment cela ?

— Cela faisait déjà quelques jours qu'il parlait de tenter sa chance seul avec quelques amis à lui. J'ai essayé de l'en dissuader. Je ne voulais pas partir comme ça. Je lui ai dit que ma, que notre place était ici au milieu du groupe. Il ne m'écoutait déjà plus. Après la mort de Yossep, ses dernières réserves se sont envolées. Ceux qui craignaient de devoir suivre le voyageur contre leur gré ont profité de la nuit pour fuir vers le fleuve.

— Oh, je suis sincèrement désolée. Comment te sens-tu ?

— Rassure-toi, je m'étais faite une raison depuis plusieurs jours déjà. En fait depuis l'attaque du village il n'était déjà plus le même. Maintenant, excuse-moi, je ne serais pas longue. Mais Sonia n'a pas encore eu son casse-croute ce matin.

— Tu as de la chance d'avoir une si bebel enfant. Elle est vraiment adorable. Pour elle aussi ce voyage doit être difficile. Et pourtant elle pleure à peine. Pour ta fille et tous les jeunes qui représentent notre avenir, je n'ai pas le droit de me laisser abattre. Il ne l'aurait pas voulu. C'est seulement dur de ne plus avoir à côté de moi comme il l'était depuis si longtemps.

— Tu n'as aucune raison de te sentir seule. Nous sommes tous à tes côtés. Nous pleurons tous Yossep comme un ami, un guide. Et plus que jamais tu es des nôtres et tu peux compter sur nous comme nous avons toujours pu compter sur toi. Nous avons toutes les deux perdues l'homme de notre vie, alors nous devons nous serrer les coudes maintenant.

— Merci, ces mots me réchauffent le cœur. Je suis heureuse que tu aies préféré rester. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur à toi aussi. Rejoignons les autres à présent.»

J'étais épatée par la réaction de Mounia. Je sentais qu'elle avait un poids sur le cœur. Mais elle refusait de baisser les bras pour sa fille, vers qui elle reportait maintenant tout son amour.

Je me dis que je devais m'efforcer de prendre exemple sur elle et de continuer le travail de Yossep. Ainsi il vivrait à travers moi.

Nous arrivâmes au centre de notre campement, où l'agitation battait son plein. Le voyageur était en pleine discussion avec Sadier et Jalak. Autour d'eux on s'agitait beaucoup.

«— Que se passe-t-il demandais-je ?

— Ce type est complètement fou. Il veut que nous quittions les bords de la Shangra pour nous enfoncer dans le désert. Jalak a raison nous sommes bien trop fatigués et manquons à nouveau de provisions.

— Mais pourquoi nous demander cela, demandai-je ? N'avons-nous déjà pas assez souffert comme cela ? Ce voyage n'est-il pas déjà assez difficile ? Faut-il encore le compliquer inutilement ?

— Madame je suis heureux de vous revoir sur pied. Sachez que n'est pas de gaieté de cœur que je vous demande d'entrer dans le désert. Mais cette chose qui vous a attaqués hier n'était qu'un éclaireur. Après sa disparition d'autres vont venir par ici pour le retrouver ou retrouver ceux qui l'ont fait disparaître. Et les premiers endroits où ils chercheront seront sur les abords du fleuve.

— Vous nous demander de choisir entre un mal et un pis, le culpa Jalak !

— Si nous ne tardons pas, la traversée du désert ne sera pas très longue. Nous devrions être en lieu sûr d'ici demain midi. D'ici là vous devriez pouvoir tenir.

— Et si nous tombons sur une tempête, s'inquiéta Sadier ?

— C'est un risque à prendre. Mais croyez-moi entre les Kesh'ran et une tempête, il est préférable de choisir la seconde. J'arpente ce désert depuis longtemps maintenant, et il ne m'a jamais trahi jusqu'à aujourd'hui.

— Vous êtes complètement dingue !

— Et pour ceux qui sont partis cette nuit, m'inquiétai-je ? Allons-nous donc les abandonner ?

— Malheureusement, je crains qu'il ne soit déjà trop tard pour leur venir en aide. Ils ont fait leur choix et nous ne pouvons plus rien y changer.

— En partant nous avons fait le serment de rester ensemble jusqu'au bout, rétorqua Sadier.

— N'avaient-ils pas eux-mêmes prêté serment ? Pourtant ils ne sont plus là maintenant. Écoutez cela me peine de devoir les abandonner. Mais nous n'aurions ni le temps ni la force de les rattraper et de nous enfoncer à nouveau dans les terres avec eux, s'ils venaient finalement à accepter de nous suivre.

— Vous reconnaissez donc que nous sommes affaiblis. Et vous nous demander tout de même de nous enfoncer dans le désert !

— Une fois à Bishka vous pourrez vous reposer.

— Bishka ?

— Cette ville est à peine à une journée de marche d'ici. Je peux vous y conduire. Mais ce sera par le désert ou sans moi.

— C'est quoi encore ce chantage ?

— Non Jalak attend ! Cet homme a sans doute raison pour nos compagnons. De toute façon, ils refuseront de revenir. Nous devons l'accepter. Ensuite quel intérêt aurait-il à mentir et à nous entraîner dans un piège ? Nous n'avons plus aucune richesse et jusqu'à présent il nous a plutôt aidés.

— Alexeia ! Nous ne savons rien de lui !

— C'est exact, reconnus-je. Mais il me semble digne de confiance. J'aurais tout de même une question à vous poser avant d'accepter vos conditions ?

— Je vous écoute.

— Vous dites qu'il y a une ville tout près d'ici. Pourtant cela fait déjà plusieurs semaines que nous marchons et n'avons vu aucune ville.

— Parce que vous n'avez pas cherché où il fallait. Votre incursion dans le désert vous a fait manquer deux villages ; et si vous cherchiez asile par ici, il vous faudrait vous éloigner du fleuve. Si la végétation est si verte ici, c'est parce que nous sommes dans le lit du cours d'eau que vous appelez la Shangra. Dans quelques semaines, lorsque les pluies reviendront, les eaux du fleuve en feront de même. C'est pour échapper à ses caprices que les hommes de la région se sont installés plus loin dans les terres entre les fleuves.

— Entre les fleuves ?

— Sur l'autre rive, commence la vallée des deux fleuves. Vous connaissez déjà la Shangra. À une semaine de marche au-delà du fleuve se trouve un autre fleuve. La vallée qu'ils enserrent est particulièrement fertile, et de nombreuses habitations s'y sont construites.

— Alors pourquoi ne pas aller par-là alors, demanda Sadier ?

— Parce que malheureusement ils seront la première cible des Kesh'ran. Notre seul sursis serait de regagner la mer. Et de toute façon il serait trop long de faire traverser le fleuve à tous ces gens. Le temps est désormais notre ennemi.

— Vous qui savez tout cela, pourquoi nous avoir laissés errer si longtemps alors, s'emporta un badaud ?

— C'était votre quête et il n'y aurait eu rien de bon à ce que je m'en mêle. De toute façon vous n'aviez pas besoin de moi pour vous guider. Vous aviez déjà le guide qui convenait.

— Et qu'est ce qui vous a fait changer si brusquement d'avis ?

— Les Kesh'ran sont arrivés plus tôt que je ne le pensais. Un grand homme nous a quittés par ma faute. Mais j'ose croire que l'espoir est encore en vous et que les valeurs que véhiculait Yossep lui survivront à travers vous tous.

— Ces hommes ont raison. Pourquoi devrions-nous vous faire confiance quand vous nous promettez la mort ?

— À cette question je n'ai pas de réponse, me répondit-il d'un air absent. Je n'ai rien à vous donner en gage de ma bonne foi si ce n'est ma parole et ma vie. Libre à vous de me croire ou non.

— C'est absurde, s'écria Jalak.

— Ils avaient confiance en votre frère, continua-t-il en me fixant. Ils vous écouteront quelle que soit votre décision. À présent c'est à vous de décider. Mais selon vous qu'aurait-il fait lui ?

— Alexeia, tu ne vas tout de même pas l'écouter.

— Si quelqu'un à une autre suggestion, je suis prête à l'écouter. Mais je n'en vois pas. Cet homme connaît mieux la région que quiconque parmi nous. Et il nous a déjà prouvé que nous étions en sécurité à ses côtés. Je ne suis pas mon frère et je ne vous demanderais pas de me suivre. C'est moi au contraire qui vous suivrais. Mais rappelez-vous que quand nous avons pris la route le doute était déjà parmi nous. Le seul fait de partir était déjà une folie. Et pourtant nous l'avons fait. Il est trop tard pour faire demi-tour. Où que nous allions c'est l'inconnu et l'incertitude qui nous attend. C'est pour ça que je pense qu'il ne faut pas tourner le dos à la seule main qui nous est tendue.»

Personne ne me répondit. Je vis des têtes se baisser de honte ou de résignation. Je ne saurais le dire. Un silence pesant tomba sur le campement.

Au bout de longues minutes, le voyageur brisa le silence :

«— Dans ce cas, il est temps. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps.»

Nous levâmes le camp aussi prestement qu'il nous fut possible et marchâmes dans la direction directement opposée à la Shangra.

Notre guide avançait seul en tête toujours appuyé sur son bâton. De temps en temps il se retournait pour s'assurer que tout le monde suivait.

Juste derrière lui allait l'avant-garde de Sadier, qui le surveillait de près. En dépit de ce qu'il avait déjà fait pour nous, nous ne savions rien de lui et la méfiance était encore de mise.

Venait ensuite le gros de notre caravane. Comme à mon habitude des premiers jours, je marchais à l'arrière avec Mounia, Marek et les plus faibles. Je savais que si je redoublais d'efforts et d'attention aux autres c'était avant tout pour ne plus avoir le temps de penser à Yossep, mon frère bien aimé.

Pourtant les paroles du voyageur m'obsédaient. Elles étaient si mystérieuses. Il prétendait être impuissant à nous aider ; mais il l'avait déjà fait à au moins deux reprises. Il disait ne pas connaître mon frère, mais plaçait de grands espoirs en lui et maintenant en nous. Son accent n'était pas celui de quelqu'un de la région. Pourtant il connaissait le désert mieux que quiconque. Que faisait-il ici ? D'où venait-il et où ne conduisait-il ? Enfin qu'elles étaient ces choses qu'il craignait tant et qui avaient tué Yossep.

Yossep ! Tu avais promis de ne jamais m'abandonner. Et me voilà seule à présent. Seule au milieu des nôtres, sans avoir la moindre idée de ce que l'avenir peut encore signifier pour moi. Sans toi aurais-je encore la force de me battre à leurs côtés ? Pourquoi ne suis-je pas restée près de toi ? Pourquoi n'en ai-je pas eu la force ? Pourquoi dois-je vivre, alors toi le plus fort de nous deux tu n'es plus là ?

Notre nouveau guide n'était pas aussi soucieux de faire des pauses que Yossep. Toutefois cela ne semblait pas affecter notre progression ni notre état de forme. Nous avançons à une allure qui me paraissait rapide mais cela pouvait être le fruit de mon imagination. En tout cas la nuit passée avait eu un effet réparateur sur nos organismes.

Il nous avait dits que la traversée ne serait pas longue. Il fallait en tout cas l'espérer. La végétation avait fortement diminué depuis notre départ le matin. On n'apercevait même plus la ligne bleue de la Shangra au loin. Quelle distance avions-nous pue parcourir ?

Nous fîmes une halte lorsque le soleil approcha de son zénith. Nous nous reposâmes à l'ombre de tentes improvisées car il n'y avait déjà plus assez d'arbres pour tous nous accueillir sous ses branches.

Tandis que nous mangions, notre sauveur déambulait parmi nous. Il ne disait mot mais paraissait vouloir s'assurer de la bonne santé de tous.

Il allait de petit groupe en petit groupe, avec un air bienveillant. De temps en temps il adressait aux villageois un signe de la tête pour les encourager et les rassurer. Mais jamais il ne retirait sa capuche. Personne n'avait encore vu son visage.

Nous repartîmes à peine une heure plus tard. Un mouvement d'hésitation parcourut la troupe. À cette heure avec le soleil, nous risquions la déshydratation.

Il répondit qu'il en tiendrait compte dans le rythme de marche et nous invita à nous couvrir de linges clairs, et tout particulièrement les enfants.

Rien n'aurait pu le faire changer d'avis sur le moment de notre départ. Si nous avions refusé de le suivre, il serait sans doute parti seul. Aussi nous reprîmes sceptiques, mais résignés.

Cette fois j'avançai vers la tête de la colonne :

«— Cela vous ennuie-t-il si je marche un moment à vos côtés ?

— Pas du tout. Vos camarades préfèrent visiblement rester en retrait pour me surveiller.

— Ne soyez pas trop dur avec eux. Nous n'avons pas eu la vie facile ces derniers temps, tout particulièrement avec les étrangers.

— Croyez-vous être les seuls dans ce cas ?

— Euh... non. Enfin ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ne vous tracassez pas pour cela. S'il y a bien quelqu'un ici qui se soucie plus des autres que de lui-même c'est bien vous.

— C'est ce que tout le monde me dit. Certains jours je me dis que ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

— N'appellez pas cela un sacrifice. C'est la plus belle des choses que de tendre la main à son voisin. Bien peu ont le courage de faire de même. Ils préfèrent fermer les yeux pour ne pas souffrir à leur tour. Mais ce n'est pas non plus une raison pour se négliger. Le plus dur est de trouver le compromis entre altruisme et égoïsme.

— Et vous vous y arrivez ?

— Oh ! Pour ma part je suis une sorte d'extrémiste des relations humaines. Je vogue d'un excès à l'autre.

— Et vous êtes dans votre période ermite, seul au milieu du désert ?»

Il y eut un blanc.

«— Je suis désolée. Je ne voulais pas être indiscrette.

— Vous ne l'êtes pas. Mais les mots ne sont pas toujours faciles à trouver pour exprimer ce que l'on pense. Disons que je cherche des réponses et un peu d'espoir.

— Et les avez-vous trouvés ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— C'est certainement mon accent qui m'a trahi. C'est exact, je ne suis qu'un homme de passage dans votre belle région.

— Belle ! Je ne sais pas si c'est là bon adjectif !

— Partout où la vie peut se développer, je me sens bien.

— Et d'où venez-vous exactement ?

— Je passe beaucoup de temps à voyager. Il y a bien longtemps que j'ai oublié les terres où je suis né.

— Et où irez-vous après ?

— Je vais retourner là où se trouvent mes dernières attaches : de l'autre côté de la mer.

— La mer ?

— Oui la grande mer, encore bien loin au nord.

— Vous semblez connaître beaucoup de choses.

— C'est le privilège des grands voyageurs mon enfant.

— Hier vous avez parlé de la vallée des deux fleuves. Est-elle réellement aussi belle qu'on le dit ?

— Oui même si elle a beaucoup perdu de sa splendeur.

— J'ai l'impression qu'il n'y a pas que la géographie de cette région que vous connaissiez.
— Ne le prenez pas mal, mais n'êtes-vous pas vous-même une ancienne dans votre village. Vous devez savoir que l'expérience ne peut s'acquérir qu'avec l'âge.

— Et le Grand Chaos qu'en savez-vous ?

— Que les hommes ont choisi d'oublier le monde d'avant et qu'ils avaient certainement leurs raisons.
On n'enterre pas son histoire pour le plaisir.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec cette chose que vous appelez les keih-chan ?

— Kesh'ran. Non les Kesh'ran sont dangereux mais ils n'auraient jamais pu provoquer le Grand Chaos. Il existe des choses encore bien plus terribles en ce monde.

— Vous ne m'en direz pas plus ?

— Ne me posez pas de questions dont vous ne pourriez pas comprendre la réponse.

— Et eux qui sont-ils ?...

— Veuillez m'excuser. Nous pourrions reprendre cette discussion plus tard. Attendez moi un instant.»

Il s'éloigna du groupe, tandis que nous nous arrêtions comme il nous l'avait indiqué de la main.

Je remarquais deux silhouettes au loin. Difficile de distinguer leurs traits.

Il alla dans leur direction et s'entretint avec eux un instant. Il revint ensuite vers nous, tandis que les deux autres s'enfonçaient dans le désert.

«— Qui était-ce, s'inquiétait Jalak ?

— Des amis dignes de confiance. N'ayez crainte. Ils m'ont indiqué que la voie était libre pour le moment. Nous allons pouvoir recouper vers le fleuve dès à présent. Nous devrions ainsi gagner un temps précieux.»

Sans attendre de réponse, il fit signe que nous devions repartir et se remit lui-même en route.

Décidément quel personnage étrange. Je n'avais toujours pas pu distinguer son visage. Il ne devait pas faire plus d'un mètre soixante-dix, même s'il m'avait paru plus grand lorsqu'il avait défié le Kesh'ran. Il ne semblait pas fortement bâti et pourtant avait mis à terre toute une escouade de vandales.

Il avançait calmement légèrement voûté, appuyé sur son bâton. Seules ses mains dépassaient de sa longue robe de toile. C'était des mains usées par le temps. De longs sillons s'y étaient creusés au fil des années, mais elles restaient solides et agiles. Dans sa jeunesse cet homme avait très certainement travaillé la terre. Mais était-il seulement aussi âgé qu'il voulait bien le faire croire ?

Notre périple se poursuivit. Cette fois je restais à nouveau en retrait et cherchait à digérer notre échange passé.

À la tombée de la nuit nous étions de retour sur les bords du fleuve. Nous étions sur une colline surplombant la vallée. En contrebas, elle était enfin là : la ville de Bishka.

Elle n'avait rien à voir avec notre village. Tout d'abord en taille. Elle devait être au moins cinq ou six fois plus grande. Autant qu'il était possible d'en juger à cette distance, les bâtiments étaient de constitution bien plus solide que nos humbles demeures.

Elle était assise autour du fleuve comme une amazone chevauchant sa monture. La partie est était la plus fournie, sans doute le cœur historique de la ville.

Malgré l'heure avancée, on apercevait par endroit les lueurs de quelques lumières qui déambulaient dans les rues.

Dans la pénombre naissante, la ville, le fleuve et la vallée nous offraient un somptueux dégradé de gris, tacheté d'une myriade de feux follets couleurs flammes.

«— Nous ne devrions pas tarder. Ils vont bientôt fermer les portes pour la nuit. Si nous voulons dormir dans les murs, il vaudrait mieux nous presser

Notre long cortège étiré, descendit l'étroit sentier qui menait à la ville dans un silence de contemplation.

Notre arrivée ne passa naturellement pas inaperçue. Ce n'était pas tous les jours qu'une cinquantaine de têtes émergeait du désert en groupe compact.

L'impatience était latente et se lisait sur tous les visages. Enfin nous touchions au but. Enfin nous allions rejoindre un monde civilisé.

Ou en tout cas nous l'espérons. Car après cette longue traversée du désert, et pour la première fois, nous songeâmes à cette possibilité : et s'ils refusaient de nous accueillir ? Après tout nous n'étions qu'une charge de plus pour eux.

Notre groupe fit halte à une centaine de mètres de la muraille d'enceinte de la ville. Notre guide me fit signe de l'accompagner jusqu'à la porte. Les autres restaient en retrait :

«— Holà ! Qui va là ?

— N'aie crainte mon ami, nous venons en paix. Mes compagnons et moi-même avons erré de nombreux jours dans le désert avant d'arriver jusqu'ici. Notre village a été détruit par des pillards et nous n'avons eu d'autres alternatives que de fuir ou de mourir. Nous souhaitons demander l'hospitalité pour la nuit.

— Nous n'avons pas assez de place et de vivres pour tant de monde. Et à cette heure les portes restent fermées.

— Et que faites-vous donc de la légendaire hospitalité de Bishka ? À chaque fois que je suis venu jusqu'ici par le passé, j'ai toujours été bien accueilli. Et mes hôtes en faisaient une fierté.

— Peut-être, mais ce n'était pas moi qui gardais cette porte en ces temps là. Il y a déjà suffisamment de racailles dans les parages en ce moment. Pas besoin d'en rajouter.

— Pardonnez-moi, mais parmi ces gens il y a des femmes et de très jeunes enfants. La nuit va être froide. Vous ne pouvez pas les abandonner ainsi au pied de vos murailles.

— Les temps sont durs pour tout le monde, et il y a déjà assez bien à faire pour les gens d'ici.

— Nous sommes travailleurs, et paierons de notre labeur pour notre pitance, ajoutai-je.

— Il n'y a rien à faire. Vous feriez mieux de rentrer chez vous tout de suite.

— Mon brave je ne doute pas un instant de votre bonne volonté. Vous ne faites que votre travail en gardant cette porte fermée. Mais voulez-vous au moins rapporter notre venu à votre chef de ronde, que nous puissions lui porter nos doléances ?

— Je ne peux le déranger ainsi.

— Pourtant si nous sommes des pillards au porte de la ville, ce qui au final n'est pas impossible, il devrait être prévenu de notre approche en si grand nombre.»

Le garde hésita un instant, puis il disparut de son perchoir sur la muraille.

«— Ce sera bientôt à vous de jouer Alexeia, me glissa-t-il. Parlez franchement et sans vous poser de question.

— Moi ? Mais pourquoi moi ?

— Parce que vous connaissez votre calvaire bien mieux que moi. Personne mieux que vous ne pourrait plaider notre cause. N'aïlez crainte tout ira bien.»

Le garde reparut au bout de quelques minutes. Il était accompagné d'un petit bonhomme au fort embonpoint :

«— Voyons, qu'est ce donc toute cette agitation ? On ne peut même plus manger en paix.

— Pardonnez-nous mon seigneur. Nous ne voulions pas vous déranger. Mais mes compagnons et moi-même sommes exténués par plusieurs jours de marche dans le désert. Notre village a été entièrement détruit par des pillards et voilà tout ce qui reste de notre communauté. Nous manquons de provisions et les plus malades ou les plus jeunes ne survivront certainement pas à une nouvelle nuit dans le désert. Je comprends que vous craigniez pour vos provisions. Les temps sont durs, et nous sommes bien placés pour le savoir. C'est pourquoi nous ne demandons asile que pour cette nuit. Et si nous ne pouvons nous rendre utile de quelque manière que ce soit, nous repartirons tenter notre chance ailleurs.

— Ailleurs ? Vous rencontrerez le même accueil ma petite dame. Tout ce qui nous vient du désert ces derniers temps ne nous apporte rien de bon. Il n'y a plus que les hors-la-loi et les désespérés qui se risquent dans ces terres hostiles.

— Le désespoir n'est pas une fatalité monseigneur. Même à bout de force un infime espoir nous pousse à continuer à chercher une terre d'asile.

— Alors c'est encore pire. Vous êtes fous, fous d'entreprendre un voyage dans les terres inhospitalières du désert, royaume de la mort et de la souffrance.

— Raison de plus. Y abandonnez-vous des bébés affamés ? Qui sait quelles nouvelles horreurs pourraient s'abattre sur nous durant la nuit ? Et nos hommes sont à présent trop fatigués pour se défendre. Venez-vous en assurer par vous-même, si vous ne nous croyez pas.

— Mmmh... c'est que j'ai beaucoup à faire ce soir... Bon vous m'avez l'air honnête. Qu'on les fasse entrer dans la petite cours et qu'on les conduise à la caserne.

— Bien monsieur.

— Merci à vous monseigneur. Que Dieu bénisse votre repas, psalmodia mon compagnon sur un ton courtisan. Restez ici. Je vais prévenir les autres.

— Et pour les Kesh'ran ? Que devons-nous leur dire ?

— Inutile de les paniquer pour le moment. Cela viendra bien assez tôt. Et nous aurons déjà suffisamment à leur prouver ce soir. Félicitations pour votre intervention, vous avez été parfaite.

— Merci.»

Notre entrée dans la ville ne passa une nouvelle fois pas inaperçue. Pour notre nombre tout d'abord. Les visiteurs arrivaient rarement de nuit et jamais en pareille délégation.

Deuxième source d'intérêt notre tenue. Nos vêtements avaient souffert de ces longues semaines dans le désert. Ils étaient poussiéreux et ternes, parfois même en lambeaux.

À l'inverse ceux de la ville portaient des tenues sobres mais bien mieux entretenues. Le bleu était la couleur dominante, tandis que parmi nous le gris ou le marron étaient les plus fréquents.

En fait tout dans la ville inspirait un entretien et une finition comme nous n'en connaissions pas dans notre village.

Les bâtiments, que nous avions vus de loin, étaient tous de briques et de pierres, dressés droit hors de la terre. Ils étaient alignés de façon à dégager de grandes allées rectilignes par où pouvait passer des convois en journée.

La ville s'était entièrement construite autour du fleuve. Tout d'abord sur la rive orientale, puis occidentale. Là demeurait le cœur actif de la bourgade : marchés, lieux d'échange, centre politique, réserves et services,...

Tout autour du centre historique de belles demeures avaient été construites. Elles bénéficiaient d'une belle vue sur le fleuve et les jardins avoisinants.

Des espaces de plantation et d'élevage se partageaient le troisième cercle d'occupation du sol.

Enfin avec le temps et l'extension de la ville, une nouvelle barrière d'habitations avait vu le jour, moins luxueuses mais aussi plus grandes. Venait ensuite la muraille et ses quatre portes qui protégeaient la ville.

À l'extérieur s'étendait l'essentiel des plantations et des enclos, délaissés dès la fin de la journée par leurs exploitants qui venaient se réfugier dans les murailles avec leurs bêtes.

Bishka conservait un aspect vert avec de nombreux jardins et rangées d'arbres répartis dans tous les quartiers.

L'exploitation de la richesse de la terre et du fleuve était faite avec grande vénération et respect pour les dons généreux de la Nature.

L'aspect grisâtre qui prévalait du haut de la colline était dû aux épaisses murailles de pierre et au revêtement brillant des toitures.

Nous fûmes conduits dans une petite cours au pied du bâtiment de garde de la porte sud. Là les badauds accoururent pour observer notre étrange défilé.

Notre venue fut prise avec circonspection et crainte. Si les pillards commençaient à dévaster les villages avoisinants, les flots de réfugiés vers Bishka risquaient de devenir courants. L'enceinte de la ville ne pourrait pas supporter un accroissement aussi brutal de la population.

Il faudrait un certain temps pour disposer de nouveaux espaces d'habitation et mettre en culture de nouvelles terres. En attendant, la promiscuité risquait d'aggraver les problèmes sanitaires et favoriser l'apparition d'épidémies. Sans oublier les problèmes de nourriture.

En outre si les pirates du désert avaient décidé de s'attaquer aux habitations du désert, pourquoi s'arrêta là ? Tôt ou tard il finirait par attaquer Bishka. Bien que mieux armés pour se défendre, les habitants de la ville craignaient cette possibilité, car toute résistance a son prix.

À notre arrivée le chef de la ville fut réveillé et vint nous accueillir. Il était assez désireux d'avoir des nouvelles du désert. Le voyageur lui répondit que nous aurions beaucoup de choses à nous dire, mais que nous étions fatigués par notre longue route et aurions désiré pouvoir nous reposer avant d'entamer d'importantes discussions.

L'homme, visiblement curieux mais respectueux des règles de l'hospitalité, accéda à sa requête. Nous fûmes conduits dans un grand bâtiment, une sorte de gymnase où l'on nous installa des couches de fortune. Nos nouveaux voisins nous apportèrent quelques frugalités, que nous partageâmes avec eux en leur offrant aussi un peu de nos propres provisions.

L'accueil des citadins était tout à la fois curieux et inquiets, mais aussi chaleureux. Après tous nos déboires ces nouvelles rencontres étaient un plaisir

Ce fut également un régal de pouvoir dormir sur une réelle couche sous un véritable toit. Depuis notre abri de fortune dans le temple, nous n'avions plus connu cela.

Je pensais à Yossef, il aurait sans doute beaucoup aimé ces gens généreux, ce décor enchanteur. Nous aurions peut-être pu rester là ensemble et finir nos jours dans ce paradis. Mais le sort en avait décidé autrement.

Allais-je rester ? Je n'en savais rien. De toute façon je n'avais nulle part où aller. Pourrais-je me rendre utile dans une si grande ville ? Mais en même temps cet anonymat de masse, ce confort aseptisé me conviendrait-il à moi qui n'avais jamais connu que les grands espaces indomptés ? Dans ces moments de doute, la solitude me pesait à nouveau, et je me mis à pleurer dans le noir sans que personne ne le sache.

Le lendemain matin, comme nous l'avions promis, un groupe de représentants alla rencontrer le bourgmestre.

Il fut question principalement de notre passage à Bishka. Il était évident que nous ne pourrions rester que si nous acceptions de nous plier aux règles de la communauté et de participer rapidement aux travaux communs.

Toutefois étant donné notre nombre et la situation à Bishka, il ne serait pas possible de tous nous accueillir. Étant donné les circonstances Boussadim, le bourgmestre, enverrait un message à ses condisciples des villes voisines pour leur demander d'accueillir une partie des nôtres. Nous étions invités à choisir nous même ceux qui resteraient et ceux qui partiraient.

Nous étions tous devenus très proches, et il nous peinait de devoir nous séparer. Mais nous comprenions parfaitement les raisons de cette séparation et pouvions difficilement la refuser.

Notre guide lui annonça qu'il n'était que de passage. Il nous avait guidés jusqu'ici, avait encore une ou deux affaires à régler en ville, puis repartirait vers la mer. Nul doute que d'autres téméraires chercheraient à l'imiter.

Ce n'était visiblement pas la première fois qu'il venait à Bishka. Mais Boussadim ne le connaissait pas encore.

Le plus étonnant était d'observer la facilité avec laquelle le voyageur s'était adapté au parler local. C'était clairement une forme d'arabe. Mais bien que nous puissions le comprendre sans trop de mal, l'accent et même certains mots n'étaient pas les mêmes que chez nous. C'était comme si nos deux langues avaient une même racine commune, mais avaient ensuite divergé.

Il fut ensuite question de la situation dans le désert. Nous expliquâmes les conditions de notre départ, et assurâmes que les vandales n'étaient plus à notre poursuite. Cependant il fallait être lucides : les voyages le long de la Shangra étaient de plus en plus dangereux. Et les attaques contre les habitations étaient de plus en plus fréquentes. Difficile de dire jusque quand Bishka serait protégée par sa taille et ses défenses.

Nous apprîmes qu'aucun autre groupe d'hommes n'avait approché Bishka ces derniers jours. Aucun de nos camarades partis seuls dans le désert n'était donc arrivé jusque là.

Vint le moment d'évoquer notre rencontre avec cette chose, ce Kesh'ran. Le seul fait d'évoquer ce souvenir me fit défaillir, et j'eus beaucoup de mal à masquer mon affection.

En fait nous ne pouvions dire grand chose sur cette chose que nous ne connaissions pas.

Le voyageur lui resta évasif sur le sujet comme à son accoutumé. Il expliqua qu'il s'agissait d'un danger venu de loin pour s'approprier les richesses de la région, une sorte de barbare, pire que les pillards du désert, et avec qui il n'est pas possible de négocier.

Sur la question de leur force réelle et de la capacité de Bishka à se défendre, il ne fut pas plus loquace. Il jugea qu'il n'avait pas vu assez de ces créatures pour se faire une réelle idée de leur force ; tout comme il ne connaissait pas très bien les défenses de la ville. Il supposait toutefois qu'elles pourraient faire face. Il ajouta enfin qu'il n'était pas un homme de guerre et qu'il n'était assurément pas le mieux placé pour se prononcer sur de telles questions.

Cela incommoda notre hôte mais il ne put tirer davantage de cet homme toujours impassible et habile à éluder les questions délicates.

Après l'avoir vu en action face aux pirates aucun des nôtres ne voulut prendre le risque de le contrarier en prenant position sur le sujet.

Ainsi se déroula donc notre première rencontre avec le bourgmestre. À la sortie, le voyageur m'interpella :

«— Alexeia ? Avez-vous déjà décidé de ce que vous alliez faire ?

— Et bien, je verrais où je pourrais me rendre utile. Je suppose que je vais rester auprès de Mounia. Elle aura besoin d'aide avec la petite maintenant. Elle est un peu devenue ma nouvelle famille.

— Elle vous admire beaucoup vous savez.

— Ce n'est pas d'une idole dont elle a besoin aujourd'hui. Mais d'une amie et d'un soutien psychologique.

— Et n'est-ce pas votre cas à vous aussi ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— N'avez-vous pas songé à partir vers la mer ?

— La mer ? Quelle idée ! J'ai déjà eu mon compte de voyages et de malheurs dans cette vie. L'aventure, ce n'est plus de mon âge.

— Je comprends. Mais que trouverez-vous ici selon vous ? Je dois vous avouer que je doute que cette ville puisse résister longtemps à une attaque des Kesh'ran sans aide extérieure.

— Mais pourquoi avoir prétendu le contraire ?

— Il serait inutile de déclencher un vent de panique. Cela ne ferait qu'empirer les choses.

— Alors vous préférez fuir en abandonnant ces gens, comme vous nous avez déjà abandonnés par le passé. Vous n'êtes finalement qu'un lâche !

— Détrompez-vous ? Où que j'aille je ne pourrais fuir. Je n'en ai pas le droit. Mais rester ici à attendre la mort ne serait d'aucune aide. Ni pour moi, ni pour vous. Par contre outre mer j'espère pouvoir rassembler suffisamment de bonnes volontés pour nous opposer aux Kesh'ran.

— Mais pourquoi les craignez-vous tant ?

— Parce que j'ai vu de quoi ils étaient capables. Et je souhaite éviter un nouveau carnage.

— Pourquoi alors refusez de nous dire la vérité à leur sujet ?

— Parce qu'il est des vérités qui ne sont pas bonnes à connaître. Croyez-moi.

— Vous estimez donc savoir ce qui est bon pour nous tous ?

— En aucun cas. Mais je ne veux plus répandre les graines du Mal autour de moi.

— Et bien alors partez ! Ici personne ne vous pleurera.

— Ne vous emportez pas. Je sais que sous vous allure de femme forte, se cache en réalité une personne sensible. Je voulais seulement suggérer que je pourrais avoir besoin de quelqu'un comme vous.

— Et c'est aussi cela que vous attendiez de mon frère je suppose ! Et c'est pour cela que vous nous avez suivis depuis le début.

— C'est malheureusement exact. Si cela m'était possible croyez moi je volerais au secours du monde. Mais je n'ai pas ce pouvoir.

— Pour qui vous prenez-vous donc avec votre ton moralisateur ? Que savez-vous des souffrances que mon peuple a déjà endurées ? Nous ne sommes pas vos jouets ; mais des êtres humains ! Si je peux enfin jouir d'un peu de repos ici je ne veux pas m'en priver.

— Éphémère... Croyez-moi je comprends ce que vous ressentez. J'ai moi aussi perdu ma famille il y a longtemps. Vous avez eu la chance de vivre auprès de votre frère. Moi celle que j'aime, je suis condamné à voyager loin d'elle. Mes pas m'ont déjà mené dans bien des lieux sordides ; j'ai déjà contemplé bien des malheurs et des tragédies. Mon cœur a dû se fermer à toute cette souffrance pour ne pas exploser. J'espère pouvoir apporter ma contribution pour changer les choses, mais ce sera long et les graines plantées ne pourront éclore que longtemps après ma mort. Tout comme vous je refuse de renoncer. J'espérais que votre frère était celui que je cherchais, j'espérais que vous pourriez être celle-là. Mais j'ai du me tromper. Je n'ai pas le droit de vous demander un sacrifice pareil. Veuillez me pardonner. Laissez-moi tout de même vous donner un ultime conseil. Quoi qu'il arrive restez toujours avec Mounia et sa fille. Et si les choses tournaient mal ici, fuyez au plus vite et courez vers la mer.»

Sur ces dernières paroles ils se retourna et s'enfonça entre les bâtiments. Je restais au milieu de la rue seule et circonspecte

Une semaine s'était écoulée depuis notre arrivée à Bishka et je n'avais plus vu ni entendu parler du voyageur du désert. Il avait certainement déjà quitté la ville. Peu importait de toute façon et puis son arrogance commençait à m'énervier.

J'avais trouvé à m'occuper dans l'orphelinat de la ville. Vivre sans parents était l'une des rares choses que je savais encore faire. Et j'avais plutôt pas mal de succès avec ces enfants. Mon côté étrangère les faisaient fantasmer et ils me réclamaient des tas d'histoire à propos de la vie dans le désert.

Dans ces conditions je pouvais rester à Bishka. Je n'étais pas complètement seule. Mounia avait trouvé du travail auprès d'une famille d'agriculteurs ayant besoin d'aide pour s'occuper de ces animaux. Pendant qu'elle était avec les bêtes, elle me confiait Sonia à l'orphelinat.

Marek n'avait pas tardé non plus à trouver une place d'assistant épicier. Le propriétaire s'appelait Hassan. Il était déjà relativement âgé, mais rechignait à laisser sa place à un jeune et reconnaître ainsi son ancienneté. Il avait trouvé dans le vieux Marek, le parfait double. Ces deux là s'entendaient comme deux larrons en foire.

Tous les trois nous nous retrouvions souvent à la tombée de la nuit pour partager nos impressions sur cette nouvelle vie et reparler de l'ancienne.

Sadier venait aussi me rendre visite aussi souvent que le permettait ses activités aux champs. Depuis la mort de mon frère, il n'avait cessé de veiller sur moi. J'appris en fait que mon frère lui avait demandé de s'occuper sur moi s'il devait lui arriver quelque chose, ce qu'il faisait maintenant fidèlement.

Un premier groupe d'une dizaine de personnes avaient quitté Bishka pour tenter leur chance dans une ville voisine. Jalak était de ceux-là.

Les séparations furent douloureuses mais inévitables. Nous nous jurâmes mutuellement de nous rendre visite aussi souvent que possible.

Tout se passait très bien dans notre nouvelle vie. Des familles avaient accepté de nous héberger en attendant que nous puissions emménager dans nos propres murs.

Je vivais avec Mounia chez ses nouveaux employeurs. Ils avaient un turbulent petit garçon de 6 ans. Encore un peu jeune pour les aider dans les pâturages, il était ravi d'avoir quelqu'un pour le surveiller, ou devrais-je dire l'occuper, dans la journée.

Finalement si je n'avais jamais pu avoir d'enfants, j'étais tout même entourée de toute une ribambelle de charmantes têtes brunes.

Malgré tout l'idylle s'assombrit seulement deux semaines plus tard. De sombres rumeurs nous arrivaient du sud. Il s'y passait d'étranges phénomènes, et plusieurs village auraient été brûlés.

Quelques rares rescapés commençaient à arriver à Bishka. Nous assistions toujours au même tableau. Ces gens étaient terrorisés. Ils disaient que le ciel s'était embrasé avant de s'abattre sur leurs têtes. C'était l'œuvre du démon venu prendre les âmes des infidèles. Il était impossible d'en tirer plus de ces gens, rendus complètement fous par la peur.

Ces descriptions ne ressemblaient en rien à celles de raids de pirates. Tout était systématiquement détruit. Et les richesses des villages n'intéressaient pas les assaillants.

Se pouvait-il qu'il s'agisse de mouvements massifs de ces Kesh'ran ?

Les routes commerciales vers le sud furent rapidement coupées. Plus aucune caravane ne vint.

La peur commençait à s'installer dans la ville. À tel point que le bourgmestre nous fit qu'émander pour avoir de nouvelles explications. Mais nous ne pûmes rien lui dire de plus.

L'ambiance était de moins en moins détendue à Bishka et notre défaut de réponse fut perçu comme un refus de collaboration.

C'est le moment que choisit le voyageur pour réapparaître. Il avait pénétré dans la salle de réunion comme par enchantement sans que personne n'ait eu le temps de le voir venir :

«— Pardonnez-moi pour cette intrusion monsieur le bourgmestre. Mais les voix officielles sont un peu trop longues pour les urgences qui me préoccupent.

— Mais comment... ? Mais que voulez-vous ?

— Rien rassurez-vous. Je suis seulement venu confirmer ce que ces gens vous ont dit. Ils n'en savent pas plus sur ces Kesh'ran, car ce sont bien eux qui ont commencé leur œuvre.

— Ils m'ont dit que vous vous saviez les vaincre.

— Je l'aimerais bien. Cependant je n'ai pas cette faculté.

— Ils assurent vous avoir vu.

— Ils se trompent. La chance fut avec nous ce jour là, à condition de pouvoir parler de chance quand l'un d'eux a perdu la vie.

— Mais vous savez ce qui ils sont !

— Je sais certaines choses à leur rencontre.

— Mais que veulent-ils ?

— Les richesses de votre sous-sol.

— On peut certainement discuter dans ce cas.

— Je doute qu'ils soient très enclins à la négociation. Mais rassurez-vous pour l'instant la région de Bishka les intéresse modérément. Votre terre n'est pas assez riche en minerais et vous ne présentez pas une menace immédiate pour eux.

— Pour l'instant vous dites ?

— Tôt ou tard ils chercheront effectivement à étendre leur domination pour parer à toute éventualité. Les défenses de cette ville vous protégeront un temps.

— Un temps ?

— Aucune muraille n'est éternelle ; vous devriez le savoir.

— Pardonnez-vous mais je n'ai guère la tête à la rhétorique aujourd'hui. Je dois me soucier de la survie de notre cité. Comment pouvons-nous les vaincre ?

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas cette réponse. Tout ce que vous pouvez faire pour le moment c'est de prier. Puisse Dieu vous entendre et nous venir en aide.

— Et c'est tout !?

— N'est-ce pas notre lot à tous que de remettre notre vie entre les mains de celui qui l'a enfantée ?

— Et vous croyez sincèrement que cela peut suffire ?

— Il le faudra. Le message du Créateur est en toute chose et en toute personne de cette terre. C'est pourquoi je vais bientôt repartir à la recherche de son message. J'espère que sa lumière pourra me guider pour trouver une issue à ce conflit.

— Comment cela vous allez partir ? Vous ne croyez tout de même pas que nous allons vous laisser faire ? Vous êtes le seul à connaître ces choses. Et si c'était après vous qu'ils en avaient. Après tout ils semblent vous suivre. Non vous allez rester ici et nous aider.

— Soyez raisonnable. Ici je ne vous serais d'aucune utilité. Et si vous pensez que je cherche à trouver un nouvel abri, vous faites encore fausse route. Les Kesh'ran seront bientôt partout, il n'y aura aucune

terre d'asile pour qui que ce soit. Je quitterais Bishka car tel est mon destin. Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà.

— Nous verrons bien. Gardes ! Emparez-vous de cet homme.»

La garde de la gouvernance accourut et emmena le voyageur. Il ne donna pas l'air de vouloir se débattre.

La fin de la journée approchait, et j'obtins l'autorisation de lui rendre visite dans sa geôle.

À mon arrivée, il était paisiblement assis dans un coin de la pièce appuyé contre un mur et semblait plonger dans ces pensées.

Après avoir vérifié que je ne portais aucun objet dangereux on me fit entrer, avant de refermer la porte derrière moi :

«— Vous dormez ?

— Non, je vous attendais.

— Vous m'attendiez ? Comment saviez-vous ?

— La curiosité. Le besoin insatiable de savoir. N'est-ce pas ce qui vous à fait venir ?

— Si. Mais... Je ne comprends pas pourquoi les avez-vous laissé vous enfermer.

— On dirait que vous êtes déçu. Aurais-je pu l'empêcher d'après vous ?

— Je vous ai vu affronter les vandales, ne l'oubliez pas. Je suis sûr que vous auriez pu les mettre KO en quelques instants.

— Ces gens ne sont pas mes ennemis. Ils obéissent à leur chef, qui lui-même ne cherche qu'à préserver les habitants de cette ville. Pourquoi devrais-je leur faire du mal ? Et puis c'était la meilleure façon de vous revoir.

— Me revoir ?

— Si j'étais venu vous voir directement. Vous m'auriez évité. Vous êtes trop fière, habituée à faire les choses par vous-même.

— Pour qui vous prenez-vous !

— Votre caractère a du bon.

— Mais...

— Je vous l'ai déjà dit. Vous pourriez peut-être accomplir de grandes choses si vous acceptiez de m'accompagner. Il n'y a rien de sûr. Mais c'est peut-être le dernier espoir de ces gens.»

Tandis que nous parlions, j'entendais le bruit d'un vent fort, qui s'engouffrait dans les interstices des murs, et les premières détonations, prémices d'un orage.

«— Je n'ai pas tout dit ce matin, pour ne pas paniquer davantage ces gens. Mais la résistance aux Kesh'ran ne pourra être très longue. Seule une intervention extérieure pourra empêcher cette ville de tomber. Et aucune aide extérieure ne pourra venir jusqu'ici si nous n'allons pas la chercher.

— Nous pourrions envoyer des émissaires.

— L'aide à laquelle je pense, ne s'invite pas ainsi.»

Le vent devenait de plus en plus violent, et le ciel se zébrait à présent de grands flashes de lumière. La pluie tombait abondamment. Les citadins courraient se mettre à l'abri pour échapper au déluge.

«— Tout ce qui me reste de famille est ici. Je ne vais pas les abandonner derrière moi à nouveau.

— Si personne ne fait rien tous ces gens vont mourir. Et je ne ferais quoi que ce soit seul.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous soyez-vous même et parliez toujours avec la même conviction. Rien que ne vous sachiez déjà faire en somme.

— Vous êtes bon à interner !

— Au moins aurais-je essayé de vous convaincre.

— C'est cela. J'en ai déjà trop entendu. Je n'aurais jamais du venir ici. Adieu.

— Si vous changez d'avis. Je serais dans une heure, à la porte Nord sur les bords de la Shangra.

— Parce que vous espérez sortir d'ici ?

— Telle est ma destinée et je ne lutterai pas contre elle.»

J'avais entendu suffisamment de délire pour la soirée. Sans demander mon reste, j'appelai le gardien qui vint m'ouvrir, et reprenais le chemin de la maison de mes hôtes.

Revenue à l'air libre, je réalisais que des trombes d'eau s'abattaient à présent sur la ville. Des myriades d'éclairs illuminaient un ciel d'un noir ébène. Un vent violent balayait les rues. Il devenait difficile de se mouvoir. Les eaux de la Shangra étaient en furie. Je n'avais jamais vu une tempête pareille.

Aux bas des rues en pente, l'eau s'accumulait déjà sur plusieurs centimètres. Le vent dressait des nuées d'eau devant mon visage. Je voyais à peine au milieu d'allées désertées par ses autochtones. Je m'inquiétais de ne pouvoir retrouver seule mon chemin dans ces conditions.

De violents bruits sourds attirèrent mon attention sur la gauche. Les eaux déchaînées de la Shangra venaient à présent se fracasser sur les murs qui la bordaient avec une violence inouïe.

Soudain un éclair illumina le ciel. Je remarquais alors qu'une puissante vague venait de frapper le mur de la prison, qui, sous le choc s'était écroulé.

Un nouvel éclair et il me sembla apercevoir une silhouette s'extirpant des décombres. Cela pouvait-il être lui ?

«— Alexeia !»

Je le perdis de vue lorsque l'obscurité revint.

«— Alexeia !»

Était-ce un hasard que seul ce mur ait cédé ?

«— Alexeia !»

Je réalisais enfin que quelqu'un m'appelait. Je me retournais, pour réaliser que Sadier accourait vers moi :

«— Te voilà enfin ! Nous commençons à nous inquiéter. Seule sous ce déluge.

— Ça va aller. Je te remercie.

— Allons nous mettre à l'abri et nous réchauffer.»

Il me reconduisit jusque chez mes hôtes, qui nous apportèrent des couvertures pour nous réchauffer. Nos vêtements étaient complètement détrempés. Nous aurions pu attraper une pneumonie.

Mounia me frictionnait activement pour me réchauffer. Mais mes songes étaient ailleurs.

Cette tempête ne pouvait être qu'une coïncidence. Et pourtant il savait qu'il allait s'évader. Était-ce réellement un destin céleste auquel il ne pouvait échapper ? Mais si cela était effectivement réel, se pouvait-il que le reste soit également vrai ?

«— Alexia ! Qui a-t-il ? Cela ne va pas ? Tu es bien pâle.

— Si Mounia. Je... Je... J'ai vu et entendu tellement de choses étranges ce soir. Je ne sais plus très bien où j'en suis.

— Tu n'aurais pas dû aller le voir. Ce type t'a sûrement mis plein de sottises en tête.

— Des sottises ? Oui c'est certainement ça. Et pourtant, je n'en suis plus sûre.

— Ne te tracasse pas pour cela, il restera derrière les barreaux quelques temps, voulut me rassurer Sadier.

— Non, il n'est plus là-bas. Je l'ai vu s'évader par le fleuve.

— Quoi ! Mais c'est grave, il faut donner l'alerte.

— Sadier non. Je pense qu'il était sincère. Il y croyait vraiment... Quelle heure est-il ?

— Je n'en sais rien, impossible de distinguer quoi que ce soit dans ce ciel.

— Cela fait combien de temps que je suis ici ?

— Je n'en sais rien. Pas très longtemps en tout cas.

— Alors il est peut-être encore temps. Je dois ressortir. Je dois le rejoindre à la porte Nord.

— Quoi ! Mais tu es folle ! Ce type est dangereux !

— S'il nous avait voulu du mal, il l'aurait fait depuis longtemps.

— Mais avec ce déluge c'est suicidaire de sortir.

— Il le faut. Il a dit que c'était peut-être notre dernière chance à tous.

— Sois raisonnable !

— Non Sadier. Il le faut. Ne me demande pas pourquoi. Mais je sais que je dois y aller. Je le sens depuis que nous sommes arrivés ici. Il a dit que c'était son destin, et je commence à croire que c'est également le mien. Alors je t'en prie ne me retient pas.

— Dans ce cas je viens avec toi.

— Si tu veux. Mais alors partons sans attendre.

— Alexeia, tu ne peux pas partir comme ça.

— Ma chère enfant, je suis désolée il le faut.

— Que vais-je devenir sans toi ?

— Une grande et belle femme.

— J'ai déjà perdu tant, je ne peux pas te laisser partir à ton tout. Si tu pars, je devrais partir avec toi.

— Et Sonia ? Elle ne supportera pas ce nouveau voyage.

— Crois-tu qu'elle pourra se passer de toi. Tu es un peu sa grand-mère aujourd'hui.

— Elle devra apprendre à grandir sans moi. L'important est que vous restiez ensemble toutes les deux.

— Si ce que tu as dit... Si ce que cet homme a dit est vrai, il va bientôt être aussi dangereux de rester ici que de partir. Et après ton départ nous serons très certainement soupçonnés.

— Je ne peux pas t'imposer ça.

— Mais tu ne pourras pas m'empêcher de te suivre.

— Je n'ai pas le temps de me battre avec toi. Nous devons y aller.»

Nous remerciâmes nos hôtes pour leur hospitalité, et leur promîmes de tout faire pour les aider.

Tout cela était surréel pour eux aussi, et ils n'essayèrent pas de nous retenir. Nous nous enveloppâmes dans de grandes capes. Mounia tenait sa fille serrée contre elle. Et c'est ainsi que nous traversâmes la ville, détrempée par une averse qui n'en finissait plus.

Nous n'eûmes aucun mal à regagner la porte Nord. Les rues étaient toujours aussi désertes.

Là je l'aperçus. Il était là comme prévu et donnait des instructions à deux autres hommes que je n'avais jamais vus jusqu'alors. Ils préparaient une embarcation chargée de paquets.

«— Finalement vous êtes venue. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— J'ai vu la façon dont vous vous êtes évadé. Tout cela était complètement irréel. À cet instant j'ai réalisé ce que vous m'aviez dit. Votre destinée. Les cieux sont avec vous.

— Je vous préviens. S'il lui arrive quelque chose, vous aurez affaire à moi, menaça Sadier.

— Vous avez là un excellent garde du corps. Sera-t-il du voyage ?

— Partout où elle ira nous irons, répondit Mounia.

— Bien montez tous les quatre à l'arrière du bateau. Et quand je vous ferai signe, vous baisserez la tête.

— Monter là dedans, par ce temps. Mais vous allez nous tuer.

— Je vous l'ai déjà dit. Si vous voulez me suivre, il faudra commencer par me faire confiance.

— Allons Sadier. Je m'en remets à lui pour ce soir, tranchai-je.»

Se tournant vers ses hommes :

«— Veillez sur eux jusqu'à ce que nous soyons à l'abri. Quant à vous garder votre enfant à couvert contre votre cœur jusqu'à ce que nous soyons sortis de la ville.»

À cet instant je réalisais que Sonia, qui braillait depuis notre sortie sous la pluie, s'était tue. Comme si la seule vision de cet homme la rassurait et la mettait à l'aise. Je me souvins de cette main bienveillante apposée sur son front dans le désert.

Si cette enfant était bien près de lui, il ne pouvait pas être mauvais. Et cette barque devait être à cet instant précis l'endroit le plus sûr au monde.

«—Nous arriverons bientôt, murmura-t-il au milieu du tumultes des éléments.»

Nous appareillâmes quelques minutes plus tard. Nous nous tenions à l'arrière de la frêle embarcation. Tout contre les paquetages. Les deux inconnus se tenaient accroupis juste devant nous et guettaient les berges dans la pénombre. Le pèlerin se tenait debout à la proue, appuyée comme à son habitude sur son bâton.

Notre navire de fortune tanguait à peine, comme si les flots s'apaisaient à son seul passage. Les deux inconnus ramaient calmement pour atténuer l'effet du courant.

Nous arrivâmes bientôt près de l'enceinte de la ville. La grille fermant l'accès, avaient été ouverte de peur qu'elle ne cède ou se bouche sous l'effet des vagues. C'était donc par là qu'ils projetaient de quitter la ville. Cela commençait à faire beaucoup de coïncidences pour un seul homme.

Les gardes sur les remparts, nous aperçurent bientôt et nous sommèrent de nous arrêter. Certains d'entre eux, coururent sur les berges, brandissant des perches dans l'intention de faire chavirer notre embarcation.

Mais la pluie qui tombaient drue et le vent, ralentissaient leur progression et troublaient leur vision. Ils arrivèrent trop tard.

«— Baissez-vous maintenant, annonça calmement le voyageur.»

Nous nous exécutâmes. Les menaces du haut des murailles redoublaient. Mais rien ne semblait pouvoir arrêter notre progression.

Il y eut un bruit métallique. Soudain la grille commença à se fermer devant nous.

D'un geste rapide et précis, le voyageur toujours debout à l'avant de la barque, s'agenouilla et tendit son bâton devant nous au-dessus de sa tête. Il frappa la base de la grille, bloquant sa descente d'une seule main.

L'épais morceau de bois raclait contre le fer de la grille mais ne céda pas.

Nous passâmes sous l'arche creusée dans la muraille. Des jurons accompagnèrent notre sortie de la ville. La grille retomba bruyamment dans l'eau derrière nous. Plus rien ne pouvait désormais nous arrêter.

Les rameurs reprirent leur place et nous nous éloignâmes rapidement de la ville.

Les éléments s'étaient calmés et nous étions déjà loin de Bishka. Nous réalisâmes que la nuit était déjà bien avancée, et que nous allions au milieu de nulle part dans la pénombre.

Mais le voyage était bien organisé. On nous désigna un paquet à l'arrière. Il contenait plusieurs couvertures de laine avec lesquelles nous pourrions nous tenir chaud.

«— Pardonnez-moi. Mais dans la précipitation je n'ai pas eu le temps de vous présenter Orb et Silas. Ils nous accompagneront un temps. Vous pouvez leur accorder la même confiance qu'à moi-même. Libre à vous de choisir de quel degré de confiance vous me gratifiez.»

Dès que nous fûmes suffisamment éloignés, nous accostâmes. Orb et Silas, montèrent une tente pour nous abriter et allumèrent un feu. Nous nous endormîmes tandis qu'ils menaient la garde.

Nous repartîmes le lendemain matin à l'aube, voyageant toujours sur le fleuve pour nous économiser.

Je ne savais pas précisément où nous allions, mais notre prochaine étape devait être la mer. Nous avançons à une allure rapide. Je n'aurais pas cru qu'il était possible de voyager si vite sur le fleuve.

Je passais l'essentiel de mon temps à m'occuper de la petite Sonia avec sa mère. Sadier demeurait méfiant, et scrutait inlassablement les environs à l'affût de la moindre menace. Les autres ne parlaient presque pas.

De temps à autres nous faisons une halte pour pouvoir nous dégourdir les jambes. Notre embarcation n'avait pas été prévue pour transporter autant de passagers, et il fallait avouer que nous étions un peu à l'étroit et ne pouvions beaucoup bouger.

À chaque fois que nous faisons une escale, les deux rameurs sortaient leurs cannes à pêche et attrapaient un maximum de poissons, qu'ils stockaient ensuite dans une grande barrique de sel. Parfois ils cueillaient également des baies ou des fruits, qu'ils faisaient sécher au soleil avant de les mettre en boîte. Pourquoi faisaient-ils tant de provisions ? Où pouvions-nous bien aller ?

Pendant ce temps, le voyageur lui scrutait inlassablement le ciel ou s'asseyait en tailleur sous un arbre.

Ainsi se déroulèrent nos deux premières journées.

Le troisième jour, nous ne repartîmes pas sur le fleuve, ce qui fut l'objet d'une nouvelle dissension avec Sadier :

«— Nous sommes suffisamment au nord à présent, expliqua notre guide. Nous allons maintenant remonter à pied vers l'ouest. Ce sera la partie la plus difficile de notre voyage. Nous devons traverser plusieurs étendues désertiques.

— Pourquoi ne pas continuer sur le fleuve, nous serons plus en sécurité ?

— Parce qu'il ne continue pas dans la bonne direction tout simplement. Et si nous restons sur l'eau, nous serons plus facilement repérables. Il y a d'autres villages un peu plus loin, il ne serait pas bienvenu de connaître les mêmes déboires qu'à Bishka.

— Jusqu'où allez-vous nous conduire encore ?

— Aussi loin que vous accepterez de me suivre, et sans doute beaucoup plus loin que vous ne pouvez l'imaginer. Mais ça vous le saviez déjà en acceptant de me suivre, non ?»

Notre marche à travers les terres fut une expérience totalement différente. Nous marchions aussi longtemps que le Soleil était dans le ciel. Nous nous arrêtions régulièrement pour reprendre des forces. Encore que nos trois compagnons ne semblaient pas affectés par les kilomètres. Sonia semblait mieux supporter le voyage dans les terres qu'avant notre arrivée à Bishka et nous étions très attentives à son comportement.

Les paysages se succédaient sans se ressembler. Il y avait tout d'abord eu les plaines verdoyantes des bords de la Shangra, puis des régions de végétation rare et éparse, le désert aride, le désert de pierre, des îlots de végétation. Les grandes dépressions succédaient aux vastes étendues plates, suivaient les terres vallonnées. Quelle distance avons-nous bien pu parcourir ?

Malgré les provisions faites sur les bords du fleuve, nous étions obligés de renouveler nos stocks à la première occasion. Pour cela les tâches avaient été réparties entre la chasse, la cueillette, les provisions d'eau et les provisions de bois sec pour le feu. Nous avions tous à nous occuper. Nous étions contraints à faire preuve de solidarité pour survivre.

Sadier fut donc obligé de collaborer avec les autres hommes du voyage. Ce qui en fin de compte ne lui déplut pas trop. Ors et Silas connaissaient parfaitement leur sujet. Tous deux étaient des chasseurs aguerris et connaissaient beaucoup de choses sur les vertus des plantes. Nous apprîmes beaucoup à leurs côtés. Peu à peu la méfiance des premiers jours s'estompa.

Les deux hommes vouaient une confiance sans faille, à la limite de la vénération, pour le voyageur. Cela me surprenait d'autant plus qu'il nous traitait pour ça part comme ces égaux en toute chose. Cela me confirma dans l'idée qu'il devait être un personnage religieux, et les autres devaient être des disciples ou des membres de sa caste.

Au sixième jour de notre périple, nous faisons halte à l'entrée d'un étroit cañon creusé dans une dépression rocheuse. Un vrombissement assourdissant déchira brusquement le silence. Instinctivement nous levâmes les yeux vers le ciel.

«— Entrez vite dans le défilé, nous ordonna le voyageur. Rester le plus près des murs et ne bouger plus. Tout ira bien»

Nous nous exécutâmes sans réfléchir. À peine étions-nous entre les parois rocheuses qu'une masse importante masqua la lumière du soleil, projetant son ombre dans le cañon. Le bruit, semblable à celui de nuées d'insectes devenait insupportable.

La chose ou l'essaim passa au dessus de nos têtes sans nous remarquer et disparut comme elle était arrivée :

«— Étaient-ce des Kesh'ran, hasarda Mounia ?

— Oui, c'étaient bien eux, confirma le voyageur, inquiet. Nous avons eu de la chance cette fois-ci. Nous allons devoir être plus prudents à l'avenir.

— Mais vous nous aviez dit qu'ils n'étaient pas encore arrivés jusqu'ici, remarqua Sadier.

— Il faut croire que mes informations ne sont plus assez fraîches, répondit-il en jetant un regard interrogateur vers Ors.»

Ce dernier lui répondit par un haussement d'épaule en signe d'impuissance.

«— Il me semble avoir reconnu une foreuse parmi eux, nota Silas.

— Dans ce cas cette région sera bientôt infestée de Kesh'ran. Nous allons devoir hâter le pas. La mer n'est plus très loin. Une journée de marche tout au plus. Une fois là-bas nous devrions être en sécurité un temps.»

Nous précipitâmes notre pause. Personne ne désirait s'attarder là après notre dernière rencontre.

Nous restâmes un long moment à l'abri entre les parois rocheuses du défilé, avant de déboucher sur de vastes plaines.

Nous passâmes la nuit à la sortie du défilé, pour repartir le lendemain dès l'aube.

La journée suivante se fit sans encombre, mais nous progressions de façon désordonnée, afin de rester à couvert le plus souvent possible.

Enfin comme il l'avait annoncé, nous arrivâmes sur les bords de la mer.

Je n'avais jamais vu pareille étendue d'eau. Un bleu limpide qui s'étendait à perte de vue, un air frais et vivifiant, des nuées d'oiseux qui semblaient flotter dans les airs, le clapotis des vagues contre le rivage. C'était un spectacle fabuleux. Mounia et Sadier étaient également en extase devant cette vision. La petite Sonia jubilait.

Sur l'horizon, la couleur du ciel se mariait à celle de la mer, et l'on aurait dit que de grands nuages blancs voguaient à la surface des flots. De toutes les choses que j'avais pu voir, c'étaient assurément la plus belle.

Nous longeâmes la côte sur quelques kilomètres, jusqu'à déboucher dans une crique. Là un grand bateau à voile était amarré et semblait nous attendre.

«— Encore un petit effort. Nous allons appareiller aussi vite que possible. Nous serons plus en sécurité au large.

— Mais d'où sort ce bateau, s'étonna Sadier ?»

Mais il n'eut aucune réponse.

Nous montâmes à bords tandis que les hommes chargeaient les paquets et jetaient les amarres.

Nous quittâmes à nouveau les terres. Devant nous le soleil se couchait. La lueur du disque solaire était peu à peu dévorée par les eaux jusqu'à totalement disparaître. À cet instant précis un flash vert illumina brièvement le ciel

Naviguer en mer n'avait rien à voir avec notre séjour sur le fleuve. Il fallait compter sur le vent et les courants, qu'il fallait dompter. Les repères terrestres étaient inexistants.

Silas tenait le rôle de navigateur. Il suivait en cela les instructions du voyageur. Ors, aidé de Silas, s'affairait un peu partout sur le bateau.

Mounia et moi-même avions le temps de jouir du paysage quand nous ne préparions pas les repas. Sonia était radieuse. Elle aussi s'émerveillait de toutes ces nouvelles choses.

Je la voyais grandir jour après jour. Les premières dents pointaient le bout de leur émail, ses cheveux viraient vers un magnifique noir ébène. Son sourire angélique faisait déjà des ravages parmi les six adultes qui l'entouraient.

Ces moments passés sur la mer furent magiques. Un temps j'oubliai mes soucis, les raisons qui nous avaient entraînés dans ce voyage, les difficultés de notre nouvelle vie errante. Et je n'étais visiblement pas la seule dans ce cas.

Lorsque le soleil se leva le premier soir après notre départ en mer, je fus stupéfaite d'apercevoir le voyageur sur le pont, tête nue. Il avait finalement ôté sa capuche qui reposait désormais sur ses épaules. Il se tenait à l'avant du bateau, humant les embruns à pleins poumons, comme s'il se nourrissait des odeurs de la mer.

Son visage était très différent de tout ce que j'avais pu imaginer. Allongé, il affichait des traits sévères. Les traits d'un homme fatigué, ayant affronté les rudesses de la vie depuis un long moment déjà. Sa chevelure fournie tirait sur des tons châtain. Quelques mèches grises s'entremêlaient ça et là. Ces yeux étaient d'un gris profond comme le gris de l'Océan.

L'impression générale qui se dégageait du personnage était une impression de tristesse et de mélancolie. Sa bouche n'avait certainement plus connu un sourire de longue date.

Quel âge pouvait-il avoir exactement ? Difficile à dire. Son port, ses mains, les rides sur son visage, je lui aurais facilement donné dans les quarante-cinq ans, si un tel âge se put atteindre. Mais dans le même temps ces réflexes, sa vivacité et sa force étaient ceux d'un homme de vingt ans. Que de mystères concentrés sur une seule et même personne !

Tout au long du voyage, j'essayai d'en savoir un peu plus à son sujet. Mais il n'était pas très loquace et ses compagnons ne pouvaient le trahir.

«— Vous passez vos journées à scruter la mer. Que cherchez-vous ?

— Et vous que trouvez-vous à voir autour de nous ?

— Je ne sais pas. C'est un spectacle si exceptionnel. Je n'avais jamais rien vu de tel. Tout est si beau, si calme. Et en même temps cela peut-être la tempête en quelques instants.

— Alors vous avez la réponse à votre question. Cette eau est un peu un miroir. Quand on la regarde c'est un peu soi-même que l'on voit. On peut mentir à beaucoup de gens. Mais le reflet lui est fidèle à la réalité. Vous savez les océans ont beaucoup de choses à nous apprendre. Ils ont vu naître la vie, et la maintiennent à la surface du globe. Ils sont plus riches en espèces vivantes que tout ce que l'on peut imaginer.

C'est un élément indomptable. Vous pouvez essayer de le canaliser, il pourra toujours se libérer. Vous cherchez à le sonder et il peut vous engloutir. Il peut être votre meilleur allié ou causer votre chute. Vous pouvez le contempler pendant des heures, mais il gardera toujours ses mystères.

— On dirait que vous êtes dans votre élément ici.

— C'est exact. À force de mener une vie de solitude, ces espaces sans fin me rappellent combien nous sommes insignifiants à l'échelle du monde et de la vie. C'est sans doute pour cela que je me sens chez moi ici.

— Solitude ? Pourtant ne m'avez pas dit une fois que celle que vous aimiez est quelque part et vous attend.

— J'ai dit cela ? Je devais divaguer. Oui elle est là quelque part. Et où que nous allions nous sommes ensemble.

— Est-elle décédée ?

— Nous sommes tous les deux déjà morts. Mais pas au sens que vous l'entendez. Elle est là-bas quelque part au-delà de la mer. Et vous la rencontrerez prochainement.

— Vous allez enfin la rejoindre ?

— Pour quelques temps. Serons-nous enfin réuni pour de bon ? Rien n'est moins sûr. Pourtant quand je regarde cette eau, c'est une lueur d'espoir qu'elle me renvoie. L'espoir que tout cela sera bien fini et que nous serons alors délivrés de nos entraves et pourrons enfin vivre notre amour.

— Je vous le souhaite en tout cas.

— Je vous souhaite de connaître cette joie vous aussi.

— Depuis que nous sommes sur ce bateau, je vous sens beaucoup plus détendu. Ne craignez-vous pas que les Kesh'ran ne nous attaquent au milieu de cet mer, sans défense ?

— Cela est peu probable. Ils craignent l'eau et l'évitent autant que possible. C'est un élément qu'ils ne maîtrisent pas. Aussi longtemps que nous serons en mer, nous aurons un peu de répit. Mais je présume qu'ils ont maintenant le contrôle sur une grande partie des terres. Ils sont peut-être même déjà arrivés à Bishka.

— Et nos amis restés là-bas ? Que va-t-il leur arriver ?

— Difficile à dire. Mais bientôt de toute façon plus personne ne sera en sécurité sur les terres émergées.

— Alors pourquoi ne pas rester ici tout simplement ?

— À quoi cela servirait-il ? À quoi bon vivre seul dans un monde qui n'est plus, replié sur soi-même, ignorants la détresse de ses semblables ? Le pourriez-vous ?

— Non je ne crois pas.

— Profitez donc de ces quelques instants de repos, les derniers avant longtemps je suppose. Notre voyage sera un peu plus long que prévu. Nous avons dû changer de cap, afin d'éviter les Kesh'ran. J'espérais aller plus vite en regagnant rapidement les terres. Mais il est finalement plus prudent de rester en mer.

— Je vais essayer de me reposer en attendant alors. Je dois y aller, j'ai promis à Sonia de lui apporter son repas aujourd'hui.

— Allez-y l'esprit reposé.»

J'allais m'en retourner à ma cabine, mais quelque chose me retint :

«— Paul ! Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier d'avoir pris soin de rendre les derniers hommages à mon frère.

— Je crois que c'est la première fois que vous m'appelez ainsi depuis notre rencontre.

— Cela vous ennueie ? Je n'aurais pas dû.

— Pas du tout, mais il y a si peu de gens qui m'appellent ainsi à présent, que j'ai presque perdu l'usage de ce nom.

— D'accord, cette fois j'y vais alors.

— Alexeia ! Pour votre frère. C'était la moindre des choses que je pouvais faire.»

Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours de quiétude, les premiers depuis le début de notre périple dans le désert.

Au matin du septième jour, nous touchâmes terre. Mounia me fit remarquer que nous ne devions pas être beaucoup plus au nord qu'à notre point de départ. Les étoiles dans le ciel, n'avaient presque pas bougé. Pourtant la végétation semblait plus généreuse et moins sèche. Je reconnaissais d'ailleurs bien peu d'espèces de plantes.

Ors expliqua que nous étions sur une bande de terre relativement fine comparée à ma région natale, un peu comme une gigantesque presqu'île. L'irrigation naturelle favorisait ainsi la végétation, un peu comme c'était le cas dans la vallée entre les deux fleuves.

Sonia semblait déçue de quitter les vastes étendues maritimes. Elle arborait une petite moue de regret. C'était la fin des heures de repos.

«— Le plus dur commence à présent. Il nous faudra une quinzaine de jours de marche avant d'arriver à notre destination finale, expliqua Paul. Les régions que nous allons traverser seront assurément infestées de Kesh'ran et nous allons devoir redoubler de précautions.

— Si nous arrivons en plein pays Kesh'ran pourquoi continuer, s'interrogea Sadier ?

— Parce que c'est là que je dois retrouver de très vieux amis et là, que nous aurons le plus de chance de trouver du soutien.

— Et s'ils étaient morts ? Il y a déjà longtemps que nous sommes partis, remarquai-je tristement.

— C'est une possibilité. Mais ils sont en vie, je le sais au fond de moi. Et de toute façon, si l'endroit vers lequel nous nous dirigeons devait tomber entre les mains des Kesh'ran, alors il n'y aurait définitivement plus aucun espoir possible.

— Ne tardons pas dans ce cas, nous encouragea Sadier.»

Notre troupe, soudée par plusieurs semaines à errer ensemble reprit la route sans s'inquiéter des dangers qui se dressaient devant nous.

Mon enthousiasme baissa rapidement. Le voyage en bateau était tout de même plus agréable que la marche.

Voyant nos difficultés dans ce nouveau pays aux reliefs chaotiques, le voyageur s'arrêta alors que nous avançons dans un sous-bois. Il regarda tout autour de nous, puis se dirigea vers un arbre de belle taille. Il marmonna quelque chose que je ne pus entendre, avant de rompre deux jeunes et belles branches de l'arbre. Il les nettoya de quelques petites ramifications. Il tendit la première à Mounia, et la seconde à moi-même :

«— Aidez-vous de ces bâtons. Vous vous fatiguerez moins vite. Lors de notre prochaine halte, nous tâcherons de faire un panier pour porter plus facilement la petite Sonia. D'ici là, si vous acceptez nous pourrons la porter à tour de rôle. Vous économiserez ainsi vos forces.

— C'est qu'elle grandit vite ma petite princesse ! Je sais que je peux vous la confier. D'ailleurs elle vous adore depuis le premier jour où elle vous a vu. Une véritable groupie.»

Il la prit délicatement dans ces bras. La petite lâcha aussitôt un petit gloussement de plaisir :

«— Chut, les écureuils dorment encore à cette heure, ne va pas les réveiller.»

Comme si elle avait compris ce qu'il disait, elle se tue mais continua à agiter ses petits bras avec frénésie en arborant un large sourire.

Depuis que nous avons remis pied à terre, il s'était à nouveau couvert la tête. Cela n'empêchait pas Sonia de contempler son visage du creux de ses bras. Il semblait luire d'une douce lumière bleue très pale. L'espace d'un instant je captais son regard. Un regard que je ne connaissais que trop bien, celui de l'émerveillement et de l'envie devant ce petit corps plein de vie. Au fond de lui il désirait lui aussi plus que tout avoir un enfant. Encore un point commun de plus avec Yossep.

Je compris rapidement que nous ne marchions pas en ligne droite, mais faisons plutôt de grands zig-zags au travers de la forêt. Silas avançait à quelques mètres devant nous, les sens aux aguets.

Tour à tour Sonia passa de bras en bras. De ceux de notre protecteur, elle vint me ravir de son sourire un petit temps. Ors vint ensuite me soulager. Ce fut alors le tour de Sadier. Il n'était pas maladroit avec les

enfants non plus, décidément un homme vraiment plein de ressources. Sa mère la reprit dans ces bras. Puis vint le tour de Silas, tandis qu'Ors prenait sa place d'éclaireur.

Nous avançons à un rythme assez soutenu sans rencontrer de difficultés particulières. Mais à ma grande surprise la première alerte ne fut pas donnée pas Silas, qui avait repris sa place d'éclaireur, mais par Paul.

Nous nous tapîmes derrière un bosquet. Rien ne bougeait. Tout paraissait calme. Mais Paul insista pour que nous ne bougions pas. Il avait repris Sonia dans les bras et la regardait avec insistance, comme pour lui demander de se taire. Elle semblait comprendre.

Il s'écoula ainsi un long moment. Soudain tout un groupe d'oiseaux s'envola et presque au même instant une chose gigantesque apparut au milieu des arbres, écrasant des troncs centenaires sur son passage.

Pas de doute possible c'était un Kesh'ran, bien que très différent du premier que nous avons rencontré. Visiblement il cherchait quelque chose et venait dans notre direction.

Aussitôt Silas et Ors s'éloignèrent à pas feutrés. Nous autres n'osions bouger. Ils passèrent dans le dos de la créature et s'enfoncèrent dans les fourrés en face de nous. Il y eut un petit craquement. Et ils se mirent à courir à toutes jambes, sous le couvert des feuilles dans deux directions différentes.

Le Kesh'ran se retourna dans leur direction. Ne sachant que faire, il hésita un instant. Puis lança un jet de flammes en direction de Ors et se lança à la poursuite de Silas.

Paul semblait fulminait. Il me tournait le dos et je ne vis pas bien ce qui se passait, mais Sonia lui adressa de grands yeux ronds d'étonnement.

Dès que le Kesh'ran se fut éloigné, Paul se leva :

«— Ne traînons pas ici plus longtemps.

— Mais les autres, rétorqua Sadier ?

— Ne vous en faites pas pour eux, ils nous rejoindront dès qu'ils l'auront semé. Ils ont l'avantage du terrain et de la taille. Ils savent parfaitement ce qu'ils font.»

N'ayant d'autres alternatives, nous le suivîmes dans la direction opposée à celles des fuyards.

Je jetai un coup d'œil dans leur direction, inquiète. Mais ils n'avaient laissé aucune trace. Même le feu déclenché par notre ennemi n'avait pas pris, et n'avait laissé quasiment aucune trace.

Nous errâmes loin des sentiers jusqu'à atteindre le cœur de la forêt. Là nous fîmes halte.

Tandis que nous reprenions notre souffle, Paul s'assit sous un grand pin et ne bougea plus.

«— Que faisons-nous maintenant, l'interrogea Sadier ?»

Comme seul réponse, il eut un signe de la main l'invitant à se taire. Dépité, il se mit à tourner en rond, à l'affût de la moindre menace.

Un long moment plus tard, il y eut un bruissement dans les buissons. Sadier était prêt à bondir. Mais c'était Ors qui nous avait rejoint. Paul n'avait toujours pas bougé, il signifia seulement :

«— Silas ne va pas tarder.»

Et effectivement le deuxième pisteur arriva peu de temps après. Tous deux étaient inquiets :

«— Nous avons eu énormément de mal à le semer. On aurait dit qu'il se repérait à notre odeur, commenta Ors.»

Le voyageur se leva enfin :

«— Tout cela n'est pas très bon. Ils se sont également aguerris. Nous ne pourrions pas masquer nos odeurs éternellement.

— Dans ce cas mieux vaut éviter de nouvelles rencontres désagréables, remarqua Silas.

— Ne traînons pas. Même s'ils ne s'inquiéteront pas outre mesure de deux hommes errant dans le maquis, le coin va grouiller de Kesh'ran dans moins d'une heure.»

Ors et Silas échangèrent ensuite d'autres mots dans une langue que je ne comprenais pas. Cette langue était très belle à écouter, pleine de mélancolie et de musique. Sa sonorité était douce et agréable à mon oreille, presque envoûtante.

Le voyageur les interrompit dans la même langue, cette fois sans accent. Était ce la langue de son pays d'origine ? Son ton était assez autoritaire. Ils n'insistèrent pas.

Nous repartîmes aussitôt. Sadier profita d'un moment où notre groupe s'étirait pour se hisser à hauteur de Paul :

«— Que s'est-il passait tout à l'heure ? J'ai l'impression qu'il y avait un désaccord et que vous ne teniez pas à ce que nous soyons mêlés au débat.

— Ce n'était rien. N'en parlons plus.

— Veuillez m'excuser. Mais nous sommes tous dans la même galère. Et vous l'avez dit vous-même. Si nous ne restons pas solidaires, nous n'avons aucune chance d'en sortir vivant.»

Paul le regarda avec intérêt :

«— Vous avez raison. Ors et Silas débattaient en fait dans leur langue natale sur la meilleure solution de sortir de cette forêt. Mais en ce qui me concerne il n'en existe qu'un et c'est celui-là.

— Nous aurions peut-être pu en débattre tous ensemble non ?

— Seriez-vous prêts à vendre votre âme au diable ?

— Je... Je...

— Dans ce cas croyez-moi. J'ai promis de vous mener à bon port sains et saufs, tous les quatre. Et je le ferais.»

Sadier n'était certainement pas satisfait de cette explication, mais il abdiqua. Le charisme de notre guide était réellement impressionnant. Et personne ne pouvait mettre en doute son jugement. Sous son apparence de vieillard, il y avait une véritable âme de leader. En fin de compte Sadier et moi l'avions sans doute accepté parce que dans ses manières ils ressemblaient beaucoup à Yossep. Et pour cela nous avions appris à le respecter. D'ailleurs Ors et Silas s'étaient excusés de leurs digressions en aparté. Et cet incident fut vite oublié.

Nous débouchâmes dans une clairière. À la sortie de cette clairière un cabanon abandonné trônait fièrement. Nous y passâmes la nuit. Ce fut notre premier véritable toit depuis le départ de Bishka.

Les jours se succédèrent sans rencontrer de nouveaux incidents. Il ne nous fallut qu'une journée pour sortir de la forêt. Ensuite vinrent les grandes plaines.

Si celles-ci offraient moins d'espace pour se cacher, elles nous offraient également un meilleur champ de vision et l'intuition de nos guides, nous permis d'éviter toute anicroche.

À la fin de la semaine de hautes montagnes se dressèrent devant nous. Nous nous efforçâmes de les contourner par l'ouest en longeant les côtes. Nous retrouvâmes ainsi des plaines plus accueillantes aux premiers abords. Mais bientôt ces nouvelles terres devinrent fumantes. Elles dégageaient une odeur nauséabonde.

«— Bienvenues aux abords d'une mine Kesh'ran, ironisa Ors.»

Nous étions donc arrivés dans un pays sous le contrôle des Kesh'ran. Alors que nous pensions avoir réussi à leur échapper et à retrouver un peu de sérénité, nous venions d'entrer dans une véritable souricière.

Nous hâtâmes le pas sur une large route pavée avant la tombée de la nuit.

À quelques kilomètres de là se dressaient une bifurcation. Une silhouette de tenait debout à l'embranchement des deux routes. Mais nos guides ne semblaient pas s'en émouvoir. C'est tout juste si Paul n'agrandit pas ses foulées.

De plus près nous distinguâmes une femme appuyée sur un poteau. Elle était déjà d'un âge avancé, sans doute plus âgée que je ne l'étais.

Pourtant elle irradiait encore d'une grande beauté. Elle arborait une longue chevelure couleur ébène. Ses yeux vert brillaient tels deux émeraudes posées autour d'un nez finement taillé. Son visage marquait toutefois les traces du temps et de l'usure de la vie. Elle portait le même style de robe de toile que le voyageur.

«— Vous êtes en retard, constata-t-elle.

— Nous avons été obligés de faire quelques détours pour échapper aux patrouilles Kesh'ran. C'est gentil de nous avoir attendu, lui répondit Paul avançant à sa rencontre.»

Il avait retiré sa capuche, et une lueur de plaisir brillait dans ses yeux. Il prit la main de la femme et l'embrassa tendrement.

Ors et Silas avancèrent à leur tour vers elle et s'inclinèrent :

«— Dame Freïa c'est un plaisir de vous revoir. Nous espérons que vous avez fait bonne route.

— Par les temps qui courent, je n'ai pas à me plaindre. Ce sont tes protégés, dont tu m'as parlé, s'enquit-elle auprès de Paul.

— Oui. Je te présente Alexeia, Mounia et Sadier. Et le petit bout de chou là c'est Sonia. Je vous présente Sylvie.

— Elle est adorable, s'extasia-t-elle en caressant la joue de la petite fille.»

La nouvelle venue dégageait une odeur aux parfums de fleurs. Son teint rayonnait d'un vert très léger. Mais ce n'était vraisemblablement pas un signe de mauvaise santé.

Alors qu'elle apposait sa main sur le visage de Sonia, celle-ci l'accueillit avec un joli sourire. Elle appréciait déjà notre nouveau compagnon.

«— Ne restons pas ici, ce n'est pas très sûr. J'ai dressé un campement un peu plus loin.»

Elle recouvrit sa tête de sa capuche et ouvrit la marche. Paul lui emboîta le pas. Nous les suivîmes jusqu'à son camp.

Elle avait préparé plusieurs tentes et un feu. Un repas aux senteurs enivrantes finissait de cuire.

Nous mangeâmes allégrement ce soir là. La nourriture était simple mais délicieuse. Je me demandais comment une femme seule avait pu apporter autant de vivres dans une région aussi dangereuse.

Après le repas nous ne tardâmes pas à nous coucher. La journée avait été longue et épuisante. Les mécanismes digestifs aidant, nous tombâmes rapidement dans les bras de Morphée.

Sylvie et Paul restèrent seuls autour du feu à discuter. Il avait donc enfin retrouvé la femme de son cœur.

Après un copieux petit déjeuner aussi succulent que le repas de la veille, nous refîmes nos paquetages et nous apprêtions à partir.

«— Il nous reste encore une semaine de marche vers le nord, expliqua Paul. Nous longerons le fleuve tout en restant à distance raisonnable. La région est infestée de Kesh'ran. Ce n'est pas le moment de faire de mauvaises rencontres.

— Prenez soin de vous tous, conseilla Ors.

— Merci, pour votre aide, s'inclina Paul.

— Nous sommes à votre service.

— Cela veut-dire que vous ne venez pas avec nous, compris-je ?

— C'est exact madame. Notre mission nous appelle vers de nouveaux cieux. Mais nous prions pour vous et la petite princesse.

— Mais est-ce prudent de nous laisser seul dans cette région, s'inquiéta Sadier ?

— N'ayez crainte, sourit Silas. Vous êtes entre bonnes mains. À présent que dame Freïa est avec vous, vous ne risquez plus rien.

— Vous remercieriez le seigneur Hæva pour nous, ajouta Sylvie.

— Nous lui porterons également votre requête. Si vous décidez de vous joindre à nous, vous serez également les bienvenus.

— Nous nous reverrons un jour, les rassura Paul.

— Nous l'espérons. Dame Freïa. Seigneur Keldon. Il est temps pour nous de partir. Mes amis que Dieu veuille sur vous, ajoutèrent-ils en se tournant vers nous.»

Quels drôles de nom avaient-ils employés pour saluer Paul et son amie. Il devait s'agir d'une distinction ou d'un titre dans leur langue natale.

Ils reprirent le chemin des côtes au sud, tandis que nous reprenions notre route vers le nord.

Les journées qui suivirent furent longues et bien remplies. La rumeur des mines Kesh'ran montait souvent jusqu'à nous, mais nous n'en croisâmes aucun.

À l'inverse beaucoup d'animaux vinrent nous rendre visite sur le chemin : brebis, cheval, faon, pie,... pour le plus grand bonheur de Sonia. Étrangement ils ne donnaient pas l'air de nous craindre, et il ne nous vint pas un instant à l'esprit d'en attraper un pour le manger.

Sylvie s'entendait à merveille avec ces animaux. En sa compagnie nous pouvions nous approcher d'eux jusqu'à les toucher.

Tout comme son compagnon c'était une femme bien étrange. Sa silhouette était fine et ses formes discrètes. Elle était pourtant d'une grande élégance.

Son regard s'attendrissait à chaque fois qu'elle apercevait Sonia. Elle se proposait souvent de nous aider pour sa toilette ou la coucher.

Belle et attentive, elle n'en était pas moins habile. Elle se déplaçait avec une grande aisance, y compris sur les terrains les plus accidentés. Lorsque la fatigue nous rattrapait, elle nous prodiguait des massages de grande qualité, qui nous faisaient aussitôt oublier nos courbatures.

Elle était à peine plus petite que Paul, et se tenait aussi droite que lui. Dans sa jeunesse elle avait dû être d'une très grande beauté, une beauté à brûler les yeux et briser bien des cœurs.

Si elle restait très discrète sur elle-même, elle n'en était pas moins ouverte au monde. Elle était attentive au bien être de la troupe, discutait longuement avec chacun de nous. Je l'appréciai très rapidement.

Nous allions ainsi depuis quatre jours déjà, lorsque je remarquais que la végétation était de plus en plus abondante et verdoyante au fur et à mesure que nous progressions vers le nord. Les insectes et autres animaux devenaient aussi de plus en plus nombreux. Des myriades de papillons multicolores nous accompagnaient sur des kilomètres.

Nous marchions à présent sur un épais tapis d'herbe. Les parfums des plantes avaient effacé les effluves des mines. L'eau du fleuve et de ses affluents étaient plus limpide que partout ailleurs. Chaque nouveau pas s'accompagnait d'un nouvel émerveillement de couleurs et de senteurs.

Nous arrivâmes enfin au sommet d'une colline s'ouvrant sur toute une vallée en fleurs, parcouru par un cours d'eau plus brillant qu'un diamant.

Je me frottai les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas.

Au milieu de cet océan de verdure, se dressait un petit bourg aux murs d'un blanc immaculé.

«— Bienvenues dans la région de Nola, nous accueillit Paul.

— La dernière terre bénie des dieux, ajouta Sylvie.»

Devant la beauté du paysage je ne pouvais en douter un instant. Nous restions sans voix devant ce spectacle chatoyant.

Tandis que nous descendions de la colline et prenions la route qui menait à la ville, un groupe d'enfants vint nous accueillir en chantant et nous guida jusqu'aux portes de la ville

Nola n'avait rien à voir avec Bishka. Le vert y était la couleur dominante. Plus qu'une ville aux grandes allées pavées, Nola se présentait plus comme un gigantesque jardin. Ses habitants étaient autant de fourmis qui s'affairaient à leurs tâches quotidiennes.

Toutes les allées étaient bordées de massifs de fleurs parfaitement entretenus. Les façades des maisons arboraient un blanc immaculé.

La ville entière semblait lovée dans un creux de la rivière qui la bordaient.

Les abords immédiats de la ville étaient constitués de champs et de pâturage.

L'ensemble de la ville constituait un vaste espace ouvert, auquel les jeux de lumière et d'ombre conféraient charme et tranquillité.

Nous fûmes accueillis très chaleureusement par les habitants de la ville. Sur notre chemin, les habitants nous saluaient, certains nous apportaient des fruits.

«— On dirait qu'ils sont heureux de notre arrivée, nota Mounia.

— Oui c'est comme s'ils nous attendais, ajoutai-je.»

Les enfants nous conduisirent au centre de la ville, sur une grande place, au milieu de laquelle trônait une fontaine monumentale.

Une tête de poisson en pierre bleue émergeait du bassin le plus élevé. Une eau aussi limpide que celle de la rivière jaillissait de la bouche du poisson avant de retomber en corolles dans les bassins.

Un comité d'accueil nous attendait. Le prévôt de la ville s'avança :

«— Bienvenus à Nola. Cela fait longtemps que nous n'avions pas eu le plaisir de votre compagnie.

— Les affaires nous ont tenu éloignés loin de vos vertes terres, répondit poliment Sylvie. Mais c'est toujours un ravissement de pouvoir revenir ici.

— Monsieur nous a fait part de votre arrivée, ajouta le prévôt en désignant un homme en retrait. Pile à l'heure. Je devrais le prendre à mon service comme devin.

— Si vous prenez cette crapule comme conseiller, je ne suis pas sûr que vous y seriez gagnant, plaisanta Paul en donnant une accolade à la dite crapule, imité par Sylvie. Permettez-moi de vous présenter nos compagnons de route, venu de très loin pour bénéficier du bon air de votre ville, nous introduisit Paul. Voici tout d'abord Mounia et son adorable petite fille Sonia, Alexeia et Sadier.

— Mesdames, monsieur. Mais j'en déroge toutes les règles de bienséance. Après votre long voyage, vous devez être exténués. Nous allons vous indiquer où vous pourrez prendre un bon bain et vous reposez.

— Profitez bien de cette invitation au bain, nous conseilla Sylvie. Cette eau est pleine de vertus pour le corps.»

Les habitants de Nola parlait une langue très différente de l'arabe et beaucoup moins belle que celle d'Ors et Silas.

Je ne parvenais à saisir aucun mot. Fort heureusement Sylvie nous traduisais au fur et à mesure les échanges.

Tandis que les hommes du prévôt ouvrait le chemin, Mounia ne put retenir sa curiosité :

«— On dirait qu'ils vous considèrent comme des hôtes de marque ?

— Nous avons vécu un temps ici, expliqua Sylvie, participé à la construction des nouveaux quartier et à l'embellissement de la ville. C'était il y a quoi ? Dix an déjà ?

— Et oui comme le temps passe vite, compléta l'informateur du prévôt. L'ancien maître de la ville nous appréciait beaucoup. Il nous a même couchés dans son testament. Paix à son âme.

— Mais qu'aurions nous fait de ses bijoux ou de son mobilier ? Alors nous les avons distribués aux habitants de la ville. Celle-ci a d'ailleurs bien grossi depuis. Au fait Cela fait longtemps que tu es arrivé Lucien ?

— Environ trois semaines, répondit l'inconnu de la fontaine. Et beaucoup d'autres ont fait de même, depuis le début de l'invasion Kesh'ran dans la région. Tous n'ont pas l'intégration facile.

— Que voulez-vous dire, s'étonna Sadier ?

— Vous comprendrez bientôt. Les gens de Nola ont un mode de vie très particulier. Les étrangers ne s'y font pas toujours.

— Mais acceptent-ils tout le monde, poursuivit Sadier ?

— Oui et non, continua Paul. La solidarité est un devoir absolu ici. En temps normal, les gens qui ne comprennent pas ce principe ne peuvent que transiter par la ville. Mais avec l'invasion Kesh'ran cette ville se transforme un peu en refuge pour tous les perdus de la région.

— Comment peuvent-ils fonctionner ainsi, m'étonnai-je ?

— Demandez-le leur. C'est ainsi depuis des siècles d'après ce que l'on raconte. Ce mode de vie survivra-t-il à l'invasion je n'en sais rien. Mais je l'espère. Mais à ce sujet. Quelles sont les dernières nouvelles Lucien ?»

Nous venions d'arriver dans nos nouveaux quartiers et étions seuls. Lucien hésita un bref instant en nous voyant, mais Paul lui fit signe qu'il n'y avait de problème.

«— Ce n'est pas très bon. Les Kesh'ran ont pris le contrôle d'une bonne partie des terres alentours. Ils craignent une résistance forte en provenance de Nola et sont très vigilants. Vous avez eu de la chance d'arriver jusqu'ici en un morceau. Pour l'instant nous avons pu les maintenir à l'écart mais je ne sais pas combien de temps cela pourra durer. Les flots de réfugiés ont été important aux premiers jours. Maintenant plus personne ne vient. Je ne sais pas bien combien de temps la ville pourra subvenir au besoin de tout ce monde. Mais elle ne pourra tenir éternellement le siège. Et de votre côté ?

— Hæva ne nous aidera pas. Lui et ses hommes ont déjà bien trop à faire. Et ils ne veulent pas prendre le risque de voir leur terre tomber entre les mains des Kesh'ran. Même si cela veut dire que nous devons tous périr. Et de ton côté Sylvie ce n'est guère mieux je crois ?

— Yoki a tenu la même position qu'Hæva, de même que les autres chambellans. Nous n'aurons pas leur soutien.

— Et Sébastien, continua Lucien ?

— Il a choisi de rester là-bas et de défendre la ville. Nous allons devoir agir seuls où regagner la confiance d'Aldor.

— Ce ne sera pas facile. Seuls nous n'aurons pas l'énergie nécessaire pour tenir bien longtemps. Et Aldor a définitivement refusé de prendre position.

— Qu'allons-nous devenir si tous vos amis nous abandonne, s'indigna Sadier ?

— Ne soyez pas trop durs avec eux, corrigea Paul. Ils ont également leurs raisons. Et elles sont tout aussi bonnes que celles qui pourraient les pousser à intervenir ici. Nous pouvons ne pas les approuver, mais nous nous devons de les respecter.

— Laisser des gens se faire tuer. Je ne vois pas quelles raisons pourraient être valables. Seuls des monstres peuvent tolérer cela.

— De nous tous, qui sont réellement les monstres. N'étiez-vous pas de ceux qui étaient prêts à attaquer les vandales autrefois. Ne parlez pas de choses que vous ne connaissez pas.

— Paul a malheureusement raison, compléta Sylvie. Il est inutile de les condamner. Ils sont tout à fait dans leur droit. Et nous avons besoin d'économiser nos forces, y compris notre force de caractère, pour faire face au Kesh'ran.

— Que pouvons-nous faire, demandai-je ?

— Commencer par croire à nos chances, expliqua Lucien. Vouloir c'est pouvoir. Il serait inutile de paniquer davantage ces gens pour le moment. Les récits des premiers réfugiés ont déjà fait suffisamment de dégâts au moral.»

Nous étions trop fatigués pour soutenir cette discussion plus longtemps. Nous optâmes pour cette petite toilette, dont la femme aux cheveux noirs nous avait vanté les mérites.

Il est vrai que le contact de cette eau sur la peau était agréable. L'eau était ici d'une telle pureté. Après tous ces jours de marche, et de toilettes sommaires, c'était un plaisir de pouvoir se rafraîchir dans un bon bain.

Mounia réalisa brusquement qu'elle avait oublié le doudou de Sonia dans l'entrée et voulut retourner le chercher.

Les trois amis continuaient de discuter dans la grande chambre. Elle entendit malgré elle ce qui se disait et me le rapporta un peu plus tard :

«— Ils ont raison, commentait Lucien. Les choses se présentent mal. Sans aide, nous ne pourrions venir à bout des Kesh'ran.

— Et il n'y a plus qu'Aldor qui puisse nous apporter cette aide à présent, concéda Sylvie. Mais comment regagner leur confiance.

— Justement, je ne vous ai pas encore tout dit, l'interrompit Lucien. Un message est arrivé hier après-midi. Baggord est décédé tôt dans la journée.»

Un silence de recueillement avait suivi cette annonce. Puis Lucien avait repris :

«— Ses funérailles auront lieu dans une dizaine de jour, une fois les derniers rituels exécutés. Nous y sommes naturellement conviés. Des ambassadeurs sont en route pour prendre notre réponse.

— C'est un soutient de moins qui nous a quittés, observa Sylvie d'un ton emprunt de peine.

— Mais le vieux maître nous offre peut-être au contraire une opportunité. Même à travers sa mort il se peut qu'il soit l'instrument du destin.

— Que veux-tu dire ?

— Il est encore trop tôt pour en parler. Mais si ces ambassadeurs viennent jusqu'ici, nous aurons une chance de défendre notre point de vue directement auprès d'Aldor. C'est une occasion unique que nous ne devons pas laisser passer.

— Crois-tu que cela peut changer quelque chose, doutait Lucien ?

— Je l'espère.»

Ils s'étaient ensuite tus brusquement et s'étaient éloignés, comme s'ils avaient soudain réalisé la présence de Mounia de l'autre côté de la cloison.

Le soir venu, un groupe d'habitants de Nola vint nous chercher pour dîner. En fait il s'agissait d'une sorte de banquet organisé pour tout un quartier de la ville.

J'appris par la suite qu'il était courant Nola de se retrouver pour manger entre habitants de la ville. Cela contribuait à entretenir l'ambiance générale. Il avait été décrété que de tels repas devaient avoir lieu au moins une fois par semaine. Dans la pratique il y en avait au moins deux ou trois.

Ce repas fut l'occasion pour nous de prendre un premier contact avec les coutumes de la ville.

Bien qu'il s'agissait d'une grande ville, certains us nous rappelaient ceux de notre village. Chacun se voyait par exemple attribuer un rôle au sein de la communauté en fonction de ses capacités. Mais s'il venait à tomber malade, il était automatiquement remplacé à son poste le temps nécessaire. Son remplaçant était choisi en fonction des priorités du moment.

L'organisation de la vie dans la ville était réglée avec précision mais flexibilité. Les zones d'activité étaient décomposées en petites parcelles aux occupations plus ou moins diversifiées.

Chaque parcelle disposait d'une autonomie et d'un chef de parcelle. La taille réduite de sa zone d'influence, lui permettait d'être en contact direct avec les habitants sous sa responsabilité. Cela lui permettait également d'être tout à la fois administrateur de la parcelle et de continuer son activité normale.

Les chefs de parcelles changeaient toutes les lunes, selon une permutation entre les quatre représentants les plus âgés de la parcelle.

Tous les six jours les chefs de chaque parcelle, cinquante au total, se retrouvaient en assemblée pour présenter leurs réalisations, besoin ou problème. La plupart des difficultés ou litiges entre parcelles se réglaient à cette occasion. Ce système nécessitait naturellement une bonne communication entre les individus. Mais cela fonctionnait plutôt bien.

Dans ce contexte le prévôt avait avant tout un rôle consultatif, et de représentation vis-à-vis de l'extérieur. Il était chargé d'assurer la cohérence du système. Il était en fait le chef de la cinquante et unième parcelle, la parcelle administrative. Il était le seul personnage désigné à vie par la population. Cependant il était dans les usages que le prévôt se retire lorsqu'il était devenu trop âgé pour assurer ces fonctions. Le prévôt actuel, prénommé Alexandre en l'hommage de l'un des pionniers de la cité, était en fonction depuis un an à peine.

De toutes les professions de la ville, la plus respectueuse était assurément celle de jardinier. L'entretien des espaces verts était une grande préoccupation au même titre que l'approvisionnement en nourriture. Cela expliquait la grande beauté naturelle de la ville.

Une fois par lune les habitants formaient une procession le long de la rivière, pour se rendre à ce qu'ils appelaient l'île des Dieux.

Il s'agissait en réalité d'un îlot, qui se dressait entre deux bras de la rivière. Il était recouvert de la végétation la plus abondante et la plus belle qu'il ne m'ait jamais été donné de voir.

L'île avait l'apparence d'une large butte sortie des eaux, comme un doigt tendu vers le ciel. À son sommet, brillant comme un miroir, un magnifique buisson d'asphodèles, reflétait les rayons du soleil. Les fleurs de ce buisson étaient largement ouvertes durant la haute saison, et l'on pouvait l'apercevoir de loin.

La procession s'arrêtait toujours en face de l'île, et des pétales de fleurs étaient déversés dans la rivière. Le courant les emmenait ensuite naturellement sur les rivages de l'île.

On racontait que cette île hébergeait les protecteurs de la ville de Nola. Ceux-ci veillaient depuis la nuit des temps sur la ville et maintenaient les ennemis à l'extérieur.

Autrefois, attirés par la beauté de l'île des hommes avait tenté de traverser le bras d'eau qui la séparait de la ville. Mais personne n'y était jamais parvenu. Les courants qui l'entouraient étaient bien trop violents. Depuis lors l'île des Dieux était devenue un endroit sacré, que personne ne se risquait plus à approcher.

Remarquant mon émerveillement devant toutes ces belles plantes, les jardiniers qui siégeaient à ma table m'invitèrent à me joindre à eux dès le lendemain.

Pour moi, la fille du désert, c'était comme un rêve éveillé. Et c'est ainsi que je me retrouvais intronisée par la caste des jardiniers.

Sylvie, qui était réputée pour être la plus grande main verte de la cité, me félicita pour cet honneur que me faisaient ses pairs.

Mounia fut littéralement adoptée par une famille de bergers. Le sourire de Sonia avait une nouvelle fois fait des ravages.

Sadier se proposa pour participer au travail des champs. Les agriculteurs de la parcelle furent ravis de pouvoir compter sur un jeune gaillard de sa force.

Paul lui œuvrait au côté des pêcheurs qui s'occupaient aussi de l'entretien et des transports sur la rivière.

Enfin Lucien, travaillait aux grands moulins. Au nombre de trois, on voyait leur longue voilure de loin. Ne cessant jamais de tourner, il produisait de la farine pour toute la ville à longueur d'année.

Lucien ne ressemblait pas vraiment à ces deux camarades. S'il devait avoir à peu près le même âge que Sylvie et Paul, il était plus grand qu'eux et de carrure bien plus solide. Il se tenait moins droit. Mais cela tenait plus d'une habitude que d'un effet du temps sur sa colonne. Ces cheveux étaient aussi très courts et d'un gris terne. Ces mains calleuses portaient encore les traces d'une très longue activité manuelle.

Il n'était pas moins mystérieux que les deux autres voyageurs, tout au plus un peu plus jovial. Il avait littéralement adopté Sonia dès le premier jour. Il était évident qu'il adorait les enfants et s'entendait à merveille avec eux. Pourtant il n'en avait jamais eu lui-même et vivait seul.

Les trois semblaient se connaître depuis longtemps et avaient dû beaucoup boulinguer. Ils portaient la même robe usée par le temps.

J'appris qu'ils n'étaient pas de Nola, mais y étaient arrivés ensemble un matin de décembre, bien des années plus tôt. Depuis les habitants s'étaient habitués à les voir venir ou repartir au grès de leurs humeurs.

Ils étaient très appréciés à Nola pour leurs bons conseils et leur dévouement à la communauté.

Je remarquais qu'ils continuaient à parler arabe entre eux. Paul et Sylvie avaient rapidement pris cette habitude au cours du voyage, pour que nous ne nous sentions pas isolés. Et je crois qu'ils continuaient même en notre absence. En même temps ils essayaient de nous aider à nous adapter au parler local. Nous n'étions pas très doués pour cela, mais n'avions pas trop le choix. Hormis les trois voyageurs, personne à Nola ne parlait l'arabe.

Le lendemain de notre arrivée, ils se proposèrent de faire un tour des défenses de la ville, en prévision d'une attaque Kesh'ran.

J'avais beau regarder autour de moi, je ne voyais pas ce qui aurait pu retenir la moindre attaque. Il n'y avait, ni muraille, ni fossé. Et les seules armes que l'on pouvait trouver étaient des faux et des haches. Je commençais sérieusement à m'interroger sur les raisons de notre venue.

Pourtant nous étions arrivés au terme de notre voyage. Paul n'irait pas plus loin. Il semblait croire que Nola était l'endroit le plus sûr au monde.

Toutefois, il ne s'écoula que deux jours, avant que les premières mauvaises nouvelles ne nous parviennent.

Un berger, qui menait ses bêtes aux pâturages, avait remarqué des colonnes de fumées à moins de deux heures de marche de la ville.

Après vérification, il s'avéra que les Kesh'ran avaient établi un campement à proximité, et semblaient rassembler leur force pour attaquer la ville.

Le prévôt ne semblait pas s'inquiéter outre mesure :

«— Ce n'est pas la première fois que l'on cherche à envahir la ville. Personne n'y est jamais parvenu. Notre foi a toujours repoussé les envahisseurs.»

Les rescapés qui avaient vu ce dont les Kesh'ran étaient capables étaient bien plus sceptiques. Les trois mystérieux voyageurs n'étaient guère plus rassurés. Ils parlaient maintenant entre eux de plus en plus souvent dans une langue étrangère. J'entendis pourtant Lucien reconnaître que «le bouclier ne pourrait retenir une telle armée». Je ne compris pas ce que cela pouvait vouloir dire. Mais je sus cela les préoccupait grandement

L'inquiétude de nos trois compagnons alla crescendo dans les jours qui suivirent. Sadier était lui-même très inquiet et je me demandais comment nous pourrions nous en sortir.

Il n'était pas rare d'apercevoir au loin des nuages noirs d'élever dans le ciel. Parfois le vent portait jusqu'à nous des odeurs d'œufs pourris. Les vrombissements de moteurs étaient de plus en plus fréquents, et bien que nous ne les voyions pas, nous savions que les éclaireurs Kesh'ran n'étaient plus très loin.

La tension était perceptible dans toute la ville où l'on ne parlait plus que de l'attaque à venir.

Les réfugiés dernièrement arrivés à Nola devenaient particulièrement nerveux. Il leur arrivait même de s'emporter au point de menacer des habitants. Fort heureusement aucun incident grave n'était à déplorer.

Mais certains songeaient déjà à repartir vers le nord avant le début de l'attaque. Les autres continuaient à protester contre la nonchalance des résidents qui ne cherchaient pas à renforcer leurs défenses et leurs abris.

En fait de nouvelles défenses, nous n'avions de toute façon pas trop de solution. Nous n'aurions pas le temps de construire de quelconques remparts ou même de creuser des fossés autour de la ville. Quand bien même cela aurait été possible, à quoi cela aurait-il servi ? À en croire les récits des témoins de leur invasion, il y avait en effet très peu de chance que cela les ralentisse.

Les voyageurs étaient aussi fébriles que nous. Ils avaient finalement départi de leur calme et de leur flegme habituel, ce qui n'était pas pour me rassurer. Ils disparaissaient maintenant souvent quand ils ne passaient pas leur temps à vérifier la solidité des structures de la ville.

Il s'était déjà écoulé une semaine depuis la découverte des premières lignes Kesh'ran. Désormais nous pouvions apercevoir un filet noir continu à l'horizon. C'était le campement de leur avant garde.

Leur progression commença deux jours plus tard. Ils attaquèrent tout d'abord les refuges à l'extérieur de la ville.

Ces refuges étaient habituellement utilisés par les travailleurs des champs. Ils y entreposaient un peu de matériel et y séjournaient durant les périodes de forte activité.

Ils furent rapidement détruits. Nos ennemis cherchaient visiblement à tester notre capacité à nous défendre. Pour d'obscures raisons, ils semblaient craindre la ville et ne voulaient prendre aucun risque en l'attaquant.

Des nuages de fumée se formèrent rapidement au-dessus des modestes cabanons dévorés par les flammes. Une odeur âcre flottait jusqu'au centre de la ville. La panique montait d'un cran.

Les Kesh'ran réalisèrent très vite que nous ne présentions aucune menace et firent aussitôt route vers la ville elle-même.

Le généreux ciel d'été s'était couvert de gros nuages inquiétants. Le vent s'était levé et l'air fortement rafraîchi. Une fine pluie tomba bientôt, signe avant coureur de l'orage qui allait déferler sur la campagne.

Les habitants comprirent enfin le danger qui se rapprochait. Mais n'était-il pas déjà trop tard ? Jusqu'à présent ils avaient cru en la bonne étoile de leur cité, en dépit de toutes les craintes formulées. Mais maintenant la peur avait définitivement pris le dessus.

Les citadins s'étaient rassemblés sur la Grand Place pour suivre l'évolution de la situation. Ils s'agitaient maintenant dans tous les sens. Les uns couraient s'abriter dans les maisons, les autres vers le nord de la ville ; d'autres encore restaient pétrifiés.

Paul se hissa sur la majestueuse fontaine et prit la parole. Sa voix était puissante et déterminée. Il s'efforçait de conserver un ton rassurant, mais plus personne n'était dupe :

«— Vous le savez à présent. Nos ennemis ne tarderont plus à fondre sur notre belle ville. Et quoi que nous fassions, nous ne pourrons pas les arrêter. Vous savez aussi ce que vous ont raconté les rescapés des villes voisines et les atrocités, dont sont capables ces créatures.

«— Pourtant nous ne devons pas nous laisser abattre maintenant. Nola a survécu a bien des tempêtes, a traversé bien des moments difficiles pour n'en sortir que plus belle. C'est pourquoi nous devons garder la foi.

«— Dans ces moments de malheur et de détresse, il n'y a qu'elle qui pourra nous venir en aide. C'est notre dernier espoir. Nous devons à présent aller nous réfugier sur l'île des Dieux.»

Un murmure de stupéfaction traversa l'assemblée. L'agitation et la peur étaient encore montées d'un cran. Il était difficile de savoir ce qui effrayait le plus les gens de Nola : les Kesh'ran ou l'île.

Une femme imposante parla au nom de tous :

«— L'île est sacrée. Et nous n'avons pas le droit de profaner son sol sous peine déclencher la colère des Dieux. Si nous cherchons à traverser la rivière nous mourrons et nos corps iront brûler en enfer.

— Cette île est sacrée, c'est exact. Mais les Dieux qui l'habitent n'ont-ils pas toujours protégé votre communauté ? Depuis des années vous les vénerez et les respectez. C'est pourquoi cette île est votre dernier refuge pour les moments de désespoir.

«— Ayez la foi. Les esprits qui protègent l'île ne nous abandonneront pas. Si vous y croyez et respectez le repos de leurs âmes, je vous conduirais sur l'île. Mais il ne faut plus tarder maintenant. Le temps est contre nous.»

La pluie tombait de plus en plus forte. La rivière était aussi agitée que la Shangra le jour de notre départ de Bishka. Le vent soufflait de plus en plus fort. Ses longues plaintes raisonnaient déjà dans toute la ville.

Ceux de Nola ne pouvaient toujours pas se résoudre à profaner le sol de l'île.

Les bruits de l'armée Kesh'ran se rapprochaient toujours plus, portés par le vent.

Ne tenant plus je me hissais au milieu de la foule et m'efforçais de me faire comprendre :

«— Nous n'avons pas le choix. Nous devons nous rendre sur cette île comme il vous le dit. Cela peut paraître insensé et nous conduire à la mort, mais c'est de toute façon ce qui nous attend si nous restons ici. J'ai déjà traversé bien des dangers avec cet homme, et nous nous en sommes toujours sortis. Il faut lui faire confiance.

— Alexeia a raison, enchaîna Sadier. J'ai déjà vu bien des situations désespérées renversées grâce à l'intervention de cet homme. Appelez cela des miracles si vous le voulez. Mais il ne nous mentirait pas. J'étais aussi sceptique que vous lorsque je l'ai rencontré. Mais à ses côtés j'ai appris à croire. Si vos Dieux sont protecteurs alors ils seront avec nous.»

À présent Paul ne disait plus rien, il nous laissa parler. Nos mots durent être justes, car rapidement la foule se résigna à l'inévitable.

Très rapidement tous les bateaux disponibles furent portés en catastrophe en face de l'île et l'embarquement commença sans plus attendre.

Le premier convoi était presque prêt lorsque la voix de Sylvie monta au milieu de la foule :

«— Ces armes ne vous seront d'aucune utilité là où nous allons. Laissez les ici.»

Elle s'adressait à un groupe de réfugiés, armés de haches et de faux.

«— Nous voulons pouvoir nous défendre si les Kesh'ran viennent nous chercher. Et nous ne savons pas ce qui nous attend sur cette étrange île.

— Croyez-vous réellement que vos armes pourront les arrêter ? Aucune arme n'ira sur cette île aussi longtemps que je vivrais.

— Nous avons le droit de nous défendre.

— Ces gens vous l'ont dit cette île est sacrée. Et plus aucun sang n'y sera versé.

— Nous ne croyons pas à ces foutaises !

— Libre à vous, intervint Paul. Mais elle a raison. Et si vous souhaitez vous rendre sur l'île armée, vous devrez y aller par votre propre moyen, car je ne vous y conduirais point.

— Et bien qu'il en soit ainsi alors ! Nous n'avons pas besoin de vous !

— Êtes vous prêt à risquer votre vie pour ces bouts de métal, les avertit Sylvie ?

— Si c'est ce qu'ils veulent. Nous n'avons plus le temps d'attendre de toute façon. Qu'on leur donne une embarcation.»

Les premiers coups de tonnerre retentirent dans le ciel. De grosses vagues se formaient à la surface de l'eau.

Le premier convoi se mit en route. Nos barques furent chahutées, mais tinrent bon et parvinrent toutes sur l'autre rive.

Paul et Sylvie faisaient la navette entre sur la rivière, chacun à la tête d'une flottille de barques. Lucien restait sur l'île pour accueillir les villageois.

L'embarcation des dissidents par contre n'eut pas la même chance. Elle fut rapidement poussée à l'écart par le courant. Une sorte de tourbillon se forma sous la coque.

Le frêle esquif fut emporté dans une série de tours rapides et se disloqua avant de couler.

Le spectacle de leur mort refroidit les plus téméraires. Les dernières armes furent aussitôt jetées à terre et se furent des agneaux terrifiés qui prirent place dans les convois suivants.

Les Kesh'ran étaient aux portes de la ville, et commençaient à brûler les maisons.

Le ciel était maintenant balayé de grands flashes dorés. Nous ne pouvions plus entendre quoi que ce soit. Le vent soufflait trop fort. Il faisait encore plus noir qu'en pleine nuit. Il pleuvait des cordes.

Alors que le dernier bateau accostait, un puissant éclair tomba au beau milieu d'un groupe de Kesh'ran. L'explosion qui s'en suivit fut d'une violence extraordinaire. Les agresseurs furent littéralement désintégrés.

Le vent balaya les débris hors du périmètre de la ville. Les nouvelles vagues d'assaillants ne parvenaient plus à avancer face au vent.

Un véritable mur d'eau se dressait à présent tout autour de la ville. L'obscurité et la panique étaient telles que les Kesh'ran se télescopaient eux-mêmes, avant de disparaître en gerbes incandescentes.

Une des premières escadrilles débarquées sur la ville, découvrit notre refuge et fondit sur l'île. Mais ils furent tous foudroyés avant d'avoir pu nous atteindre.

La rivière déchaînée dévorait leurs dépouilles les unes après les autres.

Une mini tornade se forma au sommet de la colline et déferla sur la ville, happant sur son passage toutes les créatures du diable.

Nous restions sans voix sur les berges. Tout d'abord cachés sous les frondaisons des buissons, nous étions restés blottis les uns contre les autres. Puis petit à petit, nous étions sortis de notre cachette incroyables, pour constater la colère des éléments.

J'aperçus Lucien qui se tenait au milieu d'un groupe d'enfants. Il regardait, d'un air mélancolique et plus triste que jamais le sommet de la colline et le buisson de fleurs. Celles-ci semblaient luire plus éclatantes que jamais.

La panique était maintenant totale chez nos agresseurs. Ils battaient en retraite. Mais beaucoup ne purent jamais quitter le champ de bataille, balayé par un blizzard d'une violence inouïe.

Je lançais un œil curieux vers Lucien. Un léger sourire était réapparu sur son visage. Il murmura quelque chose que je ne pus entendre au milieu de tout ce vacarme, mais il me sembla lire sur ces lèvres, quelques choses qui devaient ressembler : «Merci à vous deux une fois encore.»

Lentement la fureur des éléments se calma et le soleil revint.

Nous restions encore pétrifiés. Mounia serrait Sonia contre son corps comme si cela devait être la dernière fois.

«— C'est incroyable. Comment est-ce possible ? Nous sommes vivants !

— Les protecteurs de l'île se sont réveillés en colère, expliqua Sylvie. Les Deux n'ont pas encore délaissé cette région.

— Dieu est grand, psalmodia Mounia reprise en cœur par toute l'assemblée.»

Les têtes se baissèrent en signe d'humilité et de remerciement.

Je remarquais que Paul et Lucien avaient disparu pendant que nous réalisions que nous étions sains et saufs.

Nous commençons enfin à nous détendre. Une petite fille courait maintenant au milieu des fleurs. Elle regarda vers le sommet et se retourna :

«— Maman, et si on allait cueillir des fleurs là haut. Elles sont si belles !»

Sylvie vin s'agenouiller à côté d'elle :

«— Non il ne faut pas cueillir ces fleurs. Cette colline que tu vois là haut est un lieu de repos, la dernière demeure d'âmes qui ont quitté notre monde. Tout comme cette île est sacrée, cette colline en est le cœur. Et ces fleurs sont le symbole de l'espoir qui ne doit pas mourir, le dernier message de ceux qui nous ont quittés. Et elles ne doivent pas quitter ce lieu, pour que l'on oublie jamais de croire et d'espérer.»

La petite fille la regardait avec des yeux étonnés, mais n'insista pas. Sylvie se releva et se tourna vers le reste des habitants :

«— Voyez ! Vous avez respecté l'île des Dieux depuis des siècles, et en remerciement les Dieux vous ont protégés. Sachez que cette île sera désormais et à jamais votre refuge à chaque fois que la ville sera menacée.»

Paul et Lucien sortaient de la forêt, descendant d'un petit chemin qui semblait mener au sommet de la colline.

Leurs yeux étaient humides et rouges, comme s'ils venaient de pleurer.

Je jetais un œil vers le sommet. Tout était calme. Les branches des asphodèles se balançaient lentement au grès du vent. La tempête ne semblait pas les avoir touchées

Les hautes montagnes de l'Himalaya, lieu de légende, terres de conquêtes et de mystères. Depuis l'aube des temps l'homme a cherché à en percer les mystères. Mais ceux-ci ne se livrent pas si facilement.

Même au plus chaud de l'été, les neiges des hauts sommets ne fondent jamais, îlots de glace au cœur d'un désert de roc. Même le Grand Chaos n'avait pu réchauffer cet enfer du froid.

De nombreuses peuplades s'étaient installées dans la vallée, et y vivaient dans la paix et la quiétude. Regroupés en petits villages, elles avaient appris à exploiter leur environnement hostile, et à en faire un avantage.

Leur morphologie s'était adaptée au climat, petit et trapu, doté d'une résistance à toute épreuve et capables de jeûner des jours durant.

Ils vivaient paisiblement au pied du toit du monde dans la plus grande simplicité selon l'enseignement de Bouddha.

Tous les villageois vouaient un culte à la montagne, leur protectrice, leur nourricière. Mais nul n'osait s'y aventurer sans un signe des Dieux, terre sacrée et crainte à la fois. Elle était à la fois capable de déchaîner sa colère et d'abreuver la soif des peuples de la vallée.

Habiles de leurs mains, les artisans de l'Extrême Orient étaient capables réaliser les plus beaux outils et les plus magnifiques constructions. Personne au monde ne maîtrisait les cycles agricoles mieux qu'eux ; le travail de la fourrure était élevé au rang d'art dans leur tradition.

Intelligents et curieux, les habitants des montagnes étaient très avancés scientifiquement par rapport au reste du monde.

Pourtant ils ne savaient pas ce qui se passait au delà de leurs montagnes, et n'avaient aucun souvenir de leur passé, oublié le jour où le ciel et les montagnes se rencontrèrent et que le sol se fracassa dévorant les infidèles.

Malgré leur science, les Orientaux ne purent rien pour contrer l'offensive des Kesh'ran. L'invasion fut violente en provenance des côtes du Sud.

Les Orientaux n'étaient pas un peuple guerrier. Et ils payèrent un lourd tribut à la venue des envahisseurs. Leurs terres et leurs mémoires en furent à jamais meurtris.

Les populations n'eurent d'autre choix que de fuir vers le nord dans les montagnes pour échapper au chaos.

Rapidement les petits villages montagnards furent asphyxiés par ce flot de réfugiés et la menace des envahisseurs qui se rapprochait toujours davantage.

Les terres, les cultures, les forêts étaient en proie aux flammes dans la vallée et d'épaisses volutes noires prenaient possession du ciel, plongeant toute la région dans les ténèbres et les hommes dans la terreur.

Impuissant à faire face à la menace qui déferlait sur eux, la haute montagne faisait figure d'ultime terre d'asile. Mais beaucoup craignaient ces terres sacrées encore plus que les Kesh'ran :

«— Nous devons fuir nous réfugier dans les montagnes. C'est notre dernier espoir.

— Ce serait une folie. Nous allons déclencher le courroux des Dieux et mourrons dans les pires tourments. Nos âmes ne connaîtront plus jamais le repos.

— Si nous ne succombons pas à la colère des Dieux, nous trépasserons par les griffes du diable et de ses démons.

— Les montagnes nous ont toujours protégés de nos ennemis. Elles ne nous trahiront pas aujourd'hui.

— De toute façon nous n'avons pas d'autres alternatives. C'est notre ultime chance.»

Au terme d'un débat animé, les rescapés se résignèrent finalement à gravir la montagne sacrée, à la recherche d'un abri. Comme un avertissement, le ciel gronda dès qu'ils attaquèrent les premières pistes.

Derrière eux la rumeur de leurs poursuivants se faisait de plus en plus forte. Seule la peur d'être rejoint par les créatures du diable leur donnait la force de continuer.

Devant eux la montagne semblait s'envelopper d'un manteau menaçant de nuages gris et d'ombre.

Très vite le vent se leva, et apporta avec lui le blizzard. Pris dans une terrible tempête de neige, les fuyards se perdirent au milieu des dangers de la montagne.

Ils continuèrent avec grandes difficultés dans la seule direction que leur permirent les vents tourbillonnants.

Il trouvèrent ainsi péniblement refuge sous une arche naturelle dans la montagne et s'y serrèrent pour tenir à l'abri. Pétrifiés par la peur ils n'osaient plus sortir.

Il ne leur restait plus que la méditation pour faire face à leurs plus grandes phobies et affronter l'idée de la mort qui fondait sur eux.

Dehors le bourdonnement des créatures du Mal se faisait de plus en plus proche, quand soudain un grondement sombre venu des hauteurs lui répondit.

Des rouleaux de neige survolèrent bientôt la cavité dans laquelle s'étaient retranchés les villageois. Une puissante avalanche dévalait la pente emportant tout sur son passage. La vacarme de l'assaut avait réveillé la montagne sacrée.

Le tumulte des créatures fut rapidement couvert par celui de la poudreuse. Bon nombre d'entre elles furent faites prisonnières de la terrible vague de glace et disparurent.

Les rares qui en réchappèrent se dirigèrent aussitôt vers le sommet pour tenter d'éviter de nouveaux éboulements. Ils passèrent ainsi au-dessus de la cachette des villageois sans la découvrir.

Ceux-ci en furent soulagés, mais pas encore sauvés pour autant. L'entrée de leur cavité était en partie masquée par les éboulements de neige et ils redoutaient maintenant d'être enterrés vivants.

Pendant ce temps les envahisseurs poursuivaient leur ascension. Et quelques kilomètres plus haut, ils furent accueillis par un comité parfaitement organisé. Une véritable muraille humaine s'était formée en opposition sur leur chemin.

Dès qu'ils furent à portée, les gardiens de la montagne ouvrirent le feu sur des Kesh'ran, pris totalement au dépourvu.

Les premières lignes des envahisseurs furent totalement détruites. Les suivantes cherchèrent à riposter mais vinrent littéralement s'écraser sur un mur invisible, dressé à flanc de montagne.

L'effet de surprise réussit pleinement et nombre de Kesh'ran périrent lors de ce premier assaut. Mais c'est alors qu'arriva une deuxième vague venue du ciel. Celle -là avait échappée à l'avalanche et se présentait en formation de combat.

Les Kesh'ran ouvrirent le feu à leur tour. Leur puissance était phénoménale et déchira la ligne des résistants. Au milieu des morts, les moins touchés tentaient de venir en aide aux blessés et de battre en retraite. Ils ne pouvaient plus tenir la position.

À l'arrière au poste de commandant, on essayait déjà d'organiser la retraite :

«— Maître Illya. Ils sont beaucoup plus nombreux que prévu. Notre première ligne de défense vient de céder. C'est une véritable boucherie.

— Ordonnez le repli vers les contreforts rocheux. Quant est-il des villageois ?

— Nous sommes parvenus à les attirer sous l'arche de la vierge. Ils y sont en sécurité pour le moment. L'ennemi a perdu leur trace.

— Bien nous allons passer à la phase B dans ce cas. Faites armer les canons à ions. Et donnez l'ordre à la deuxième ligne de se tenir prête.

— Maître ! Si nous ouvrons le feu maintenant, les gardiens de la première ligne n'auront pas le temps de se mettre à couvert. Nous allons massacrer les nôtres.

— Quoi qu'il arrive les Kesh'ran ne doivent pas arriver jusqu'à la cité, ni même la localiser. Cela doit être notre priorité absolue. Aucun d'eux ne doit pouvoir quitter ce champ de bataille, quelque soit les sacrifices que cela implique. Nous devons à tout prix gagner du temps pour trouver une solution à leur invasion.

— Je comprends Maître.

— S'ils rejoignent les contreforts ou si certains repartent sur la vallée, ordonnez à nos hommes de les abattre immédiatement.

— Un tel nombre, je ne suis pas sûr...

— Il le faudra pourtant.»

Les Kesh'ran progressaient plus lentement maintenant, cherchant à décimer les survivants de la première ligne.

Les défenseurs essayaient à se retirer de façon ordonnée. Mais sous le feu nourri des assaillants, cela ressemblait plus à une déroute.

La deuxième ligne de défense était prête à ouvrir le feu. Mais tous espéraient encore que leurs compagnons auraient la force de se retirer du champ de bataille avant que l'assaut ne soit donné.

L'heure tournée et si les Kesh'ran avançaient encore, il serait trop tard pour les bombarder.

Les blessés de la première ligne semblaient condamnés, lorsque soudain une voix douce et calme s'éleva de derrière les lignes :

«— Volnea isoo meraan. Shimalo senna lou, i tiva et pomula.»

Restez calme et abritez-vous. Je les retiendrais le temps qu'il faudra.

Un homme seul avançait au milieu des blessés. De petite taille, les cheveux d'un blond platine, le front plissé de rides et le tain fatigué. Ses yeux brillaient d'un rouge ardent. Malgré la température glacial, il n'était que légèrement vêtu, d'une chemise et d'un pantalon de toile légère. Son corps tout entier irradiait d'une chaleur intense, comme s'il abritait lui-même un brasier.

Il s'adressa aux Kesh'ran dans leur propre langue et sur un ton autoritaire.

«— Akta. Mokkocha Lak. Vischnokaza Mokux.»

Arrêtez-vous. Ou cette montagne sera votre tombe.

Peu impressionnée par la frêle silhouette, la première ligne des assaillants hâta le pas dans sa direction.

Brusquement la lueur dans son regard se fit plus vive et un mur de flamme se dressa devant lui, consumant les ennemis téméraires qui n'avaient pas écouté sa mise en garde.

Illya écarta d'un geste sec ses bras à l'horizontale, paumes ouvertes. Un rideau de feu apparut autour de lui et s'élargit en arc de cercle pour frapper les Kesh'ran les plus proches.

Bientôt la glace et le sol se lézardèrent et des fontaines de flammes et de roches incandescentes jaillirent des profondeurs.

Protégé par son rideau de feu, l'homme seul lançait à présent des boules de feu sur les envahisseurs désarmés. Les Kesh'ran tombaient pas dizaine.

Seul face à ces nuées, Illya résista une bonne dizaine de minutes. En sueur il finit pas poser un genou à terre. Sa respiration était difficile. Et le feu qui l'animait était en train de s'éteindre. Il commençait à ressentir l'effet du froid sur ces membres qui ne tarderaient plus à s'engourdir.

Il jeta un coup d'œil derrière lui pour constater que les rescapés de la première ligne avaient eu le temps de se retirer :

«— J'ai tenu aussi longtemps que j'ai pu. Maintenant je m'en remets à vous mes amis.»

Au même instant, comme s'ils l'avaient entendu, les hommes de la deuxième ligne de défense firent donner toute leur puissance de feu.

Le champ de bataille s'embrasa et les dernières forces Kesh'ran se désintégrèrent les unes après les autres, pris dans un tourbillon de lumières.

Enfin le calme revint. La neige continuait de tomber, rouge comme le sang de tous les morts de cette terrible bataille.

Les nuages dans le ciel s'écartèrent un bref instant. La nuit était tombée et une nouvelle étoile venait de s'allumer dans les constellations des esprits.

Pendant ce temps là dans la grande cité de Shamballah, fierté du peuple atlante depuis la disparition d'Atlantis, on priaït pour le salut des âmes des défunts.

Depuis plusieurs millénaires, la cité fondée par les Anciens après le grand cataclysme était demeurée dissimulée aux yeux de tous. Et tout comme ces quatre sœurs sur les autres continents, ses gardiens veillaient inlassablement sur l'héritage de leurs ancêtres.

Depuis le Grand Chaos, les émissaires de Shamballah avaient repris leur marche à travers le monde et la cité des Anciens vivaient plus isolée que jamais.

Les secrets gardés dans ses murs étaient bien trop grand pour tomber entre les mains des Kesh'ran.

«— Seigneur Hæva ! La bataille fait rage à présent. Mais nous avons réussi à reprendre le dessus.

— Quelles sont nos pertes ?

— La première ligne de défense a été durement touchée. Les Kesh'ran ont attaqué plus nombreux que nous ne le pensions. Maître Illya comba en ce moment même les envahisseurs seul pour permettre aux blessés de se mettre à l'abri.

— Que Dieu prenne soin de lui et de son âme. C'est un très grand sacrifice qu'il accomplit pour notre salut à tous. Nous pouvons être heureux qu'il soit resté à notre côté pour se battre. Sans cela nous n'aurions eu aucune chance. Où en sont nos autres préparatifs ?

— Tout sera bientôt scellé.

— Parfait. Continuez ainsi, et faites aussi le nécessaire pour accueillir les blessés dans les meilleures conditions.

— Bien monseigneur. Le seigneur Kioppi demande également à vous parler.

— Bien, je prendrais la communication ici. Veuillez-nous laisser à présent.

— Mes hommages, seigneur Hæva.

— C'est un plaisir de vous entendre à nouveau ambassadeur Kioppi.

— Malheureusement c'est en de sombres moments que nous nous retrouvons. Comment évolue votre situation ?

— Nous sommes sur le point de repousser une première offensive. Mais c'est au prix de lourdes pertes, que l'existence de notre cité restera secrète.

— Pensez-vous pouvoir tenir une nouvelle offensive ?

— Nous avons eu beaucoup de chance cette fois-ci. L'effet de surprise a joué de notre côté. Les Kesh'ran ne s'attendaient pas à une telle résistance. Mais la prochaine fois, ils seront plus prudent et beaucoup plus attentifs à notre existence.

— Étant donné leurs pertes, vous devriez avoir un peu de répit pour panser vos plaies.

— Je suppose que vous avez la lourde tâche de m'annoncer qu'Aldor n'interviendra pas cette fois.

— Malheureusement. Votre situation a déjà semé beaucoup de troubles au sein de la Concorde. Aldor ne peut pas prendre le risque de détruire le peu de cohésion qu'il reste entre nous.

— Je comprends.

— Dans ces conditions, le Haut Conseil m'a demandé de vous réitérez notre proposition d'exil.

— Vous m'en voyez honoré, mais comme vous le savez je ne peux l'accepter. Les Anciens ont confié à mon peuple une mission. Et nous devons l'assurer jusqu'à notre mort. La puissance des Atlantes ne doit pas être réveillée et tomber entre les mains des Kesh'ran. Bientôt les travaux de scellement d'Atlantis seront terminés et plus personne pas même nous ne pourront plus y pénétrer. Les derniers secrets qui y sont enfouis seront oubliés à jamais. Toutes les traces de l'existence des cinq cités sera également effacées. Nous ne resteront que pour nous en assurer. L'existence de notre peuple et de son savoir ne sera bientôt plus qu'un murmure fugace.

— Votre dévotion honore votre peuple.

— Merci pour votre sollicitude. Mais si je n'avais pas pris à la légère la prophétie des Anciens, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

— *Sinous ne* l'avions pas pris à la légère. Mon peuple est autant à blâmer que le vôtre.

— Comme vous le savez, je suis sincèrement navré mais je ne pourrais assister au funérailles du seigneur Baggord. Veuillez parlez en mon nom lors de la cérémonie.

— Ce sera pour moi un grand honneur.

— Mon ami, c'est peut-être la dernière fois que nous nous parlons. Je vous souhaite de parvenir à réunifier la Concorde et à la rendre plus forte que jamais. Sans quoi nos sacrifices auront été vain.

— Sans vous la Concorde ne peut en sortir qu'affaiblié. Je regrette sincèrement cette décision de neutralité.

— Ne vous tracassez pas pour cela. Nous aurions sans doute réagi de même à votre place.

— Qu'allez-vous faire à présent ?

— Nous ne pouvons que nous en remettre à nouveau aux pensionnaires de Fort Romeu. L'ultime page de la Prophétie n'est pas encore tournée. Et le choix de notre destinée n'est pas encore écrit. L'avenir est entre leurs mains.

— Bonne chance.»

Nous étions revenus dans la ville. Les dégâts étaient nombreux, les blessés également, mais il y avait eu très peu de morts.

Les Kesh'ran avaient eu le temps de détruire une partie de la ville. La tempête avait ensuite endommagé le reste. Il y avait par conséquent beaucoup de travaux à réaliser.

Paul m'expliqua que nous aurions quelque temps de répit. Les pertes subies par les Kesh'ran étaient très importantes, et une réelle surprise pour eux. Ils ne relanceraient pas une attaque de si tôt. Cela nous laissait un peu de temps pour nous réorganiser.

Les travaux commencèrent dès notre retour. Malgré les récents événements les habitants de Nola ne voulurent pas perdre la moindre seconde, comme s'ils refusaient d'abdiquer contre l'adversité. Telle était leur mentalité : toujours aller de l'avant, sans jamais renoncer, ou s'avouer vaincu.

De l'avis général, les Dieux avaient protégé la ville contre les invasions démoniaques. C'était un signe et une raison d'espérer. Il était à présent de leur devoir de continuer à défendre la ville et le message divin.

Pour ma part, j'avais vu beaucoup trop de choses pour être à l'aise. Depuis ma rencontre avec Paul dans le désert, cette drôle de sensation ne m'avait plus quittée.

Lui et ses compagnons n'avaient définitivement pas l'air de gens normaux et ils en savaient assurément beaucoup plus sur les Kesh'ran qu'ils avaient pu nous le dire. Ils n'avaient pas semblé surpris de la fureur des éléments qui avait repoussé l'assaut des Kesh'ran. Mais j'étais convaincu qu'ils n'avaient rien à voir avec cela. Pourtant je ne pouvais manquer le rapprochement avec notre fuite de Bishka.

J'avais accepté le mystère qui entourait les trois pèlerins. La vérité me faisait trop peur, et je pensais que l'heure de l'initiation viendrait bientôt. Mais à présent ma patience était à bout et j'éprouvais l'irrésistible besoin de comprendre.

Comprendre pourquoi ces atrocités. Pourquoi la mort de mon frère ? Pourquoi le voyageur m'avait amené jusqu'ici ? Pourquoi nous réfugiés ici à Nola au cœur de la bataille ? Pourquoi ce sanctuaire semblait-il protégé ?

Après notre retour sur l'autre rive du village, je me lançai en quête de réponse. Mais les trois comparses avaient disparus de la circulation. Je décidais de me partir à leur recherche.

Je parcourus ainsi toute la ville dans les moindres recoins. J'errais au milieu des champs les plus proches. Mais aucune trace d'eux. Ils s'étaient littéralement volatilisés.

Remarquant mes va-et-vient, Mounia vint aux nouvelles. Elle aussi aurait voulu s'avoir ce qui se cachait derrière les manières de nos protecteurs. Elle se proposa donc de m'aider.

Nous allions de maisons en maisons, de rues en rues, sans succès.

Finalement nous nous séparâmes. Elle descendit vers le sud de la ville où l'on faisait le point sur l'état des fortifications, tandis que je prenais la route de la rivière.

Alors que je longuais la cité, j'aperçus au loin une embarcation près de l'île des Dieux. Je la suivais du regard tout en marchant. Elle disparut de ma vue peu de temps avant d'atteindre le rivage.

J'hâtai le pas pour en avoir le cœur net. Quelques instants plus tard je me retrouvais nez à nez avec Sylvie :

«— Vous semblez chercher quelque chose ?

— Oui c'est exact. Je cherche des réponses aux questions qui m'obsèdent jours et nuits, lâchèrent abruptement de peur de me défilier.

— Nous en somme tous là. Mais en ce qui *vous* concerne les réponses à vos interrogations ne vont plus tarder. Le temps joue contre nous.

— Vous étiez sur l'île, n'est-ce pas ?

— Oui, et mes camarades y sont encore. Nous avons besoin de réfléchir au calme pour être sûr de ce que nous allons faire.

— Mais pourquoi cette île ? Que se passe-t-il là bas ? Vous semblez liés à ces terres. Et cette tempête...

— Calmez-vous, la connaissance doit s'acquérir et se digérer lentement. Sinon elle vous rongera de l'intérieur. Savoir est une chose importante. Mais maîtriser ce savoir l'est encore plus.

— Pourquoi tous ces détours, ces belles paroles ? Si vous cherchez à me dire quelque chose, allez-y ! Je suis las de toutes ces énigmes !

— Pardonnez-moi, mais je suis encore en plein recueillement. Cette île qui vous intrigue tant est la dernière demeure de deux très vieilles amies qui ont donné leurs vies pour tenter de sauver ce monde. Ces fleurs que vous et les vôtres admiraient tant poussent au même sommet de leur tombe. Leurs esprits reposent à jamais au cœur de l'île. Et ce sont elles qui ont déchaîné tout à l'heure leur colère pour protéger ce sanctuaire de vie.

— Je ne comprends pas.

— Je sais. Comme je vous l'ai dit savoir n'est pas comprendre. Mais cela viendra. Paul et Lucien sont restés là-bas. Ils connaissaient Cindy et Céline bien mieux que moi et leur peine est encore très grande. Ils avaient besoin d'un peu plus de temps.»

Elle se tue un instant et donna l'impression de réfléchir :

«— Lucien est en route. Mais Paul vous attend et répondra maintenant à toutes vos questions. Allez le rejoindre sur l'île. Ce bac vous y emmènera.

— Mais le courant. Je ne pourrais jamais traverser seule !

— Je n'ai pas le pouvoir de commander à la rivière. Pas plus que quiconque. Mais si votre cœur est pure et vos intentions nobles, vous n'avez rien à craindre ; les forces de la nature ne vous feront aucun mal. C'est à vous de faire le chemin seule cette fois. Considérez qu'il s'agit là de votre rite initiatique.

— N'ai-je pas déjà payé assez cher le prix de votre compagnie ?

— Aller et ne vous laisser pas envahir par la haine ou l'amertume. Je sais que ce n'est pas votre genre.»

Sur ces dernières paroles elle s'éclipsa comme un fantôme. J'hésitais.

Mes pas me menèrent presque inconsciemment au bac. Là je restais pétrifiée. L'image de ces hommes emportés par les flots me hantait. En même temps se pourrait-il qu'elle m'ait dit la vérité ?

Les réponses à toutes mes interrogations étaient là juste de l'autre côté de cette rivière en apparence si calme. Et pourtant je m'en sentais plus éloignée que jamais.

Qu'aurait fait Yossep à ma place ? Ah si seulement il était encore là à mes côtés ? Non elle a dit que cette fois je devais faire le chemin seule ? Est-ce là le prix de la vérité ? Du savoir ? La solitude est-elle donc le lot de ceux qui savent ?

Mon regard était rivé sur la surface luisante de l'eau. Il allait du bac à la rive opposée. Je levais les yeux et tombais en extase devant le buisson d'asphodèles, bouton de diamant immaculé au milieu d'une forêt d'émeraude. Une chose aussi belle ne pouvait être foncièrement mauvaise.

Je fis un pas timide pour monter dans le bac. Je me tenais fébrilement au rebord. Le va et vient du fleuve était léger. Je lâchait précautionneusement les amarres et poussait lentement l'embarcation vers le large, retenant mon souffle.

Je m'apprêtais à saisir la perche, mais le courant changea. Je sursautais, mais l'onde était calme. Comme un tapis liquide glissant sur les couches inférieures d'eau le courant m'entraînait lentement vers l'île.

Au moment où j'accostais, Lucien sortit de la forêt. Il m'aida à descendre du bac :

«— Vous êtes juste à l'heure. Paul est en haut de la colline. Il vous attend.

— Comment saviez-vous que... ?

— Sylvie nous a annoncé votre arrivée. Elle était d'ailleurs partie à votre recherche. Mais cette fois vous nous avez devancés. Je vais m'occuper du bac. Là où vous allez il ne vous sera plus d'aucune utilité.

— Là où je vais ?

— Toutes les réponses sont au sommet de cette colline. Si vous vous sentez prête marchez sans vous retourner.

— Qu'est-ce qui m'attend là haut ?

— Ce que vous allez y mettre. Mais assez de questions. Allez-y maintenant.»

Comme son amie avant lui, il disparut comme un songe. J'avançais timidement vers la forêt.

Le sentier était merveilleusement entretenu pour une île déserte depuis si longtemps. L'air était frais et parfumé. Les couleurs étaient vives et chatoyantes.

Une multitude de papillons et d'autres insectes virevoltaient autour de moi comme s'ils voulaient me guider vers mon destin.

Paul était là au sommet de la colline, assis en tailleur à l'ombre d'un arbrisseau, face au buisson d'asphodèles. Il semblait dormir ou méditer, me tournant le dos. Je restais au débouché du chemin de peur de le déranger. Mais il avait déjà deviné ma présence :

«— Quel beau spectacle, n'est-ce pas ?— Pardon ?

— Ne trouvez-vous pas ce décor merveilleux, ces senteurs, ces couleurs, cette tranquillité ? Y a-t-il seulement quelque chose de plus beau sur cette terre ?

— C'est vrai que cette région est particulièrement belle. Moi qui suis née dans le désert, je n'arrête pas de m'émerveiller devant le spectacle de la nature si généreuse ici.

— C'est l'un de vos atouts. Les gens ne prennent plus le temps de regarder le monde qui les entoure. Ils ne voient plus la magie de cette vie, qui continue de se répandre jusque dans les lieux les plus insoupçonnables.

— Sylvie m'a avouée que ce lieu était en fait un tombeau.

— Le corps de deux très vieilles amies repose en effet ici. Mais par delà leur mort c'est bel et bien la vie qui a continué ici. Leur amour et leur engagement protègent ce sanctuaire depuis bien des années maintenant.

— Est-ce pour cela que la végétation y est aussi luxuriante ?

— Cet endroit est l'une des rares parcelles de ce monde à avoir traversé le Grand Chaos sans trop de dommages. Je suppose que c'est en partie grâce à elles. La vie de toute la région est répartie de celle île protégée par le sceau de la Nature, et elle n'a plus jamais cessé de s'étendre jusqu'à aujourd'hui.

— Comment vos amies sont-elles arrivées ici ? Je croyais que personne n'avait jamais plus accosté sur cette île ?

— Elles y sont simplement arrivées avant les autres habitants.

— Je ne comprends pas. Cela fait des siècles que la région est habitée, peut-être même avant le Grand Chaos. Comment auraient-elles pu être là avant ? Qui êtes-vous enfin ? Un prophète ? Un dieu ? Un fantôme ?

— Rien de tout cela. Quoique, je ne dois plus être très différent d'un fantôme aujourd'hui. Quel âge me donnez-vous ? »

Il me regardait de toute la profondeur de son regard. Il était bienveillant comme un père qui regarderait sa petite fille.

La scène était troublante. Pourtant je ne me sentais pas agressée. Bien au contraire, je me sentais légère et détendue. Sans doute le contre-coup de la marche au milieu des fleurs.

«— Je ne sais pas. Un peu plus âgé que moi je présume. La quarantaine, si cela est possible. »

Il sourit.

«— Je suis en fait né il y a un peu plus de cinq cents ans. Et j'arpente le monde depuis presque aussi longtemps.

— Vous plaisantez ! Cela est impossible !

— Rien n'est impossible, quand on croit à la force de la vie.

— Comment ? Je... C'est...

— Je puise ma force dans cette Nature qui nous entoure et que vous admirez tant. Je lui emprunte son énergie pour mieux la défendre. Autrefois, avant le Grand Chaos, il y avait beaucoup d'endroits comme celui-ci. Aujourd'hui ils sont devenus rares.

— Cela veut-il dire que notre monde est sur le déclin ?

— Pas forcément. Maintes fois, la Nature a souffert et elle a toujours su reprendre le dessus. Si je pensais qu'il n'y avait d'espoir, je ne serais déjà plus là depuis longtemps. Mais ne vous y trompez pas, au fond de moi je suis las et fatigué. Depuis le Grand Chaos j'attends le jour, l'opportunité de réparer mes erreurs du passé et de redonner une chance à ce monde. C'est pour cela et pour cela seulement que je vis depuis si longtemps. Et mon temps sera bientôt terminé d'une façon ou d'une autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette ultime guerre avec les Kesh'ran sera l'ultime bataille en ce qui nous concerne. Soit nous échouons et toute l'humanité périra, soit une nouvelle ère pourra commencer.

— Quels sont vos liens avec ces créatures ? Qui sont-elles et que veulent-elles ?

— Le minerai. Le minerai qui les rend si puissants et dont l'écorce de notre planète est si riche.

— Je sais déjà cela. Mais pourquoi nous massacrer ? S'ils veulent ce minerai, ils n'ont qu'à le prendre et nous laisser en paix.

— C'est parce qu'ils ont peur de cette planète. Peur que nous ne les détruisions.

— C'est ridicule, nous ne sommes pas de taille face à eux.

— Aujourd'hui peut-être, mais par le passé les choses étaient bien différentes.

— Le Grand Chaos ? C'était eux ?

— Non, même eux n'auraient pu déclencher ce cataclysme.»

Il s'arrêta un instant pour me regarder. Son regard était hésitant. On aurait dit qu'il voulait me ménager, qu'il cherchait à me jauger, à savoir si j'étais prête à entendre la suite :

«— Êtes-vous prête à entendre toute la vérité ?

— Oui. Enfin je le crois.

— Il ne suffit pas de croire. Votre vie n'en sera plus jamais là même lorsque vous serez dans la confiance. Vous serez vous-même entraînée sur le terrain de la souffrance et du doute. Vous ne pourrez plus jamais regarder le monde de la même façon. Si vos ancêtres ont choisi de tout oublier, c'est parce qu'eux-mêmes ne supportaient plus ce passé qui était le leur.

— Je ne supporte déjà plus mon présent et je n'ai déjà plus d'avenir. Je n'ai pas la faculté de vivre aussi longtemps que vous. Mon heure est proche, je le sais. Mais cette question de la vérité me hante depuis mon plus jeune âge. J'ai besoin de savoir. Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi Yossep est-il mort ? Pourquoi toute cette haine ? »

Il y eut un nouveau silence. Le voyageur prenait une profonde respiration et m'invita à m'asseoir. Il commença alors son long récit :

«— L'histoire des Kesh'ran est intimement liée à celle de cette planète. Et ce n'est pas la première fois qu'ils cherchent à l'envahir. Mais cette fois, ils ne laisseront aucun survivants derrière eux.

«— Les Kesh'ran sont originaires d'un monde à l'autre bout de l'univers. C'est un peuple belliqueux qui ne vit que pour la guerre, et cherche à contrôler l'univers tout entier.

«— Il y a près de dix milles ans, ils découvrirent que la Terre regorgeait du précieux minerai dont ils ont tant besoin. Ce monde n'en était qu'à ses balbutiements, un bébé qui n'aurait dû opposer aucune résistance. Pourtant à cette époque existait une vaste île au milieu de l'océan. Et sur cette île vivait un peuple

bien plus avancé que les autres tribus à la surface du globe. On les appelait les Atlantes. Et ils vivaient dans la paix et l'harmonie. Étaient-ils originaires d'une autre planète ? Ça nous ne le saurons jamais. Quoiqu'il en soit, ils vivaient en grande harmonie avec leur environnement et avaient appris à maîtriser les forces de la Nature, comme personne n'a jamais su le faire. Il se défendirent avec leurs armes, et leur cœur contre l'envahisseur, livrant une résistance surprenante.

«— Depuis aussi longtemps que l'on puisse s'en souvenir, les Kesh'ran sont en guerre contre une autre race d'extraterrestres, les Aldorans. Or ceux-ci eurent vent de la résistance sur Terre. Ils virent dans les Atlantes des alliés de poids. C'est pourquoi ils affrêtèrent immédiatement une vaste flotte pour venir leur porter secours. Malheureusement les Kesh'ran découvrirent les plans d'Aldor. Ils prirent peur d'une telle alliance entre leurs deux pires ennemis. Il décidèrent par conséquent de détruire la Terre avant l'arrivée des troupes aldorandes. Les Atlantes parvinrent à sauver le monde in-extremis, mais au prix d'un gigantesque cataclysme qui engloutit leur île et leur civilisation.

«— Aldor arriva trop tard. Ils proposèrent de venir en aide aux survivants et les invitèrent à poursuivre la lutte à leurs côtés. Mais durant cette guerre les Atlantes avaient découvert de nouveaux sentiments : la haine, la colère, l'orgueil. Ils prirent peur que leur pouvoir ne puisse servir le Mal. Pour éviter cela; ils décidèrent d'enterrer le souvenir de leur grande civilisation. La plupart d'entre eux accepta de suivre Aldor. Et ils se mêlèrent à la population aldorande. Cependant ils refusèrent toujours de leur apprendre leurs secrets, qui peu à peu tombèrent dans l'oubli. Pendant ce temps une poignée d'atlantes resta sur terre pour garantir le secret de leur héritage et eux aussi oublièrent l'essentiel de leur passé.

«— Vint le jour où les Kesh'ran se sentirent suffisamment forts pour défier à nouveau la Terre, se réjouissant de la disparition du savoir atlante. Et ils voulurent nous envahir à nouveau. C'était il y a cinq cents ans.

«— En souvenir du passé et de leur implication dans le cataclysme, Aldor décida de nous venir en aide. Pendant ce temps, je fus de ceux qui réveillèrent le souvenir de la civilisation atlante. Grâce aux descendants des Atlantes et aux Aldorans les Kesh'ran furent facilement vaincus.

«— Aldor proposa à la Terre de rejoindre une grande alliance des mondes œuvrant pour la paix. Mais les craintes des anciens Atlantes se révélèrent plus fortes que le désir de paix. Les puissances que nous avions réveillées attisèrent la convoitise et les désirs de gloire et de pouvoir. Une grande guerre éclata entre les hommes sur Terre pour le contrôle de cette puissance. Et cette guerre faillit aboutir à l'annihilation complète de la vie sur Terre. Ce fut le Grand Chaos.

«— Témoins impuissants de toute cette haine, les Aldorans décidèrent de se retirer. Ils refusaient de soutenir un peuple capable d'une telle violence.

«— Les survivants du massacre n'étaient pas nombreux. Les trois quarts de la population mondiale furent décimés et presque autant d'espèces animales ou végétales disparurent.

«— Les survivants avaient honte et peur de ce qu'ils étaient capables de faire. Cloués dans le mutisme de la terreur, ils n'osaient plus parler du désastre dont ils avaient été à la fois les témoins et les acteurs. Ainsi petit à petit le souvenir du monde d'avant le Grand Chaos disparut. Et la vie reprit péniblement le dessus. Le savoir lui avait régressé de plusieurs siècles.

«— Comme nous le craignons, les Kesh'ran ont fini par apprendre les événements survenus sur Terre. Il faut dire que cela était un événement sans précédent à l'échelle de tous les mondes connus. Ils virent là une occasion sans précédent.

«— Ils sont à présent bien décidés à laver les affronts des guerres précédentes et à éradiquer définitivement toute forme de vie susceptible de les menacer.

«— Voilà toute la vérité sur le Grand Chaos et les Kesh'ran. Désormais vous êtes de ceux qui savent et doivent en porter le fardeau. »

Je restais sans voix. Cette histoire était réellement abracadabrante. Comment des hommes avaient pu s'entretuer de la sorte ? Et lui ? Et cet homme qui m'avait raconté tout cela, quel avait été son rôle dans ce cauchemar ?

Pour la première fois depuis notre rencontre, il m'inspira la peur. Ma respiration était saccadée. J'avais l'impression de suffoquer. Une boule me nouait la gorge. J'aurais voulu crier mon indignation, mais aucun son ne pouvait sortir de ma bouche.

J'eus un mouvement de recul.

«— Vous vous demandez sûrement mon rôle dans toute cette histoire ? Sylvie, Lucien, Cindy, Céline, moi-même et d'autres encore faisons parti d'une équipe de chercheurs qui travaillaient à une solution pour contrer l'offensive Kesh'ran. Et nous y sommes parvenus. C'est également cette position qui a fait de nous les premiers à entrer en contact avec les ambassadeurs d'Aldor et les cités atlantes sur Terre, et ainsi c'est nous qui avons semé les graines de la discordes entre nos peuples. »

Il se tut. Son regard était maintenant complètement absent, sa tête baissée, le dos courbé ; il semblait plus vieux que jamais.

«— Si vous avez réussi à vaincre les Kesh'ran une fois déjà, nous avons donc une chance, me forçais-je timidement.

— Les choses sont bien différentes aujourd'hui. Nous ne disposons plus des technologies d'il y a cinq siècles. Et nous n'aurions rien pu faire sans l'aide d'Aldor. Aujourd'hui Aldor ne veut plus intervenir, pas plus que les derniers atlantes vivant sur Terre. Et je les comprends. Aucun de nous ne souhaite réveiller la haine et la violence qui a dévasté notre monde, même si cela doit signifier notre mort à tous. Plutôt être massacré par les Kesh'ran que de déclencher un nouveau cataclysme. À moins que nous ne trouvions une nouvelle voie pour sortir de cette crise.

— Une nouvelle voie ? Mais quelle nouvelle voie ?

— Je n'en sais rien. Si j'avais la réponse à cette question, nous ne serions pas là aujourd'hui. Et c'est là que vous intervenez Alexeia.

— Moi ?

— Oui vous. Vous êtes passionnée, dévouée et vous savez vous faire écouter. Nous espérons que vous saurez réussir là où nous avons échoué.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Notre maître Baggord vient de décéder. C'est lui qui nous a tout appris en ce qui concerne les Kesh'ran. Et il était l'un des plus fervents défenseurs aldorandes de notre cause. La cérémonie funèbre est prévue dans quelques jours. Une délégation aldorande est en route pour venir ici, pour nous inviter à y assister. Nous souhaiterions que vous nous représentiez à cette occasion. Une fois sur Aldor, vous pourrez défendre notre cause auprès du Haut Conseil. Peut-être pourrez-vous les convaincre de venir à notre aide.

— Mais comment ?

— Ça c'est à vous de le découvrir et seule. Vous serez l'ambassadrice de la Terre et parlerez au nom des vôtres. Ça je ne peux le faire.

— Je ne suis pas sûr d'être à la hauteur.

— Depuis que je vous connais, j'ai réalisé que vous étiez pleine de ressources. J'ai confiance en vous. Malheureusement si vous refusez nous n'aurons plus aucune alternative. Je suis conscient que c'est une lourde responsabilité que nous vous imposons. Libre à vous de l'accepter ou non. Comme vous l'avez dit votre temps sur cette terre touche à sa fin. Si vous acceptez cette mission, ce ne sera pas pour vous mais pour les générations futures.

— Et pendant ce temps, que ferez-vous ?

— Nous tâcherons de gagner du temps, dans l'espoir d'une intervention d'Aldor. »

Paul s'en retourna seul à la ville. Sylvie l'attendait à l'entrée de leur demeure :

«— Elle a donc accepté.

— Le contraire m'eut étonné.

— Et c'est-elle ce que cela va impliquer ?

— Elle le découvrira le moment venu. Malheureusement elle n'aura guère de temps pour s'y préparer.

— Penses-tu qu'elle sera à la hauteur ?

— Je l'espère mon ange, je l'espère.»

Il vint placer son bras autour de sa taille. Elle plongea son regard dans le sien. Ils restèrent ainsi un long moment à savourer ce bref instant d'intimité.

Sadier arriva l'air inquiet :

«— Vous n'auriez pas vu Alexeia ? Je ne la trouve nulle part. Mounia m'a dit qu'elle vous cherchait justement.

— Alexeia est partie, expliqua simplement Sylvie.

— Comment cela partie ? Seule ? Et vous l'avez laissée faire ?

— Elle est effectivement partie à la recherche de sa vérité et d'une solution pour mettre un terme à tous ses massacre, compléta laconiquement Paul. Telle est la tâche qui lui incombe aujourd'hui.

— Je ne le crois pas c'est de la folie. Mais depuis combien de temps et dans quelle direction.

— Là où elle est partie, personne ne peut la suivre.

— Mais qu'est ce que vous me racontez vous deux. Je dois la rattraper avant qu'il ne lui arrive malheur. J'ai promis à Yossep de la protéger.

— Rassurez-vous, le réconforta Sylvie. Je sais à quel point vous êtes attaché à elle. Mais elle est désormais plus en sécurité que n'importe lequel d'entre nous. Elle nous reviendra très certainement changée. Mais vous serez enfin libre.

— Que voulez-vous dire ? Où est-elle ?

— Là où son cœur la conduira, termina Paul. Maintenant veuillez-nous excuser, mais il est temps pour nous de nous acquitter de notre ultime tâche.»

Sadier, abasourdi, resta planté au milieu de la rue, suivant les deux amants du regard. Ceux-ci remontèrent l'allée qui menait hors de la ville, main dans la main, sans se quitter des yeux ou se retourner. Leur regard était plus triste que jamais, comme s'ils étaient en train de se dire adieu.

Freia et Keldon rejoignirent Cobalt à quelques kilomètres de la ville :

«— Tout est prêt à présent, confirma-t-il.

— Il me semble que la jeune Mounia nous a suivi, constata Paul.

— Je vais régler ce détail, expliqua Sylvie.»

Elle recouvrit sa tête de sa capuche, imitée par ses compagnons. Une rafale de vent balaya la plaine, entraînant dans son sillage des nuages de pétales de fleurs. Ils disparurent à la vue de la jeune femme au milieu de cette tempête de couleurs.

Les trois esprits avançaient à présent dans un long, étroit et sombre corridor, qui s'enfonçaient dans les entrailles de la Terre.

La galerie étaient creusée à même la roche, et tenait ouverte pas la seule pression de la roche et de quelques racines enchevêtrées.

À la lueur d'une lampe torche, ils débouchèrent enfin dans une vaste salle, à plusieurs dizaine de mètres sous la surface du sol.

Devant eux, luisant d'un métal poli, six étranges véhicules étaient entreposés :

«— Cinq cents ans plus tard, nous allons donc redonner vie à la patrouille d'argent, s'inquiéta Paul.

— Ces engins n'ont plus jamais vu la lumière du soleil depuis la dernière guerre contre les Kesh'ran, commenta Sylvie.

— Et pourtant la seule existence de leur puissance, a conduit à la destruction de notre civilisation, s'indigna Lucien. Et nous nous apprêtons à les remettre en marche.

— Espérons que cela ne soit pas nécessaire, murmura Sylvie.

— En tout cas les Gardiens ont bien pris soin d'eux. Quand sont-ils arrivés ici ?

— Il y a un peu plus d'un mois, raconta Lucien. Avec l'aide des ingénieurs atlantes, j'ai pu les remettre en service. Malheureusement, il nous manque aujourd'hui trois pilotes pour leur redonner toute leur force.»

Ainsi les six véhicules qui avait autrefois semé la panique parmi les troupes Kesh'ran étaient à nouveau en état de défendre la Terre : Tolbiac, le polyvalent, Long Bow, le plus rapide au monde, Balrog, le centre de commandement, Daggot la taupe, Lexa, l'invisible et Haddon la force de frappe.

Les trois en étaient venus à conclusion que même si Alexeia parvenait à regagner la confiance d'Aldor, cela prendrait du temps, et que d'ici là les Kesh'ran aurait en tout état de cause déjà repris leurs assauts. Il fallait donc semer le trouble au sein de leur rang.

C'est ainsi que Paul avait décidé de défier le commandant en chef des forces Kesh'ran en combat singulier.

Étant donné le caractère belliqueux et orgueilleux de l'envahisseur, cela pouvait marcher. L'armée Kesh'ran s'appuyait sur un système de caste. Il y avait une chance qu'en cas de défaite de leur chef, l'armée Kesh'ran se retrouve désorganisée et sans leader. Il faudrait ensuite un certain temps pour qu'un nouveau chef réunifie leurs armées et reprenne l'offensive.

C'était là un pari risqué et sans retour.

«— Paul es-tu sûr que c'est la bonne idée, s'interrogea une dernière fois Lucien ?

— Si tu as une meilleure idée, je veux bien l'entendre. Mais nous en avons déjà trop longuement discuté. Nous n'avons plus de temps à perdre.

— Écoute, tu as Sylvie et plein de chose à apprendre à ses gens. Tu n'as plus piloté le Long Bow depuis des siècle. Je devrais peut-être y aller à ta place ?

— Non Lucien. Tu as déjà fait beaucoup de choses pour moi. Aujourd'hui c'est à moi d'assumer. Après tout c'est mon idée. Si j'échoue, les Kesh'ran se sentiront plus fort que jamais et reviendront attaquer Nola. Sylvie ne pourra les protéger seule. Elle aura besoin de toute la force du vent. De nous tous tu es le plus fort, et le seul qui sachent encore réparer la patrouille. Non tu seras bien plus utile ici.

— Tu vas me manquer mon vieux.

— Toi aussi.»

Les deux amis s'étreignirent longuement :

«— Je vais vous laisser. Vous devez avoir des choses à vous dire.

— Prend soin d'elle.

— Compte sur moi. Mais va pas t'envoyer en l'air sans elle.

«— Alors nous y voilà ? Cette fois c'est l'heure.

— Ce n'est malheureusement pas la première fois que nous avons à nous séparer.

— Si ce n'est que cette fois, je ne suis pas sûre de te revoir.

— Quoiqu'il arrive je resterai toujours auprès de toi. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée. Sans toi je n'aurais jamais pu tenir aussi longtemps.

— Et moi je ne sais pas si j'aurais la force de continuer s'il t'arrivait quelque chose. J'ai comme un mauvais pressentiment.

— La prophétie des Anciens prétend que l'avenir sera remis entre les mains de nos enfants. Ce n'est peut-être qu'une image, mais je veux encore croire que nous pourrons enfin fonder une famille.

— Je sais que nous n'avons pas d'autre choix, et que tu ne peux plus changer d'avis maintenant. Mais prends soin de toi.

— Je te le promets. Je t'aime.

— Mon cœur et mon amour sont tout avec toi. Même loin de toi, je resterais à tes côtés dans l'adversité.

— Je sais.

— Quoiqu'il arrive ne baisse pas les bras, et promet moi de revenir vite.

— Je ne sais pas si je peux faire une telle promesse.

— Paul...

— Nous savons tous les deux que pour nous il n'y a pas d'autre chemin possible.

— Nous avons eu tellement peu de temps pour nous.

— S'il devait m'arriver quelque chose, promet de continuer à vivre ta vie, de réaliser nos rêves et surtout de ne pas renoncer à être heureuse.

— Je ne sais pas non plus si je pourrais tenir une telle promesse.»

Les deux amants se turent. Les regards échangeaient en disaient beaucoup plus que tous les discours du monde. Leurs yeux étaient humides, leurs respirations hoquetantes, et leurs bras ballants.

Keldon enlaça Freia :

«— Il faut que j'y aille maintenant. Les émissaires d'Aldor ne vont plus tarder. Et nous devons faire diversion pour qu'ils ne puissent se douter de rien. Si nous tardons trop, tout aura été vain.

— Prend soin de temps.

— Toi aussi. Je compte sur toi pour terminer la préparation d'Alexeia. »

Ils s'embrassèrent longuement. Puis Paul caressa affectueusement la nuque de Sylvie et fit un pas en arrière.

«— Ce n'est pas un adieu Paul.

— Non ce n'est pas un adieu. Mais le début d'une nouvelle histoire, plus belle encore.»

Ils s'échangèrent un dernier regard pour se donner du courage mutuellement. Les larmes coulaient à présent. Ils retinrent tous deux un ultime soupir.

Paul se hissa à bord du Long Bow. Sylvie recula jusqu'à l'entrée de la pièce.

Les moteurs de l'avion se mirent à chauffer. Le toit de la pièce s'ouvrit en corolle comme les pétales d'une gigantesque tulipe. L'avion s'éleva lentement à la verticale et franchit l'ouverture. En quelques instants il ne fut plus qu'un petit point noir dans le ciel.

Un bang retentit et il disparut.

«— Amona lyindayulë vouchy, murmura la belle solitaire. »*Esprits de la terre veillez sur l'homme de mon cœur.*

Elle adressa un ultime baiser vers le ciel. Un pétale de lumière verte jaillit de sa main tendue et monta au firmament à la suite du Long Bow. Elle reprit enfin le chemin de l'Île des Dieux. Elle marchait lentement, le dos courbé, comme si tout le poids du monde croulait à présent sur ses épaules.

À bord de son avion, Keldon filait maintenant au-dessus de la vallée. Il n'avait pas pris le temps d'activer le mode furtif. Cobalt avait raison : il n'avait plus piloté depuis des années. Et les automatismes d'autrefois s'étaient envolés. Mais pour elle et pour tous les autres, il savait qu'il n'avait pas le droit de défaillir. Il devait rester concentré et ne plus se laisser obséder par cette séparation. Il devait à tout prix donner du temps à Alexeia. C'était tout ce qui comptait.

Un escadron de chasseurs Kesh'ran décolla juste après lui pour tenter de l'intercepter. Mais il était bien trop rapide pour eux.

Il se dirigeait maintenant à vive allure vers le vaisseau de commandement des Kesh'ran.

L'alerte fut rapidement donnée et une multitude d'engins de guerre pris l'air des quatre coins du globe pour l'intercepter.

Keldon poussa la vitesse de son appareil à son maximum pour éviter le combat. À une telle vitesse, il avait de plus en plus de mal à diriger l'engin.

Il voyait à présent les flux d'air glisser tout autour de la carlingue. Il ne pouvait même plus distinguer le ciel des nuages ; tous les objets se mariaient dans un bleu azuré.

Il ferma les yeux pour mieux sentir le monde qui l'entourait. Toute son attention se concentrait sur le pilotage. Cela faisait décidément bien longtemps qu'il n'avait plus volé à bord du Long Bow. Et il n'avait assurément plus tous les réflexes de sa jeunesse.

Il devina qu'il arrivait près de son but, et arma ses missiles. Des nuages noirs de Kesh'ran l'encerclèrent bientôt. Il réduisit les gaz.

Les assaillants se faisaient menaçant. Il aurait sans doute pu en abattre un certain nombre, avant de tomber, sans doute suffisamment pour ouvrir une brèche dans leur ligne et abattre leur vaisseau de commandement. Mais ce n'était pas là son but.

Il ne pouvait pas prendre le risque de manquer sa cible. Il désactiva ces armes, et stabilisa son appareil en signe de reddition. Les forces ennemis ne cherchèrent pas à l'abattre.

Il fut escorté jusque sur leur vaisseau-mère. Il se posa dans le hangar et, après avoir activé les systèmes d'autodéfense, débarqua.

Un comité d'accueil impressionnant l'attendait. Les Kesh'ran ne semblait pas le craindre, mais étaient curieux de voir qui était assez fou pour défier leur flotte seul à bord d'un aussi petit astronef.

Il exigea de voir leur chef. Sa requête fit rire les créatures qui l'entouraient. Ils commençaient à se moquer de lui, lorsqu'une voix autoritaire sortit des murs et exigea qu'on l'amène devant le général.

Keldon fut conduit énergiquement au milieu des couloirs du vaisseau. Pendant ce temps, un détachement tentait d'approcher du Long Bow. Les moteurs de celui-ci se remirent brusquement en marche. Il pivota sur lui-même au milieu du hangar, fit voler la porte en éclat et s'envola. L'alerte fut donnée. Un escadron de chasseurs partit à sa poursuite. Mais il ne purent le rattraper. L'avion avait désormais totalement disparu.

L'explosion de la porte du hangar avait provoqué une vive agitation à bord de l'astronef de commandement. Mais Keldon était resté impassible et docile, malgré les coups répétés de ses gardiens qui, craignant une attaque surprise, déversaient leurs craintes sur leur prisonnier.

Il fut finalement présenté devant le commandant en chef de l'armée d'invasion. On le força à s'agenouiller devant lui. Le tout puissant général fulminait. Il espérait découvrir les secrets du Long Bow, et celui-ci lui avait échappé alors qu'il le tenait presque dans sa main. Il était bien décidé à présent à se venger sur son prisonnier.

La créature extra-terrestre donnait l'impression d'une imposante masse gélatineuse. Son buste rondet, protégé derrière une cuirasse métallique lui donnait une allure de ballon de rugby.

Ses membres démesurément musclés étaient complètement découverts et arboraient d'épaisses veines saillantes. Sa tête plate et son crâne allongé évoquait celle d'une mente religieuse.

Ses yeux globuleux et jaunes débordaient d'envie et de haine. Un rictus de folie se lisait sur ce qui tenait lieu de bouche.

Sa peau couverte d'écaille était terne et sans éclat. D'un vert grisâtre elle dégageait une forte odeur d'algue et d'hydrocarbure.

Au fond de lui il jubilait. Il avait l'un des pires ennemis de son peuple à sa merci et reviendrait bientôt chez lui glorieux et adulé.

Il insulta Keldon et le menaça avec sa grande hâche, en signe de triomphe. Celui-ci ne bougeait pas, ce qui irrita son tortionnaire.

Varukth vivait sur la peur qu'il imposait à son entourage. Il ne pouvait tolérer qu'on l'on mette en défi. Il frappa Keldon du manche de sa hâche. L'homme tomba en arrière, la marque de la poignée dessinée sur sa joue. Se redressant sur un genou, il parla enfin en langue kesh'ran :

« — Voyons tout ceci n'a aucun sens. C'est gens sont inoffensifs. Ils ne présentent plus aucune menace pour vous et vous le savez.

— Peu importe j'adore la chasse. Et votre ridicule peuple est un gibier de choix qui me divertit grandement.

— Êtes-vous donc tellement faible que vous ne pouvez vous en prendre qu'à des mondes sans défense. »

En retour il reçut un violent coup de pied dans le bas du ventre qui le fit glisser d'un nouveau mètre.

« — Vous paierez pour tous vos affronts. Vous apprendrez bientôt que nous sommes les plus puissants dans cet univers. Et que votre monde nous appartient déjà. Agenouille toi devant ton nouveau maître. »

Au lieu de ça Keldon se redressa à nouveau sur ces genoux et s'efforça de se relever :

« — Si vous êtes si fort que vous le prétendez, je vous propose un marché.

— Vous n'avez rien à me donner. Vous n'avez plus rien.

— Je vous propose un duel, seul face à face. Si vous parvenez à me battre, je vous donnerais le secret de la patrouille d'argent. Si vous perdez, vous devrez laisser mes semblables vivre.

— J'ai déjà tout ce que je veux. Et je n'ai pas de temps à perdre avec vous.

— Vous fais-je donc si peur ? Que vont penser vos hommes si vous refusez un combat aussi facile ? »

De rage le général lui décocha un coup du revers de la main en plein visage. Mais cette fois Keldon ne bougea pas d'un millimètre.

Les autres Kesh'ran dans la salle n'en croyaient pas leurs yeux. Le coup était pourtant d'une violence inouïe.

«— Très bien dans ce cas montrez-moi donc ce que vous savez faire. Cela m’amusera beaucoup.»

Keldon hésita un instant. Il jaugea son adversaire un bref instant, avant de lui retourner son coup en pleine poitrine.

Vuarukth, l’évita et riposta d’un coup de poing dans l’estomac. Keldon se plia en deux, avant de sentir la lame de la hâche entailler son bras droit.

«— Tu me déçois beaucoup. Est-ce donc là tout ce que tu sais faire ? »

Depuis son arrivée dans la salle de commandement, Keldon avait une drôle d’impression. L’atmosphère était étrange. Il avait immédiatement ressenti une présence fugace, qui lui rappelait vaguement quelque chose. Cela le fit douter.

Un nouveau coup de hâche visa son bras gauche cette fois. Virevoltant sur lui-même comme un typhon, il évita l’arme de son agresseur, et, de son bras valide frappa la lame qui se brisa.

Il lui sembla remarquer un air de satisfaction dans les yeux du général. Était-ce possible ? Il s’apprêtait à enchaîner une contre-attaque. Mais c’est à ce moment précis qu’il se rappela le discours de Yossep dans cette ville dans le désert : « la violence n’appelle que la violence et ne peut que semer le chaos, même si l’on croit bien faire ».

Il retint son offensive avant d’esquiver un nouveau coup. Au fond de lui le doute était devenu conviction.

Vuarukth multipliait maintenant les attaques, qu’il ne se contentait plus que d’esquiver.

«— Et bien alors qu’attends-tu pour te défendre ?

— Je ne céderais pas à la haine. Je continuerais à me défendre aussi longtemps qu’il le faudra. Ce combat pourra durer des jours. Mais je ne trahirais pas ma conscience. Je n’ai aucune confiance en ta parole. Aussi longtemps que tu te battras avec moi, tu ne pourras t’en prendre aux miens.»

L’extraterrestre fut énervé par ce nouveau manque de respect. Personne n’avait jamais refusé de l’affronter. Il saisit une étrange arme de forme oblongue dans son dos et frappa en direction de Keldon. Elle ne le toucha pas mais créa une onde de choc qui le projeta contre la paroi. Les déflagrations se multiplièrent dans son ventre.

Il releva péniblement la tête. D’un geste de la main, il sembla dévier le flux d’air et se dégagea.

Il réalisa qu’il aurait bien du mal à esquiver ces tirs très longtemps. Mais il devait gagner un maximum de temps. S’il venait à s’écrouler, l’attaque de Nola reprendrait aussitôt, dopée par cette victoire.

Il se rua sur Vuarukth et essaya de le désarmer. En retour il reçut un violent coup sous le menton et en retomba à terre.

Le chef de guerre s’apprêta à lui envoyer une nouvelle onde de choc. Mais son arme s’emballa et pris feu. Il n’avait pas eu le temps de voir la décharge que Keldon lui avait appliquée.

«— Tu vas me dire tes secrets chien de terrien ?

— Je les emporterais dans ma tombe.

— C’est ce que nous verrons.»

Deux hommes de main le saisirent par les épaules sans qu’il ait le temps de réagir. Leur maître lui asséna ensuite une série de coups sur toute la surface du corps. Il brandit une matraque électrique et lâcha plusieurs décharges sur le bras endoloris de sa victime.

Keldon se tordait de douleur.

Les deux soldats lâchèrent leur prise.

«— Tu vas devoir te défendre ou tu mourras.»

Vuarukth asséna un violent coup de pied sur sa poitrine. Le choc fut tellement violent que Keldon se retrouva projeté en arrière contre la paroi. Ses os craquèrent. Il pouvait encore à peine sentir ses membres. Son esprit s’embrumait.

Sylvie ! Il revit l’image de Sylvie. Le premier jour lorsqu’il l’avait trouvée seule à la merci de ce Kesh’ran. Il revit leur fuite désespérée de Persoule. Il se souvint des jours et des nuits passés à veiller sur elle sur son lit de souffrance au lendemain du Grand Chaos, à leur bonheur éphémère dans les jardins de Shamballah, de ces larmes versées quelques minutes plus tôt. Il se remémora cette promesse de retour

qu'il n'avait su faire. Loin d'elle il ne pouvait plus vivre. Et il sut à l'inverse qu'elle ne se serait jamais remise de sa perte.

Il avait l'impression que son cœur était sur le point d'exploser. Ils avaient laissé passer tant d'années, tant d'occasions d'être heureux et insoucians. Non ils n'avaient pas fait tous ces sacrifices pour renoncer maintenant. Ce n'était pas possible.

Il sentit une force extraordinaire monter en lui. Son corps tout entier se mit à luire d'un bleu pâle, telle une luciole perdue au milieu des ténèbres. Il sentait de l'eau suinter sur toute la surface de son corps, comme si toute la condensation du vaisseau convergeait sur lui.

Un regain d'énergie montait en lui, et apaisait la souffrance. Il parvint à bouger un bras.

«— Alors vas-tu enfin nous montrer ton véritable visage ? »

Le général saisit une longue lance à la pointe effilée. Ses étaient devenus rouges, enflammés de dé-mence. Il projeta l'arme sur sa victime.

Keldon l'évita d'extrême justesse en roulant sur son côté meurtri.

Il ressentit soudain un étrange picotement dans son dos. Il tourna la tête et vit que la lance s'était enfoncée dans le mur et avait défoncé une gaine électrique. L'eau de condensation s'était engouffrée dans la faille provoquant un court circuit et une réaction en chaîne.

La luminosité vacilla. Une explosion dans la paroi fit trembler la salle tout entière. Keldon fut projeté face contre terre. Les spectateurs du combat étaient paniqués.

L'inclinaison du vaisseau se modifia brusquement, projetant le général et ses sbires contre les parois, qui s'effondrèrent sur eux. Nouvelle explosion. Un incendie se déclara.

Toute la carlingue était maintenant secouée de soubresauts. Les gaines de ventilation implosaient les unes après les autres.

La coque se fissurait de l'intérieure. L'eau ruisselait maintenant abondante sur les parois et corrodait le métal à une vitesse impressionnante.

Sur l'île des Dieux, Freïa était prise de tremblements. Elle dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Cobalt la saisit par le bras pour la soutenir :

«— Que se passe-t-il, m'inquiétais-je ?

— Quelque chose ne se passe pas comme prévu. Paul souffre énormément en ce moment, expliqua simplement Lucien.

— Il refuse d'entrer en contact avec moi. Quelque chose lui fait peur. Je ne sais pas ce qui se passe là haut mais ils vont le tuer.

— Il faut faire quelque chose, on ne peut pas l'abandonner ainsi, m'indignais-je.

— Cette fois je ne peux rien pour lui, se lamenta Sylvie. Il est beaucoup trop loin. »

Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, mais je savais que cela signifiait qu'il devrait se débrouiller seul.

Un point incandescent apparut bientôt dans le ciel, grossissant à vive allure :

«— Qu'est-ce que c'est ?

— Le vaisseau-mère Kesh'ran, constata l'émissaire d'Aldor.

— Dans ce cas il est temps pour vous de partir, ordonna Sylvie.

— Mais et Paul ?

— Pour lui tout est fini maintenant, m'interrompit Lucien. Il a tout fait pour vous permettre de partir. La flotte Kesh'ran va être désorganisée un moment. Vous devez en profiter. Vous n'aurez pas d'autre opportunité.

— Ne décevez pas tous ces gens qui croient en vous, ajouta Sylvie. Présentez nos hommages au maître Baggord. Prenez soin d'elle. Nous vous la confions.

— Soyez tranquille dame Freïa. Nous veillerons sur elle. Et nous nous recueillerons aussi sur la mémoire du maître Keldon. Son sacrifice aura été grand.»

J'embarquais à bord du vaisseau aldorande qui décolla presque aussi tôt.

Au même instant une puissante explosion embrasa le ciel, visible sur des kilomètres. Le vaisseau-mère Kesh'ran venait d'exploser dans l'atmosphère. Une étoile filante en jaillit au moment de l'explosion, comme l'âme de la bête qui s'embraserait dans ses derniers instants.

Dans un ciel complètement dégagé, la constellation des esprits brilla de tous ses feux et éclipsa un bref instant la lueur du soleil. Un cinquième étoile venait d'y apparaître.

Lorsque la navette aldorande fut enfin partie, Sylvie se retourna vers Lucien :

«— Tu l'as ressenti toi aussi, n'est-ce pas ?

— Une telle haine. Cela est-il possible ?

— Pourtant il est mort ?

— Ou tout au moins, avons-nous voulu le croire.

— Je l'ai vu ! J'y étais !

— Oui mais cela pourrait expliquer que Paul n'ait pas réussi à se défendre.

— Dans ce cas, la situation est bien plus grave que nous ne le pensions.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir. Je dois aller là-bas pour m'en assurer.

— Fais attention à toi. Il n'y a plus que nous deux maintenant.

— Ne t'inquiète pas. Il est hors de question que son combat ait été vain. Je lui doit bien ça.

— Je sais à quel point vous êtes proches tous les deux, depuis votre enfance.

— Ne t'en fais pas pour ça, je n'ai pas le temps de me morfondre. Et je m'étais préparé à ce cas de figure. Mais toi, tu tiendras le coup ?

— Il le faudra bien. Je lui l'ai promis. Mais dépêche-toi, nous ne sommes pas surs que les Kesh'ran ne vont pas chercher à se venger immédiatement. Et même avec la patrouille d'argent, je ne pourrais les retenir longtemps toute seule.

— Je ferai aussi vite que possible. »

Lucien s'en alla d'un pas rapide. Quelques minutes plus tard, le Long Bow traversait à nouveau le ciel, se dirigeant à pleine vitesse en direction de l'ouest.

Sylvie resta seule un instant, sans bouger. Les larmes coulaient abondamment sur ces joues. Elle releva la tête et recueillit les gouttes salées au creux de ces mains. Elles formèrent bientôt une petite réserve d'eau qui brillait d'un bleu profond.

Elle monta le chemin de la colline et s'arrêta au pied du buisson d'asphodèles. Elle versa précautionneusement l'eau sur les racines.

Des gouttes de rosée perlèrent en retour sur les feuilles, comme autant de larmes.

«— Où qu'il soit à présent, veillez sur lui et donnez moi la force de continuer le combat. »

Je ne saurais dire combien de temps le voyage dura exactement. Cela pouvait être une heure, aussi bien qu'une éternité.

Au début, j'étais particulièrement tendue. Profondément assise dans mon siège, les mains vissées nerveusement sur les accoudoirs, je fixais un point imaginaire devant moi. Je n'osais plus bouger. Et les paroles rassurantes de mes chaperons ne purent rien y changer.

J'eus une drôle de sensation au moment où l'engin quitta le sol. Il était donc de possible de voler, comme les oiseaux. Était-ce naturelle ? Après tout Allah nous avait conçus sans aile. Je n'eus pas le courage de regarder par le hublot pour admirer la vue.

Au bout de quelques instant la luminosité dans la pièce baissa brusquement, se faisant beaucoup plus diffuse. Dans le coin de mon champ de vision, par le hublot tout paraissait laiteux. On m'expliqua que nous traversions la couverture nuageuse.

Puis encore quelques instants plus tard, une lueur bleutée pénétra dans l'habitacle. Nous avions franchi la couverture nuageuse, et il n'y avait plus autour de nous qu'un vaste ciel sans borne. Cette douce luminosité m'apaisa et je parvins enfin à me détendre un peu.

Notre ascension se poursuivait, et petit à petit le bleu se fit plus profond, plus sombre, jusqu'à devenir noir.

Je me hasardais enfin à jeter un coup d'œil par le hublot à ma gauche. Et je la vis : ronde comme une perle, d'un bleu plus intense que tout ce que j'avais pu imaginer. C'était donc ça la Terre ! Ce monde qui m'avait vu naître, ce monde pour lequel nous nous battions.

Son spectacle était magnifique. De vastes étendus bleues s'étendaient sur des distances phénoménales. Des îlots marrons flottaient à la surface de ces mers. Par endroit, des lacs de verdure contrastaient avec les couleurs ternes du désert. Des nuages d'un blanc immaculé chapeautaient cet océan de vie, troupeaux de moutons dans des pâturages célestes.

Je restais en extase devant toute cette beauté. Au fur et à mesure que nous avançons, le globe rétrécissait. Bientôt apparut une grosse boule froide et grise : la Lune. Sa morosité relevait encore plus la beauté de sa voisine. Mais déjà ils n'étaient plus que des points perdus dans le noir.

Devant nous une grosse boule incandescente, se dressait toute puissante. Était-ce le soleil ? Et partout autour de nous les étoiles se détachaient sur un horizon d'ébène.

Je ne tenais plus en place. Je voulais voir. Je m'émerveillais à chaque nouvelle vision d'un corps céleste. Et nous en croisâmes nombre sur notre route du Soleil, multiples couleurs, multiples tailles. Et toute cette immensité autour de nous. Notre existence était finalement bien insignifiante perdue au milieu de tous ces mondes.

Nous nous approchions toujours du Soleil. Des gerbes de flammes en jaillissaient sans interruption avant de former de larges arches. Des pustules géantes se formaient à la surface avant d'exploser sans laisser de trace.

Je remarquais enfin que nous changions de trajectoire. Il me sembla que nous accélérions, mais cela pouvait être mon imagination. Le soleil devint rapidement un minuscule point lumineux perdu au milieu des étoiles.

La tête commençait à me tourner. On me rassura. C'était le mal de l'espace, un problème d'équilibre et de repères spatiaux paraît-il.

Nous étions à présent seuls dans l'obscurité du ciel. Nous n'avions finalement eu aucun problème pour quitter la Terre. Je supposais que Paul avait réussi à faire diversion. Mais qu'était-il advenu de lui ensuite ?

Je m'assoupis.

Je fus réveillé par le pilote qui m'indiqua que nous arrivions. Il pensait que j'apprécierais la vue lors de l'approche finale.

Cela n'avait pourtant aucun rapport avec notre départ de la Terre. La magie du moment n'était pas du tout la même.

Nous avions fortement réduit notre vitesse et l'espace était moins sombre que précédemment.

J'aperçus plusieurs autres astronefs autour de nous. Un ou deux petits mais aussi trois vaisseaux gigantesques de la taille de plusieurs maisons. Leur fuselage était étincelant et scintillait de petites lumières. Le premier était jaune, le deuxième bleu et le troisième orangé.

À proximité je remarquais également un ensemble d'objets métalliques qui semblaient inanimés. On m'expliqua qu'il s'agissait de satellites de défense, qui protégeaient en permanence l'accès à Aldor.

Les vaisseaux que nous avons aperçus étaient des éléments de la flotte de plusieurs mondes de la Concorde. Un sommet de l'Alliance devait se tenir sur la planète dans quelques jours et les premières délégations étaient déjà arrivées.

J'aperçus enfin Aldor qui se dressait imposante devant nous. La planète était légèrement plus petite que la Terre. Mais ce n'était pas la différence la plus fondamentale.

Les couleurs étaient également plus sombres. Le bleu marine dominait. Les eaux qui recouvraient la surface du globe étaient tout aussi nombreuses mais bien moins limpide. À la surface des terres, le gris anthracite dominait, signe d'une urbanisation importante. Les couleurs plus naturelles comme le vert ou l'ocre étaient quasiment inexistantes.

Je me souvins de ce que Sylvie m'avait expliqué. Au cours de son développement, Aldor avait beaucoup négligé les environnements naturels. Ils avaient ainsi perdu beaucoup de leurs forces, et leur civilisation avait même failli s'éteindre. Aujourd'hui la planète était prospère et pleine de vie, mais ne pourraient sans doute jamais retrouver son aspect d'antan. Pourtant depuis que les Aldorans avaient retrouvé une partie de leur passé, ils essayaient de réhabiliter des espaces verts. Mais cela serait très long à l'échelle d'une vie. Même les nuages avaient des coloris métalliques.

Notre navette entama sa descente dans l'atmosphère. Le spectacle était bien moins grandiose que lors de notre départ. Toutefois l'arrivée au sol était impressionnante.

La ville de Loellia, capitale planétaire d'Aldor, s'étendait à perte de vue. De vastes bâtiments aux formes géométriques parfaites bordaient des rues sans fins, parcourues par des flots ininterrompus de gens aux origines diverses.

Les jeux de lumières étaient omniprésents, les contrastes également. Les espaces clos côtoyaient de larges baies vitrées, les hautes tours s'élevaient aux centres d'habitations beaucoup plus modestes. Le gigantisme flirtait avec l'humilité, la lourdeur avec la légèreté, le sombre avec le clair. La finesse du travail des murs était impressionnante.

J'aurais certainement pu rester dans cette ville des lunes durant avant d'en découvrir toutes ses facettes.

En guise de lune d'ailleurs, Aldor possédait deux astres de la nuit. Le premier était aussi bleu que les eaux de la Shangra, le deuxième d'un rouge feu.

Le premier sentiment qui me frappa à mon arrivée fut cette impression d'étouffement, de suffocation. Tout était tellement imposant.

Je regrettais déjà les jardins ouverts et parfumés de Nola, les grands espaces de ma terre natale. Je me voyais débarquer seule au milieu d'un monde inconnu, loin de tout repère.

Une pensée traversa mon esprit. Et si je venais à ne plus jamais repartir. Et si j'échouais et que la Terre venait à disparaître. Pourrais-je supporter de vivre ici ?

Nous nous posâmes sur une plateforme ovale. Le fait de nous savoir à nouveau sur le sol me rassura un peu. Mais déjà il se mettait à bouger et notre astronef tout entier fut entraîné dans le bâtiment contigu, insecte dévoré par un monstre d'acier.

Un comité d'accueil solennel vint nous accueillir. Je fus introduit auprès des personnalités présentes.

Un certain Kioppi pris le relais des pilotes après les avoir remerciés pour leurs services.

Il parlait un arabe saccadé, mais distingué :

«— Soyez la bienvenue parmi nous. J'espère que votre séjour vous sera agréable. Durant tout le temps que vous serez parmi nous, je resterai votre interlocuteur privilégié. N'hésitez pas à me faire part de vos remarques, besoins ou même objections.

— Je vous remercie.

— Si vous voulez bien me suivre. Après un tel voyage, vous devez être fatiguée. Je vais vous conduire à vos quartiers. »

Il me conduisit à travers le bâtiment.

«— Nous sommes ici dans le Moëlla aldorande. C'est ici que sont installés les représentants aldorans de toute la planète lorsque la Concorde siège à Loellia.

— La Concorde ? Qu'est-ce donc ? J'ai beaucoup entendu ce mot depuis mon départ.

— Voyons, réfléchit-il... La Concorde est une sorte d'assemblée planétaire. Le mot désigne à la fois l'Alliance des différents mondes œuvrant pour la pacification de la galaxie, et le rassemblement de leurs ambassadeurs au cours de vastes débats. Aldor est l'un des mondes fondateurs de l'Alliance. Les membres se rencontrent régulièrement sur différentes planètes. Une session ordinaire est d'ailleurs prévue prochainement ici-même.

— Pourrais-je y assister ?

— Je verrais ce que je peux faire. Mais en ce domaine, la décision ne m'appartient pas. En attendant vous logerez ici et serez traitée avec les mêmes égards que tous les ambassadeurs de la Concorde.

— Sont-ils nombreux ?

— Dans ce Moëlla, il n'y a pour le moment que les cinquante ambassadeurs d'Aldor. Mais d'autres Moëlla abritent les délégations de nos alliés. Au total mille deux cent trente trois ambassadeurs siègent aujourd'hui à la Concorde

— N'est-ce pas difficile de gérer des débats entre autant de mondes ?

— Si bien entendu. C'est pourquoi les discussions s'éternisent souvent. Afin de résoudre le problème les mondes parlent souvent les uns au nom des autres dans des conseils tournants. Dans la pratique l'intégralité des représentants n'est présente que leur de conciles extraordinaires portant sur des thèmes majeurs.

— Est-ce le cas du rassemblement à venir ?

— Non. Il s'agit là d'un conseil ordinaire, dont le principal ordre du jour concernent les échanges de matières premières.

— Je vois. »

En fait je ne voyais pas grand chose. Ces histoires politiques de grande envergure me dépassaient complètement. Mais j'avais peur d'être ridicule.

Bizarrement les yeux de mon hôte avaient une lueur d'amusement. Il avait visiblement deviné mon malaise, mais ne préférerait pas le relever.

Le seigneur Kioppi n'était pas très différent physiquement d'un homme de la Terre. Son visage était seulement plus allongé, et ses oreilles plus pointues. Ses yeux étaient d'un jaune très pâle. Il affichait un âge déjà avancé ; mais jusqu'à quel point je n'osais le demander. Sous son apparence frêle, je compris que sa réelle force résidait plus dans le verbe que dans les muscles.

Nous arrivâmes enfin dans ma nouvelle demeure. C'était une vaste chambre aux couleurs pastels. Les murs étaient d'un bleu ciel, le sol d'un revêtement mousseux vert. Une fenêtre donnait sur un espace ou-

vert à l'arrière du bâtiment, avec une vue imprenable sur le reste de la ville. Dans un coin un grand lit rond, recouvert d'un drap rose était adossé à une armoire massive.

«— J'espère que vous vous sentirez chez vous. Nous nous sommes efforcés de conserver un environnement semblable à celui de votre monde. Nous avons également pris la liberté de mettre quelques vêtements à votre disposition. Vous pourrez ainsi vous déplacer plus à l'aise en ville.

— Je vous remercie beaucoup.

— Si vous n'y voyez pas d'objection, je vais vous laisser vous reposer un peu. J'ai malheureusement d'autres obligations qui me retiennent ce soir. Mais j'ai demandé à ce qu'on vienne vous apporter votre repas ici. En cas de problème vous pourrez utiliser cet interphone. Il suffit d'appuyer ici. N'hésitez pas à me demander si quelque chose n'allait pas.

— Je ne sais que dire. Je n'ai vraiment pas l'habitude d'un tel traitement de faveurs.

— Je passerais vous voir demain dans la matinée. Nous pourrions aller nous recueillir ensemble sur la dépouille de Maître Baggord. Son corps est toujours dans la chambre-cérémonial.

— Très bien. »

Une femme nous avait rejoint. Elle non plus n'était pas très différente d'une Terrienne. Son bassin était sensiblement plus large, toujours les oreilles en pointe, un nez très fin et court, et des traits anguleux sur les joues. Elle se présenta comme la femme d'étage.

Elle me parlait au travers d'un petit appareil rectangulaire fixé autour de son cou et qui traduisait ses paroles automatiquement. Elle m'indiqua que sa chambre était au bout du couloir, et qu'elle avait en charge d'assurer le bon déroulement de mon séjour. Elle semblait jeune et certainement très belle selon les canons de ce monde. Mais j'étais bien à la peine de me prononcer sur l'âge des gens d'ici.

Lorsque je fus enfin seule, je m'assis lourdement sur le bord du lit. J'avais besoin de calme. J'avais besoin de digérer la quantité impressionnantes d'informations qui déferlaient sur moi depuis les explications de Paul. Toutes ces nouveautés me pesaient. Les Aldorans étaient plutôt accueillants, mais je me sentais pourtant seule et perdue, si loin de chez moi.

Qu'étaient devenus mes amis, Mounia et la petite Sonia ? Comment Sadier avait-il réagit lorsque je n'avais pas reparue ? Paul m'avait expliqué qu'on ne pourrait dire la vérité aux autres. Je commençais à comprendre. Il avait raison cette vérité était difficile à porter. Mais elle l'était encore plus seule.

J'étais comme une étrangère dans un paysage, un monde, une histoire que je ne connaissais pas. Pourquoi avais-je accepté cette mission ? Comment allais-je faire ? Il m'avait dit que je le saurais une fois sur place. Et au lieu de cela j'étais encore plus dans le noir qu'auparavant. Une chape de plomb m'écrasait la tête, et m'embrumait totalement les idées.

Je finis par me laisser tomber sur le lit et m'endormis.

Je fus réveillée lorsque l'on frappa à la porte. Je me forçais à me lever pour ouvrir. C'était la femme d'étage, qui venait m'apporter mon repas :

«— Madame n'a pas l'air d'aller très bien. Vous avez mauvaise mine.

— Je suis un peu fatiguée. Je... Je dormais.

— Oh je suis navrée de vous avoir réveillée.

— Ce n'est pas bien grave. Comment vous appelez-vous ?

— Idrinal.

— Et bien Idrinal, je n'ai pas vraiment l'habitude que l'on me serve. Tout cela est très nouveau pour moi. Si vous le voulez bien, je préférerais que vous m'appeliez Alexeia.

— Comme vous voudrez. Je suis ici pour que vous puissiez vous sentir à l'aise durant votre séjour.

— Il y a longtemps que tu travailles ici ?

— Cela va faire cinq de nos années, ce qui doit représenter environ sept de vos années terrestres.

— Et tu vois souvent passer des étrangers ici ?

— Non c'est assez rare. La plupart des ambassadeurs sont des habitués. J'ai appris à les connaître avec le temps. Parfois nous recevons des invités de marque. Mais c'est effectivement plus rare.

— Et des gens de chez moi ?

— Je n'en avais jamais rencontré jusqu'à aujourd'hui. Je sais qu'il y a longtemps certains sont venus ici. J'avoue que depuis on raconte bien des choses sur ton monde et que je ne sais ce que je dois en penser.

— Et que dit-on ?

— Je ne sais pas si je puis ?

— Je t'en prie, j'ai besoin de savoir, ce que l'on pense de moi et de mes semblables. De toute façon je finirais par le découvrir.

— Et bien on dit que vous êtes capable de bien des cruautés, et avez failli détruire votre propre espèce. La Terre fait maintenant peur à bien des peuples au sein de la Concorde. Cela n'a pas toujours été ainsi pourtant.

— Et toi tu as peur ?

— Je ne sais pas. La Terre est loin. En tout cas tu n'as pas l'air d'avoir mauvais fond. Et je sais que ce sont les Julions qui t'envoient. Tu ne peux donc être foncièrement mauvaise.

— Les Julions ?

— Oui. C'est ainsi que nous appelons les esprits-gardiens de la Terre, ceux qui détiennent la puissance des Anciens. C'est grâce à eux que nous avons pu reconstituer notre passé. Nous avons pour eux beaucoup d'estime et nous espérons qu'ils reviendront ici un jour. Mais pour l'heure leur dévotion les retient ailleurs.

— Je ne comprends pas. Si vous les appréciez tant, pourquoi ne pas répondre à leur appel ?

— Je ne suis pas spécialiste en politique. Mais je crois que les choses ne sont pas aussi simples. La seule chose que je sais c'est qu'ils ont choisi de rester là-bas pour défendre la Terre plutôt que de venir se réfugier ici. Je n'en sais pas plus. Si tu le permets, je vais te laisser un instant, je dois aller servir les autres représentants de l'étagé. Mais si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à me rappeler. Je suis là pour ça.

— Je te remercie. Ça m'a fait beaucoup de bien de parler un peu.

— J'en suis ravie. Tu es très différente des ambassadeurs habituels. Je suis heureuse d'avoir pu te rencontrer. À plus tard. »

À nouveau seule, je m'assis à une table au fond de la pièce pour manger mon repas. Je ne pus reconnaître la nourriture que l'on m'avait servie. Elle était chaude. Cela ressemblait à de fins morceaux de viandes, servis à côté de légumes inconnus. Le tout était accompagné d'une boisson ambrée, et d'une pâtisserie colorée et gélatineuse. Au début j'hésitais un peu. Mais finalement cela était très bon. Bien meilleur que les biscuits du voyage. Le ventre plein, je me sentais bien mieux.

Le lendemain matin, comme il me l'avait promis, Kioppi revint me voir et m'emmena dans la chapelle où reposait le maître des Julions. Un groupe de femmes, très certainement des religieuses semblaient se recueillir autour de sa dépouille. Elles sortirent à notre arrivée.

Maître Baggord reposait en fait sur un autel de pierre, dans une sorte de boîte recouverte d'un drap blanc. Des coupelles d'encens étaient disposées tout autour de la pièce. Des gravures champêtres recouvraient les murs de la pièce. Elles me rappelèrent Nola.

Kioppi m'invita à m'asseoir devant l'autel. Il dit quelques mots à voix basse en aldran, puis vint s'installer à mes côtés :

«— Maître Baggord fut un grand homme. Il aurait très certainement pu siéger au Conseil des Sages. Mais cela ne l'intéressait pas. Il était beaucoup trop autonome. C'était à sa façon un solitaire qui défendait ses convictions. Il était une sorte de pèlerin et a beaucoup œuvré pour la paix et la concorde des peuples. Il appréciait énormément les esprits de la Terre, qui le lui rendaient bien. De nous tous, il était le plus proche des Anciens. Cela a dû être un grand sacrifice pour les Julions de ne pas venir ici par eux-mêmes. Ils doivent avoir une grande estime pour vous, pour vous demander de les représenter ici.

— Je ne sais pas. Sans doute, répondis-je hésitante.

— N'ayez crainte, je suis votre allié. Baggord était un ami, et j'apprécie énormément les vues que défendent vos amis. Je n'ai rien dit jusqu'à présent car le sujet est un peu tabou parmi nous et déchaîne bien des passions. Mais nous sommes ici seuls et au calme. Nous pouvons parler librement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sais la raison réelle de votre venue ici. Et je vais m'efforcer de faire le maximum pour que vous puissiez défendre votre cause devant le Haut Conseil.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Parce que je crois en vous. Et puis aussi pour expier mes erreurs. Lorsque la Terrible Guerre éclata sur Terre, j'étais l'ambassadeur d'Aldor sur Terre et l'émissaire de la Concorde pour l'intégration de votre monde. Malheureusement je n'ai pas su empêcher la guerre. J'ai même été le premier à verser le sang. C'est pourquoi je m'astreint à devoir de ne pas abandonner le vôtres. Votre génération doit-elle payer pour les crimes du passé ? N'y a-t-il donc aucun espoir ? Je me suis longtemps posé la question, jusqu'à connaître les derniers termes de la Grande Prophétie.

— La Grande Prophétie ? Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de prophétie. Que pouvez-vous m'en dire ?

— Que peu de choses. Hormis le Conseil des Sages, Baggord ou quelques rares personnes de votre monde, personne ne connaît les termes exacts de cette prophétie. Mais sentant son heure venue, Baggord m'a expliqué qu'elle touchait à sa fin et que bientôt tout serait fini. Lorsque les Anciens ont quitté la Terre et enterré leur héritage, ils ont laissé une mise en garde contre les dangers que représenterait le réveil de leur puissance dans un monde qui ne posséderait plus les valeurs d'antan. Ils savaient pourtant qu'un jour la Terre serait à nouveau menacée et que les Esprits réapparaîtraient pour la défendre. Le sort de la Terre se jouerait alors.

— Et comment se termine la prédiction des Anciens ?

— Sur une interrogation. Même les Anciens ne pouvaient prédire le sort de la Terre. Ce n'étaient point des devins, mais seulement de fins psychologues. Ainsi il est seulement dit qu'un choix serait fait. Et qu'alors la Terre sombrerait dans la prospérité ou le chaos, dans le bien ou dans le mal. Le moment du choix est maintenant venu. Et ce choix c'est à vous de l'insuffler.

— À moi ? Mais comment ?

— Je ne sais pas. Mais si les Esprits ont confiance en vous, alors moi-aussi. Je vais vous aider du mieux que je le peux. Pour le reste ce sera à vous de faire le maximum lors de votre allocution devant le Conseil.

»

Afin de me préparer à cette éventualité, Kioppi entreprit de me dépeindre la situation actuelle au sein de la Concorde.

Il m'expliqua que les Kesh'ran avait repris d'une façon générale leurs offensives contre la Concorde à travers la galaxie. Ils se sentaient à nouveau suffisamment fort pour conquérir de nouveaux mondes.

Pendant ce temps l'échec de l'intégration de la Terre à l'Alliance avait semé un doute entre les mondes membres et l'avait affaibli. Les forces de la Concorde étaient engagées sur de nouveaux fronts et peinaient à défendre leurs positions. L'ouverture d'une nouvelle ligne d'affrontement sur Terre risquait d'aggraver encore la situation. Et la crainte d'un nouvel échec tempérait les ardeurs des plus modérés.

Par deux fois déjà la Concorde avait cherché à défendre la Terre et par deux fois déjà cela s'était terminé par un cataclysme. Pourtant le lien étroit entre Aldor et les Anciens était encore fort. Et il restait des voix pour défendre cette planète dans laquelle les Aldorans avaient également des racines. Mais jusqu'à présent ils n'avaient pas réussi à se faire entendre.

Si je parvenais à initier un débat au sein du Conseil, le débat pourrait être relancé et trouver une nouvelle issue.

Les séances de l'assemblée de la Concorde commencèrent le lendemain. En liminaire, un hommage devait être rendu à Baggord, grand défenseur de la paix au sein de la Concorde. Kioppi profita de l'occasion pour m'obtenir tribune.

Je devais officiellement parler au nom des Esprits pour rendre un hommage au personnage. Mais une fois sur le devant de la scène, je pourrais faire mon appel à l'aide. C'était risqué et cela pouvait passer pour un manque de respect. Mais les dernières informations reçues de la Terre n'étaient pas trop rassurantes, et le temps jouait contre nous. Il fallait prendre le risque.

Les premières déclarations furent particulièrement solennelles. Un à un les ambassadeurs des différents mondes vinrent témoigner de leur respect pour le défunt. Vint enfin mon tour de prendre la parole. Kioppi m'encouragea à parler en toute honnêteté.

L'annonce de mon intervention par le rapporteur, souleva un murmure de stupéfaction. Depuis plusieurs siècles, aucun représentant de la Terre n'avait parlé devant le Conseil. Kioppi calma le brouhaha en expliquant que j'avais été mandaté par les disciples terriens de Baggord, qui n'avaient pu faire le déplacement.

J'étais particulièrement crispée. Il devait y avoir un parterre de quatre cents à cinq cents dignitaires venus des quatre coins de l'univers. En mon fort intérieur, je pensais à Yossep. Je savais qu'à ma place il aurait pu soulever des montagnes. J'implorais son aide par delà la mort.

J'avancais d'un pas hésitant vers la tribune :

«— Bonjour à vous nobles représentants de la Concorde. Je conçois que ma présence ici puisse surprendre voire choquer, après tout ce qui a pu se passer sur Terre. Mais c'était il y a déjà très longtemps et je ne suis pas venue ici pour remuer les sombres heures de l'Histoire, mais pour parler d'un homme bon et qui a œuvré pour la paix tout au long de sa vie.

«— Je n'ai pas eu le privilège de rencontrer maître Baggord de son vivant. Mais j'ai la chance de connaître des personnes qui elles l'ont côtoyé de près et de voir l'impact qu'il a eu sur eux. Nul doute qu'il y a beaucoup de sages, et de généreux parmi vous. C'est certainement le privilège de l'âge de parvenir à atteindre un tel état de conscience. Je ne prétends pas être de ceux là. Mais j'ai vu des gens prêts à donner leur vie par amour ou par compassion, des gens qui ne reculeraient devant aucun sacrifice pour défendre la paix et protéger la vie. Et cela parce qu'ils ont eu la chance de rencontrer un être exceptionnel.

«— Aujourd'hui ils ne peuvent malheureusement pas être là car ils continuent à défendre ce en quoi ils croient plus que tout : un monde meilleur. Ils continuent à appliquer ce que leur a enseigné Baggord et s'acharnent à essayer de réparer les erreurs du passé.

«— Enfin je dis qu'ils continuent. J'ose le croire. Car depuis mon départ, je n'ai pas pu avoir de leurs nouvelles. Peut-être même sont-ils mort en essayant de me permettre de venir jusqu'ici.

«— Car comme vous le savez sans doute les Kesh'ran ont à nouveau entrepris d'envahir notre planète. Mon peuple paie aujourd'hui très cher les erreurs de nos ancêtres. Nous n'avons plus aucun moyen de nous défendre. Et sans intervention de la Concorde, nous n'avons aucune chance d'en réchapper. C'est pourquoi je vous supplie de nous venir en aide.»

Cette dernière phrase revigora le brouhaha. L'exaspération avait pris le pas sur l'étonnement. Des débats agités naissaient dans les travées. J'avais jeté un pavé dans la mare. Je sentais que la situation échappait à tout contrôle. Le président de l'Assemblée cherchait à ramener le calme, mais ne parvenait plus à se faire entendre. On me demanda de reprendre ma place, pour calmer le jeu.

Était-ce donc fini ? Je ne pouvais tout de même pas m'avouer ainsi vaincue.

J'essayais de reprendre aussi fort que je le pouvais :

«— Nous avons déjà payé un lourd tribut à la folie d'autrefois. Mon monde est ravagé. Notre vie n'est que souffrance et mort. Depuis plusieurs générations, nous avons renié ce passé de sauvagerie. Nous avons tout oublié de la grandeur et de la puissance de la civilisation d'autrefois. Nous n'avons gardé que le souvenir du malheur et du repentir. Allez-vous donc attendre patiemment qu'il ne reste plus aucune trace de notre existence. Tel est donc là la volonté de cette Alliance qui se veut au service des peuples et de la paix.»

Cette fois l'indignation était générale. Les voix des plus indécis s'étaient tues et le ton montait parmi les officiels. Kioppi monta sur la tribune et me conseilla de ne pas insister. Il m'entraîna dans le couloir :

«— Vous avez essayé de tout votre cœur. Mais je crains que cela n'ait pas suffi. Le traumatisme est encore trop grand parmi ceux qui ont vu la rage de vos ancêtres.

— Alors c'est fini. Tout espoir s'est envolé ?

— Ne dites pas cela. Il faut toujours y croire. Le pouvoir des Anciens étaient terribles et dangereux, mais il était aussi capable de réaliser des miracles. Par deux fois déjà, il a sauvé votre race de l'extinction

complète. Alors ne baissait pas les bras. Notre stratégie n'était pas la bonne aujourd'hui. Mais il nous reste encore des alliés. Alors tenez bon.

Cobalt filait à vive allure au ras des flots. Des nuages d'écumes se formaient dans son sillage. Le Long Bow semblait flotter sur la surface agitée de l'Océan. Petit point lumineux au milieu de l'immensité, il passait totalement inaperçu.

Les premiers rivages apparurent au loin, gris et stériles, recouverts d'une fine couche de sel, finement ciselés par le va-et-vient de l'eau.

Tous les capteurs de l'avion s'affolèrent à l'approche des côtes. Comme il s'y attendait l'endroit était infesté de Kesh'ran.

Cobalt posa l'oiseau de fer dans une crique encaissée et dissimula l'avion à l'apique d'une haute paroi rocheuse sous une couverture assortie à la couleur de la pierre. À moins d'avoir le nez sur l'appareil, l'illusion était parfaite.

Puis il commença à escalader précautionneusement la falaise. Au dessus du sommet de sombres volutes de fumée se dressaient en colonnes vers le ciel. Une odeur putride était portée par le vent jusque sur les plages.

Lorsqu'il eut atteint le sommet, il comprit la source de ces nuisances. La région qui se dévoilait sous ses yeux était recouverte d'installations kesh'ran. Des mines à ciel ouvert recrachaient continuellement dans l'atmosphère les déchets de leurs excavations. De profondes veines lézardaient la terre et charriaient un étrange liquide noir. Tout autour, des colonnes de blindés lourds s'agitaient en désordre. Ce devait être contre-coup de la décapitation de l'état-major kesh'ran.

Cobalt ne s'attendait absolument pas à un tel déploiement de force dans cette région reculée. Il espérait que les troupes ennemies eussent été concentrées plus au Nord. Cela s'annonçait beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait cru.

Il aurait été bien trop long de contourner les installations ennemies. Et il ne pouvait utiliser le Long Bow plus loin dans les terres sans risquer de se faire repérer. Il n'avait d'autres solutions que de se glisser entre les lignes ennemies. Il commençait à regretter de ne pas avoir pris le Lexa. Le voyage aurait été plus long, mais il aurait pu rester incognito.

Mais pourquoi diable un tel déploiement de force dans ce secteur ? Le minerai n'était pas tellement abondant par ici. Lors de la dernière invasion, ils s'étaient longtemps désintéressés de cette région. Auraient-ils peur de reconduire les erreurs du passé ? À moins qu'ils ne cherchent à cacher quelque chose de bien plus important.

Il avait un mauvais pressentiment. Quelque chose ne tournait décidément pas rond. Il craignait de plus en plus ce qu'il risquait de découvrir ici.

Il s'enveloppa dans son manteau, se recroquevilla sur lui-même et pris la route de l'ouest. Il concentrait toute son énergie et son attention à masquer sa présence. Mais alors qu'il avançait entre les exploitations minières, il ressentit des flots de haine et de violence traverser tout son corps et il en souffrit terriblement. Il faillit en perdre sa concentration. Une impression de mort et de malheur recouvrait toute la région.

Il y avait déjà bien longtemps que ce secteur avait été ravagé par la fureur des Kesh'ran. À la fin de la dernière guerre planétaire, ce n'était déjà plus qu'un no man's land. Depuis les années étaient passées, mais jamais la vie n'avait repris le dessus, comme si un mal profond y était enfoui dans les entrailles de la terre.

Cette terre lui rappelait de bien tristes souvenirs. Il n'étaient plus revenu là depuis la mort de Nellya et Mussaki. Et la douleur, doublée par la désolation du paysage, lui nouait l'estomac et lui déchirait le cœur.

Cobalt réussit à se faufiler entre les patrouilles kesh'ran. Mais plus il avançait dans les terres, plus la sensation de haine se faisait forte, et plus son esprit s'obscurcissait, annonçant un drame auquel il espérait encore échapper.

Il lui fallut plusieurs heures pour s'enfoncer dans les terres. Il atteignit finalement la Vallée de la Désolation complètement épuisé.

C'était là que, plus de cinq cents ans plus tôt, les Kesh'ran avait fait la démonstration de leur toute puissance, là où toute vie s'était éteinte sur des kilomètres, là où les illusions des hommes avaient été enterées, là où Mussaki et Nellya étaient tombées.

Les Kesh'ran y étaient encore plus nombreux que précédemment, comme s'il cherchait à protéger un sanctuaire. Le général qu'avait vaincu Keldon était-il réellement le chef des envahisseurs, ou bien leur réel leader se tapissait-il au milieu des anciennes terres d'Amérique ? Le gros de leur armée se cachait-il en celui abandonné pour toujours par les hommes.

Cobalt était trop fatigué pour continuer. Il n'avait même plus la force d'informer Freïa de son inquiétante découverte. Et il était seul sans alliés à proximité immédiate.

Il était étonnant que les Gardiens de Salmeda n'aient pas remarqué toute cette activité ennemie. La région était pourtant sous leur responsabilité. À moins que la cité atlante ne soit déjà tombée. Cela n'était pas improbable. Ils avaient perdu tout contact avec les Atlantes depuis le début du siècle de Nola.

Il s'aménagea un refuge dans une cavité rocheuse et s'y allongea pour reprendre des forces. Pendant ce temps il continuait à tendre l'oreille et restait vigilant aux mouvements de troupes. Ce sentiment de cruauté l'oppressait toujours plus. Il avait de plus en plus de mal à y résister et il aurait pu tout abandonner rien que pour être délivrer cet accablement.

Il n'eut pas la patience d'attendre que ces batteries soient complètement rechargée. Il ne tenait plus en place et sortit de sa cachette. Sous ses pas le sol était de plus en plus sec et de plus en plus rocailleux, alors que dans le même temps la densité de Kesh'ran diminuait à vue d'œil. Pourtant cela ne le rassurait nullement.

Il avait du mal à reconnaître ce paysage chaotique. Bien qu'il ne soit plus venu depuis si longtemps, il ne pouvait oublier cet endroit où il avait vu mourir ses deux amies sans pouvoir intervenir. Cela lui semblait être hier. Son cœur se serra.

Il revit leurs visages, ses parents, ses amis, tous décédés à présent. Et lui qui restait debout, éternel témoin des malheurs de ses proches. Quand serait-il enfin libéré ? Quand pourrait-il enfin rejoindre ceux qu'il aimait ?

Le terrain alentour donnait l'impression d'avoir été retournée par une gigantesque main. Des plaques de calcaire s'emboîtaient pêle-mêle. De profonds trous donnaient au sol des allures de gruyère. Les restes d'un monticule de pierres étaient éparpillés sur plusieurs mètres à la ronde.

Un frisson parcourut le dos de Cobalt. À cet instant précis il comprit qu'il n'avait pas rêvé. L'aura qu'ils avaient sentie était bien la sienne. Il l'a perçue alors à nouveau, beaucoup plus nettement cette fois, beaucoup plus proche.

Il fit volte face, juste à temps pour apercevoir une ombre fine qui se plaçait dans son dos :

«— Alors voilà enfin le terrible Cobalt ! Il y a si longtemps que je rêvais de te rencontrer.

— Fénélas ! La dernière leçon ne t'a donc pas suffit. Tu aurais mieux fait de rester en enfer, car je ne te laisserais plus semer le chaos ici bas.

— Et comment comptes-tu m'arrêter ? Regarde-toi tu n'es plus que l'ombre de toi-même, vieillard sénile.

— Nous verrons bien. En tout cas je ne commettrais pas la même erreur que Sylvie. Je ne laisserais pas planer le moindre doute sur ta mort.

— Les années passent, mais tu es resté le même : orgueilleux et sûr de lui. Cela te sera fatal.

— Comment as-tu pu t'allier à ces monstres ?

— Cinq cents ans ! Cinq cents ans, je suis resté prisonnier sous ses monceaux de pierres et de sable. Je ne sais pas comment j'ai pu survivre ainsi aussi longtemps. Mais le fait est que je suis toujours en vie. Et pendant ces cinq cent ans j'ai eu tout le loisir de ruminer ma vengeance pendant que toi et les tiens allaient librement à la surface. Quand les Kesh'ran ont repris leur forage ici, ils m'ont libéré par hasard. Mais eux ont ensuite vite compris qu'il ne fallait pas être sur ma route. Ces imbéciles croient réellement que je vais leur révéler le secret des Anciens. Ils sont encore plus pitoyables que ce fou de Saxe ! Mais une fois que je me serais débarrassé des derniers Atlantes plus rien ne pourra m'arrêter.

— Nous t'avons déjà arrêté une fois, nous recommencerons.

— Beau succès, je l'avoue. Je n'aurais pas fait mieux. Dommage, j'aurais préféré gouverner sur le monde d'autrefois, il était autrement plus riche et puissant que celui-ci. Mais ce sera un bon début pour m'exercer.

— Tes mesquineries m'épuisent.

— Alors qu'attends-tu. Prouves moi que tu ne t'es pas rouillé. »

Cobalt banda ses muscles. Il arma son coup mais se retint à la dernière minute. Il ne se souvenait que trop bien de la façon dont Nellya avait été tuée.

Il cherchait à le pousser à bout, pour qu'il utilise toute sa force. Fénélas pourrait ainsi l'assimiler et la retourner contre lui. Surtout il devait rester calme et maître de lui.

«— Tu n'attends que ça, n'est-ce pas ? Mais je ne te ferais pas ce plaisir.

— Si tu refuses de te battre, tu subiras le même sort que ton cher ami Keldon.

— Keldon ?

— Je ne sais pas comment il a réussi à déceler ma présence sur le vaisseau-mère. Mais il y est parvenu. J'étais pourtant si prêt du but. Ce général m'offrait sa force sur un plateau. Au lieu de ça ces deux imbéciles sont morts tous les deux maintenant.

— Paul a fait ce qu'il avait à faire. Et je ferais de même.

— Comme tu voudras. »

La cape de Fénélas fut soulevée par une rafale de vent, dévoilant des yeux rouges-sang. Des arcs électriques se formèrent entre ses mains écartées et déferlèrent sur Cobalt à la vitesse de la lumière. Celui-ci fut pris de soubresauts et tomba à genoux.

Il sentait ses muscles s'atrophier, son cœur battre par à-coups. Il serrait les dents aussi fort qu'il le pouvait encore pour ne pas perdre connaissance.

Fénélas relâcha son étreinte :

«— Tu vois bien que tu ne fais pas le poids. Même toi le plus puissant des six. Mais imagine si tu te joignais à moi. Ensemble nous pourrions balayer les Kesh'ran de ce monde et en prendre le contrôle. Ce ne serait qu'un premier pas. Bientôt toute les races de l'univers seraient à nos pieds.

— Ne rêves pas, rétorqua Cobalt en se relevant péniblement. Jamais je ne me soumettrais à ta folie.

— Tu as tort. Je t'offre pourtant ta seule chance de vivre. »

Fénélas sembla se dédoubler. Sautant dans les airs comme une toupie il asséna une série de coups de pied à son adversaire qui eut toutes les peines du monde à les contrer. Cobalt reculait.

«— Regarde-toi vieux fou ! Tu manques d'entraînement.

— Ne sois pas aussi sûr de toi ? »

Cobalt contre-attaqua avec les paumes de ses mains. Sa vitesse de frappe était impressionnante. Mais les rares coups qui échappèrent à la défense de Fénélas ne l'ébranlèrent même pas.

«— Tu es pitoyable. Combien de temps espères-tu tenir ainsi ? Si tu refuses de me montrer ta réelle force, tu n'as aucune chance.

— Je tiendrais aussi longtemps qu'il le faudra.

— Je ne commettrai pas avec toi la même erreur qu’avec Freïa. Je ne baisserai pas ma garde. Soit tu te défends, soit tu meurs. »

Fénélas leva son bras vers le ciel avant de l’abattre dans la direction de Cobalt. Un éclair jaillit su ciel et vint frapper le sol aux pieds de l’esprit du vent. La déflagration le projeta contre un bloc de calcaire.

Fénélas avança vers lui, l’air menaçant :

«— Tu imploreras bientôt ma pitié. Tu regrettera d’être venu me défier sur mes terres. »

Un nouvel arc électrique se forma au creux de sa main. Il le déchargea sur la poitrine de Cobalt, à hauteur du cœur.

Cette fois il ne put retenir un cri. Il ne pouvait plus supporter une telle décharge. Mais soudain la charge électrique s’évanouit et Fénélas fit un bond en arrière pour se dégager d’une étreinte invisible.

«— Tu utilises la puissance de la foudre. Mais celle-ci n’obéit qu’à Mussaki. Tu ne pourras pas te débarrasser de moi ainsi. Elle ne te le permettra jamais. »

Contrarié par l’intervention de l’esprit défunt, les yeux de Fénélas brillèrent d’une fureur encore plus intense. Il se rua sur Cobalt toujours à terre, et lui décocha une série de coup de poings. Cobalt ne pouvait plus se défendre. Fénélas l’attrapa par les épaules et le lança contre un nouveau bloc de calcaire. L’esprit du mal fulminait. Il crachait littéralement de la fumée par sa bouche.

Cobalt se redressa tant bien que mal. Il essuya un filet de sang au-dessus de sa lèvre supérieure. S’appuyant sur le bloc de calcaire il se remit péniblement debout.

Le vent d’est se levait. Des nuages de poussières volaient entre les deux hommes.

«— As-tu donc décidé de te battre ?

— Il me semble que je suis toujours debout non ?

— Qu’espères-tu ? Qu’attends-tu donc ? Aucun secours ne te viendra. Mêmes tes amis défunts ne pourront bientôt plus rien pour toi. Mais rassure-toi tu vas bientôt aller les rejoindre.

— Pendant que tu te bats avec moi, tu ne peux semer le trouble ailleurs. Alors tu vas devoir mettre les boucher-doubles si tu espère mettre en œuvre tes plans de gloire. »

Le sol fut ébranlé. Des blocs de pierre en jaillirent. Fénélas les projeta sur son adversaire.

Cobalt ferma les yeux et se concentra. Il tendit ses deux mains paumes ouvertes devant lui. Les blocs de pierre furent ralentit comme freiné les frottements de l’air. Le coup en fut d’autant moins violent, et il ne put faire chanceler Cobalt.

Mais déjà Fénélas était sur lui et multipliait les assauts. L’effort consenti par Cobalt pour contrer l’attaque précédente sans se dévoiler avait laissé des traces de fatigue. Cobalt ne put les contenir cette. Il cracha du sang avant de s’écrouler face contre terre.

La violence du vent redoublait. La cape de Fénélas claquait dans les airs. Il devait maintenant masquer son visage pour protéger ses yeux de la poussière.

Une nouvelle fois Cobalt se releva. Son manteau flottait lui aussi au vent :

«— Tu as beau continuer, je me relèverai encore et encore, grimaça-t-il entre ses dents. »

Fénélas lui lança un regard d’exaspération et un caillou. Cobalt le fit voler d’un geste de la main. Il entreprit de riposter. Mais ces coups étaient maintenant beaucoup moins rapides. La fatigue et la douleur commençaient leur lente besogne.

Fénélas n’eut aucun mal à déjouer cette nouvelle offensive et lui décocha en retour un puissant coup de genoux. Cobalt mordit à nouveau la poussière.

La tempête redoublait d’intensité. Un mur de bourrasque entourait à présent le champ de bataille, emprisonnant les deux protagonistes. Mais ni l’un ni l’autre ne semblait s’en soucier. De fines gouttelettes d’eau commencèrent à tomber ; elle rayonnait d’une douce lumière bleutée.

Cobalt se releva une énième fois. Mais il n’eut pas le temps d’éviter une nouvelle boule d’énergie, qui le cloua aussitôt au sol.

«— Je commence à me lasser. Décidément tu ne vaux pas mieux que les autres. »

Les gouttelettes s’étaient maintenant muées en une pluie soutenue. Au milieu de ce déluge, des reflets d’irisation se formèrent. Et comme autant de petites lucioles, elles enveloppèrent les deux adversaires. Une

odeur parfumée emplissait l'espace. De petites billes vertes perlaient à travers le sol et étaient entraînées dans les airs par les courants ascendants.

Fénélas remarqua enfin ces manifestations inhabituelles. Cobalt ne bougeait presque plus, toujours allongé face contre terre.

«— Je ne sais pas ce que tu mijotes encore, mais cela ne marchera pas. J'ai assez joué. Il est tant d'en finir. »

Fénélas arma son coup et s'apprêta à porter une attaque fatale à son adversaire. Mais il fut arrêté net dans son mouvement, comme s'il venait de se faire emprisonner entre deux couches d'air. Il cherchait à se dégager, mais il ne pouvait presque plus bouger. Les halos multicolores l'entouraient et semblaient se déposer à la surface de son corps. Pendant ce temps là d'autres convergeaient vers le corps de Cobalt, qui essayait péniblement de se relever.

«— Mais qu'est ce qu'il m'arrive, s'exclama Fénélas. Je... Je n'arrive plus à bouger. Comment as-tu pu ? »

Fénélas essayait de se débattre mais ses membres restaient scotchés. Et plus il tentait de se dégager et plus l'étreinte invisible se resserrait.

Cobalt se tenait à présent debout mais chancelant. Son regard brillait d'une lueur nouvelle. Tout son corps brillait d'une lumière douce et rassurante. Les traces des coups endurés s'effaçaient peu à peu.

«— Je n'y suis absolument pour rien. Tu paies là le tribut de ta trahison. Tu n'as cessé d'exploiter les forces de la Nature pour faire le mal et semer la destruction sur ton chemin. À présent elles ont décidé d'elles-mêmes de t'abandonner et de reprendre ce qui t'avait été donné.

— C'est impossible. Je suis mon seul maître.

— Tu as oublié que cette puissance ne t'appartenait pas, mais était seulement généreusement à ta disposition. »

Fénélas se tordait de douleur. Il faisait des efforts surhumains pour se libérer. Mais la pression de l'air sur lui se faisait toujours plus forte. Les minces rayons de soleil qui traversaient les nuages étaient autant de flèches enflammées qui lui brûlaient la peau. Il était maintenant quasiment aveugle. Il sentait l'eau perler dans sa gorge et remplir peu à peu ses poumons. Des racines jaillissaient du sol et lui lacéraient les pieds.

Il voulait crier mais le son de sa voix était faible et étouffé :

«— Pitié ! Pitié ! Je t'en supplie. »

Dans ses yeux vides la fureur avait cédé la place à la peur.

«— Je ne peux malheureusement plus arrêter la colère de la Nature et des forces de la vie. Je te l'ai dit : ce n'est pas moi qui les commande. Tout au plus puis-je écouter tes souffrances. »

Le corps de Fénélas n'était plus qu'une marionnette, livrée aux caprices des éléments. Son visage reflétait la douleur et la peur de la mort.

Cobalt concentra ses dernières forces. Il frappa l'espace devant lui de la paume de sa main. Une onde de choc se forma. L'air, comprimé au maximum, vint frapper Fénélas à hauteur du corps avant de se détendre. Sous l'impact du choc, la pompe sanguine s'arrêta net.

Fénélas s'écroula raide et sans vie. Son corps se désintégra presque aussitôt. Et tandis que le vent balayait les cendres aux quatre coins de la planète, la tempête se calma et le soleil reparu enfin.

«— Moëllian soleri baniente. Et amandanié lliobos delicat juolmes sono.» *Pardonnez lui les errements de son cœur. Accordez-lui le repos des âmes défuntés.*

Cobalt mit un genou à terre. Pour reprendre son souffle. Le combat avait été plus rude qu'il ne l'avait cru et il était à bout de force. Il s'écroula à son tour.

Au firmament, une sixième étoile venait de rejoindre la constellation des Esprits.

À cet instant précis, à l'autre bout du globe, Freia sut enfin que Fénélas n'était plus et que l'ère des Esprits de la Nature touchait à sa fin. Bientôt la dernière page de la Grande Prophétie des Anciens serait tournée et ils seraient enfin à nouveau tous réunis.

Depuis la destruction du vaisseau-mère kesh'ran, les mouvements ennemis étaient plus désordonnés. Les premières heures un vent de panique avait soufflé au sein des troupes de l'invasion. Personne n'avait vu venir la chose.

Quelques raids isolés avait bien répondu à la mort de leur chef, mais ils s'étaient rapidement stoppés.

Dans les faits aucun d'eux ne savait réellement les conditions de la disparition de leur amirauté. Et certains craignaient l'apparition d'une nouvelle arme terrifiante entre les mains de la Terre. Ils redoutaient que le rapport de force ne s'inverse une fois encore en faveur des habitants de la planète bleue.

D'autre part, les grands seigneurs de guerre étaient à l'affût de la moindre occasion pour occuper la place laissée vacante de chef de guerre. Il faudrait plusieurs semaines avant que l'empereur ne lui désigne un successeur. Et ils avaient tous d'ici là l'occasion d'affirmer leur puissance. Aussi tous les grands seigneurs kesh'ran se surveillaient-ils avec la plus grande attention. La moindre erreur pouvait leur être fatale. Ils se neutralisaient donc ainsi, sans vraiment se soucier des Terriens, qu'ils jugeaient toujours incapables de se défendre. La mort de Vuarukth n'était pour eux qu'une erreur de parcours sans conséquence.

Se fut pour les habitants de la Terre un moment de calme bienvenu. À Nola de nombreux travaux étaient nécessaires après les dernières attaques. Le moral avait atteint des planchers, et un peu de repos ne pourrait qu'être bénéfique.

Les réparations allaient bon train. Tous les citoyens avaient spontanément augmenté leur rythme de travail, et prenaient sur leur temps libre pour s'acquitter de leurs nouvelles tâches. En attendant la fin des réparations, ceux qui n'avaient plus de toit trouvèrent refuge chez des voisins. La solidarité marchait pleinement, comme elle l'avait toujours faite dans cette extraordinaire cité.

Sadier se démenait comme un diable, redoublant d'activité. Pourtant il s'était embrumé, et était particulièrement inquiet depuis le départ d'Alexeia. Il scrutait souvent l'horizon, se demandant où elle pouvait bien être ; et surtout pourquoi avait-elle dû partir si vite sans le moindre au revoir. Il avait longuement interrogé Sylvie à ce sujet. Mais elle avait toujours esquivé la moindre réponse.

Cela ne faisait qu'augmenter les craintes et l'énerverment de cet homme fier et impatient. Il aurait pu la forcer à lui répondre. Mais bizarrement, il éprouvait un grand respect pour cette étrange femme. Tranquille et forte à la fois, elle était comme un roseau, capable de plier lorsque le vent souffle, mais sans jamais casser.

Depuis le départ d'Alexeia, c'est elle qui s'occupait de la petite Sonia en l'absence de sa mère. Bizarrement c'était la seule femme de la ville, en laquelle Mounia avait suffisamment confiance. Il faut dire qu'elle ne connaissait pas encore beaucoup de monde.

Sonia ne se plaignait pas. Elle était toujours toute sourire avec sa nouvelle nounou. Sylvie, d'habitude si inquiète, n'était plus la même en présence du poupon. Elle était radieuse. Plus belle que jamais, elle arborait un large sourire et un regard d'émerveillement permanent. On pouvait même y voir le désir, le désir d'avoir des enfants, et l'instinct maternelle longtemps refoulé qui reprenait le dessus.

Depuis la disparition d'Alexeia et de Paul, Sylvie étaient plus mélancolique et énigmatique que jamais. Un masque de tristesse avait recouvert son visage. Par moment elle n'était rien de plus qu'un zombie quand on la croisait dans la rue.

Mais lorsqu'elle était avec Sonia, elle retrouvait tout son dynamisme, toute sa gaieté et sa beauté irradiait de milles feux.

La nourrisse et l'enfant se promenaient souvent sur les bords du fleuves, au milieu des fleurs et des arbres. On racontait qu'elle l'avait même conduite jusqu'à l'Île des Dieux.

Au début, Sadier et les villageois s'en était inquiété. Mais la femme était autant crainte que respectée. L'enfant semblait parfaitement s'épanouir. Et tout le monde s'accordait pour dire qu'elle était plus en sécurité avec Sylvie qu'avec quiconque. Alors ils laissaient faire. Mounia elle était sereine. Elle lui faisait une confiance aveugle.

Au cours de leur promenade, Sylvie s'arrêtait souvent pour discuter et dialoguer avec les villageois en plein labeur. Elle leur donnait moult conseils pour les aider.

Parfois elle redressait Sonia dans ses bras et la regardait tendrement :

«— Tu as vu Sonia. Tous ces hommes et ces femmes qui travaillent ensembles dans un même but, oubliant leurs différences, ou leur tracas, tous unis dans le soucis d'améliorer le sort de tous. Cette communion des esprits, c'est ça le secret de l'avenir. Ne l'oublie jamais.»

Lucien était réapparu à Nola plus d'une journée après la disparition d'Alexeia et Paul. On supposa qu'il les avait accompagné sur une partie du chemin.

Il apparut fatigué et affichait des traces de plaies et de bleus sur une bonne partie de son corps. Sa robe d'habitude irréprochable était morcelée d'une multitude de trous. Il était évident qu'il avait été entraîné dans une bagarre.

Il refusa de donner plus de détail aux passants qu'il croisa à l'entrée de la ville. Il se contenta de rassurer tout le monde en les assurant que les autres étaient sains et saufs et qu'il était seul au moment de son agression.

Il ne dit que quelques mots de réconfort à Mounia et Sadier, puis rejoignit directement Sylvie dans sa chambre :

«— Comment te sens-tu, s'enquit-elle à son arrivée ?

— Comme si je venais d'être piétiné par un troupeau d'éléphants. Et toi ?

— Je m'efforce de ne pas trop y penser. Et puis le petite Sonia est adorable. Je n'arrête pas de la contempler et de jouer avec elle. Elle me rappelle ce rêve que nous poursuivons depuis si longtemps avec Paul : pouvoir un jour avoir des enfants, la plus belle chose de la vie.

— Tu connaîtras un jour ce bonheur. J'en suis convaincu.»

Elle ne répondit pas tout de suite, comme si elle devait se retenir de toutes ses forces de ne pas s'effondrer.

«— C'était lui n'est-ce pas ? Fénélas avait survécu.

— C'est terminé à présent. Plus jamais il ne pourra répandre la haine.

— En es-tu sûr ? Je l'ai cru moi aussi il y a cinq cents ans.

— Je me suis assuré qu'il ne pourrait se relever cette fois.

— Tant mieux.

— J'ai découvert qu'il avait fait un pacte d'intérêt avec les Kesh'ran. Je ne sais pas ce qu'il a pu leur apprendre exactement. Mais cela peut être grave. S'ils découvrent l'existence des cités atlantes tout est perdu.

— Je doute qu'il ait abattu une telle carte, avant d'être sûr de son coup. Il n'est pas du genre à partager le gâteau.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il était sur le vaisseau-mère à l'arrivée de Paul.

— Cela expliquerait pourquoi ça a mal tourné là haut.

— Et quelles sont les nouvelles ici ?

— J'ai pu vérifié l'état des générateurs de boucliers. Ils n'ont pas trop soufferts et restent opérationnels. Mais si nous devons les activer, il va falloir trouver de bonnes explications à donner aux villageois.

— Pourvu que nous n'aillons pas à en arriver là. Et Aldor ?

— Aucune nouvelle. La navette a dû arriver à présent.

— Ça a tout de même l'air plus calme par ici.

— Le coup de poker de Paul aura au moins permis cela. On dira qu'il y a beaucoup d'agitation dans les rangs kesh'ran. Pendant qu'ils se disputent entre eux, nous avons un peu de répit. Espérons que cela ne soit pas trop rapide.

— Ce qui m'inquiète c'est que partout où la haine et la violence subsiste, un nouveau Fénélas pourra apparaître. Après tout comme nous il ne faisait que personnifier le caractère de notre monde.

— Certes, mais aujourd'hui il n'est plus. Et le calme est revenu à Nola. Le Mal est toujours là, mais il n'est plus été assez fort pour maintenir Fénélas en vie. Cela prouve que tout n'est pas encore perdu. Aujourd'hui la volonté de vivre et d'aimer est plus forte. Et pour cette raison nous sommes plus fort que jamais.

— Tu as raison. Jamais nous n'avons été si près du but. Mais nous ne devons pas relâcher nos efforts. Trop de gens sont déjà tombés pour nous permettre d'en arriver là.

— Je suis content de constater que tu prends les choses par le bon bout.

— À chaque fois que je vois Sonia, je me dis que l'avenir lui appartient. Moi je ne suis déjà plus qu'une ombre du passé. Et cette ombre ne doit pas obscurcir son avenir. C'est aussi pour elle que je me bats à présent.

— Paul serait fier de toi.

— Je sais. Si seulement il était ici.

— Bientôt vous serez à nouveau réuni et cette fois plus rien ne viendra vous séparer.

— Tu es épuisé. Tu ferais mieux de te reposer. Tu vas avoir besoin de force dans les jours qui viennent.»

Lucien resta dormir chez elle durant presque deux jours. Personne ne pouvait le voir. Lorsqu'il reparut enfin, il n'avait plus aucune trace de quelques blessures que ce soit.

Il alla alors au quatre coins de la ville et de la vallée, se faisant de plus en plus rare et discret à Nola. Personne ne sut jamais les raisons ou les buts de ses nombreuses expéditions.

Lui et Sylvie multipliaient les apartés. Et à part Sonia, personne n'était témoin de leurs échanges. Déjà ils n'étaient plus qu'un songe, un rêve diffus.

Il s'écoula ainsi une dizaine de lunes, avant que l'on aperçoive à nouveau des patrouilles kesh'ran dans le ciel de Nola. Elles étaient de plus en plus nombreuses, mais il n'y avait aucune trace d'un déploiement de force massif dans la vallée.

«— Mais que font-ils, s'étonnait Sadier ?

— Ils cherchent une occasion de briller.

— Comment cela ?

— Depuis l'échec de leur dernière attaque, cette ville est devenue une prise stratégique importante pour les forces du mal.

— Et ils préparent une attaque d'envergure ?

— En quelque sorte. L'explosion qui a retenti il y a déjà plusieurs jours était la destruction de leur centre de commande.

— Comment cela est-il possible ?

— Je ne sais pas. Un signe des Dieux peut-être. Quoiqu'il en soit, cela a fragilisé les envahisseurs. Mais tôt au tard, l'un d'eux tentera de prendre Nola pour redorer son blason auprès de son maître. D'ici là nous ne pouvons qu'attendre et nous préparer au pire.»

Sadier ne put en apprendre davantage.

Et ainsi continua l'accalmie plusieurs jours durant. Mais le voile de la peur recommençait à recouvrir la ville.

Les paroles de Sylvie avait semé un doute profond parmi les citadins et ceux-ci priaient de plus en plus souvent pour leur salut. Le ciel les avait déjà protégé une fois. Pourquoi les abandonnerait-il maintenant ?

Une nuit enfin un murmure vint de la vallée. Les vigiles ne remarquèrent rien, mais la lumière se ralluma brusquement dans la demeure de Sylvie et resta allumée toute la nuit.

Paul était de retour.

Il avait miraculeusement échappé à la destruction de l'astronef ennemi.

Lorsque les premières explosions avaient secoué la coque et semé la panique à bord, il était parvenu à s'échapper et à regagner le hangar. Là il avait réussi à subtiliser un chasseur Kesh'ran.

Fort heureusement les commandes de celui-ci n'étaient pas très différentes de celui qu'il avait déjà piloté avec Lucien cinq siècles plus tôt.

Il avait ainsi pu quitter le vaisseau à temps. Toutefois, sachant Fénélas à proximité, il n'avait pas voulu prendre le risque de rejoindre Nola ou de contacter ces amis.

Il avait mis le cap vers une région désertique du Sud, où il était resté caché quelques heures, guettant tout signe de l'esprit du Mal.

Lorsqu'il perçut le réveil de la puissance de Cobalt et la chute de Fénélas, il prit le temps de rassurer Sylvie sur son sort, mais ne voulut pas rentrer immédiatement. Il était encore trop fatigué pour faire un tel voyage.

Lorsqu'il se fut enfin remis de son combat, il décida de tirer profit de la situation.

Grâce au chasseur ennemi, il pouvait se glisser entre leurs lignes et épier leurs échanges, et leurs réactions à la mort de Varukth. Lorsqu'il en sut assez, il se décida enfin à revenir à Nola.

«— Dieu soit loué, te voilà enfin, l'accueillit Sylvie se jetant dans ses bras.

— Je t'avais promis de revenir, non ? Tu m'as manqué mon ange.

— Toi aussi. Ne me fais plus jamais de peur pareille. J'ai bien cru que cette fois c'était fini.

— Je suis désolé, mais je ne voulais pas que Fénélas puisse se douter que j'avais survécu et se servir de moi pour vous atteindre toi et Lucien.

— J'ai passé la pire journée de ma vie, après l'explosion du vaisseau.

— Je sais. Moi aussi je craignais le pire pour toi. Ils auraient pu lancer une expédition punitive jusqu'ici.»

Les deux amants s'étreignirent longuement. Sylvie avait blotti sa tête au creux du coup de Paul.

«— Comment va la petite Sonia ?

— Bien. Elle grandit à vue d'œil. Elle est vraiment adorable. Croix-tu que nous pourrons un jour avoir une fille comme elle ?

— Avec une mère comme toi, ce sera le plus bel enfant de la Terre.

— Et elle grandira dans un monde qui ne connaîtra plus la guerre.

— Je le souhaite de tout mon cœur. As-tu des nouvelles d'Aldor ?

— Rien pour le moment. Cela fait déjà plusieurs jours, que je n'ai plus aucun contact avec Shamballah. J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave.

— Je l'espère. D'après ce que j'ai pu apprendre, il semblerait que Fénélas ait sympathisé avec jeune seigneur de guerre kesh'ran et lui aurait appris pas mal de chose à notre sujet. Il a naturellement choisi un jeune loup ambitieux et facile à manipuler.

— Et il lui a révélé l'existence des Atlantes ?

— Non je ne pense pas. Il a été obligé de parler de nous pour se protéger après ce qui s'est passé ici. Mais il n'a pas dû en dire beaucoup plus. Quoi qu'il en soit, celui-là est du genre instable. Et sans son mentor, il risque d'être assez imprévisible. Il est habité d'un besoin de pouvoir peu commun, même parmi ces semblables.

— Je reconnais bien là la signature de Fénélas.

— Il est en train de regrouper un grand nombre de partisans. Se présentant comme un "initié" beaucoup semblent se rallier à sa cause. Il va certainement tenter de prendre le contrôle de l'armée d'invasion sous peu.

— Et que feront les autres seigneurs ? Ils ne resteront pas les bras croisés ?

— Tu as raison, ils voudront s'opposer. Mais ils ne feront rien s'il obtient le soutien de l'empire. Et pour cela il a besoin d'un coup d'éclat, comme la prise de Nola.

— Si j'ai bien suivi, il en sait suffisamment sur nous et cette ville pour réussir son coup.

— Très certainement oui.

— Combien de temps cela va-t-il lui prendre ?

— Ça je n'ai pas réussi à le découvrir. Mais il doit faire vite, s'il ne veut pas être doublé par un plus fin diplomate.

— Que de bonnes nouvelles en une seule nuit ! Que pouvons-nous faire selon toi ?

— Je ne sais pas. Étant donné la force de frappe qu'il prépare nous allons avoir du mal à contrer son attaque.

— Cela veut dire que si nous ne réactivons pas les boucliers, tous les habitants d'ici vont y rester.

— Mais si nous les rallumons, les habitants d'ici vont commencer à se poser des questions et ils chercheront à savoir d'où provient cette technologie.

— Ce qui serait encore pire que tout.

— Et cette fois il serait vain de se réfugier sur l'île des Dieux, ils la réduiraient en flammes de loin. Ils savent à quoi s'attendre cette fois.

— Il y a peut être une solution. Mais ça sera un coup de poker.

— Je t'écoute.

— Lucien a bien étudié la région. Il existe une cuvette au sud-ouest de la ville. Si nous parvenons à les attirer là-bas nous devrions pouvoir les affronter loin de tout témoin.

— Les affronter ? Mais nous ne pourront les retenir éternellement ? Tu as vu l'armée qu'il y a dehors ?

— Si nous en détruisons suffisamment, les esprits de Céline et Cindy pourront peut-être protéger la ville.

— ... Cela signifie que nous ne verrons pas grandir nos enfants.

— À moins d'un miracle, à moins qu'Alexeia ne revienne à temps, non. Mais n'avons-nous pas juré de tout sacrifier pour sauver cette planète ?

— J'osais espérer que nous n'en arriverions pas là.

— Moi aussi, mais une fois de plus nous avons ignoré Fénélas et allons devoir en payer le prix.

— Il ne reste plus qu'à trouver comment les attirer dans le piège alors.

— Demain. Nous verrons cela demain. C'est peut-être notre dernière nuit de quiétude. Je ne veux pas la gâcher.»

Les deux amants s'allongèrent sur le lit et se blottir l'un contre l'autre, recroquevillé dans la position du fœtus. La tête de Sylvie reposait sur l'épaule gauche de Paul, tandis que sa joue à lui épousait délicatement celle de sa bien-aimée.

La bougie finit par s'éteindre et la pièce se trouva baignée d'une douce lumière bleu-vert. Les deux esprits dormait calmement. Les va-et-vient de leurs respirations se répondaient en rythme et leurs visages arboraient un sourire angélique. À cet instant ils n'étaient plus qu'un.

Pendant la semaine qui suivit le comportement des trois pèlerins se fit de plus en plus étrange. S'ils restaient à l'écoute et conseillaient toujours les habitants de Nola, leurs apparitions publiques se faisaient de plus en plus rare. Ils ne discutaient plus que très peu avec leur entourage, et s'absentaient de plus en plus longtemps. On aurait dit qu'ils préparaient leurs adieux.

Ce comportement ne fut pas pour rassurer la communauté, d'autant plus que les mouvements des Kesh'ran se faisaient de plus en plus fréquents autour de Nola.

Depuis leur retour Paul et Lucien avaient beaucoup changé. Une lueur beaucoup plus vive brillait dans leurs regards. Ils paraissaient à la fois plus forts, mais également plus vieux que jamais. Leurs démarches et leurs paroles étaient devenues celles de vieux sages. Les effets du temps s'étaient abattus sur eux en quelques jours, comme pour rattraper un déjà long retard.

Plusieurs jours de suite une vive lueur verdâtre brilla au sud ouest de la ville. Personne ne sut dire ce que c'était, mais cela intéressa vivement les Kesh'ran qui se déplacèrent en masse. Ils redoublèrent leur présence dans le secteur.

Un soir alors qu'elle ramenait Sonia auprès de sa mère, Sylvie prit un ton sévère :

«— Tu as là une ravissante petite fille. Prends en soin, et puisse-t-elle connaître la véritable paix.

— Je vous remercie des soins que vous lui portez. Elle semble plus radieuse et forte jour après jour. C'est un honneur pour moi que vous vous occupiez aussi bien d'elle.

— Ce fut un réel plaisir de passer ces semaines à ses côtés. Elle est comme la fille que j'ai toujours voulu avoir.

— Vous allez partir n'est-ce pas ?

— Mon temps touche à sa fin. J'ai essayé d'apporter tout ce que je pouvais à cette terre et à ses habitants. Mais je sais que je vais maintenant bientôt rejoindre les miens dans l'autre monde.

— Que craigniez-vous tant ?

— Que tous mes efforts aient été vains. Et qu'elle ne puisse pas grandir dans un monde bienheureux.

— Vous et vos amis avaient déjà beaucoup fait pour nous. Et si les Dieux sont avec nous, tout sera bientôt fini et nous pourrons nous reconstruire un avenir. Et vos conseils seront toujours les bienvenus.

— Il vous faudra pourtant apprendre à continuer sans. La sagesse s'est aussi apprendre à laisser la place à la jeunesse. Nous sommes déjà du passé. Nos idées sont celles du passé. Elles peuvent éclairer le présent un bref instant, y tracer quelques sillons. Mais si nous ne laissons pas la fraîcheur de la jeunesse s'exprimer, nous briderons les capacités de notre peuple.

— J'ai du mal à vous suivre.

— Cela viendra. Quand vous serez plus âgée cela vous paraîtra beaucoup plus simple. En attendant je viens vous dire au revoir à vous et à Sonia.

— Nous ne nous reverrons plus alors.

— Qui sait. Les Kesh'ran préparent une nouvelle offensive. Ils ne tarderont plus maintenant. Aux premières menaces, partez-vous réfugier sur l'île. Et quoi qu'il arrive ne vous retournez pas. L'avenir est devant vous.

— Et vous ?

— Vous l'aurez compris, notre salut ne peut plus venir que du ciel. Nous devons expier nos péchés passés et implorer pardon pour nos fautes. Nous allons prier pour le salut des âmes.

— Vous n'allez pas vous mettre à l'abri avec nous.

— Ce sera peut-être notre dernier acte, mais j'espère que notre voix sera entendu.

— Mais c'est de la folie.

— La foi n'est pas une folie. C'est au contraire un bel acte de confiance et de générosité. C'est cela que nous devons réapprendre.

— D'abord Alexeia et maintenant vous, j'espère que Sonia ne fera pas fuir toutes ces nourrices.

— C'est aussi pour elle que je dois partir. Mais ne perdez pas l'espoir. Alexeia vous reviendra. J'ai confiance en elle. C'est alors elle qui aura besoin de vous.»

Pendant ce temps Paul s'était joint à Sadier, qui consolidait des enclos à la sortie de la ville :

«— Tiens, on ne vous voit plus guère ces derniers temps.

— J'avais fort à faire. Je sais que vous ne m'avez pas toujours apprécié et que vous vous méfiez encore de moi.

— C'est vrai que vous êtes du genre farfelu et que vos paroles sonnent souvent déraisonnables. Mais je dois avouer que jusqu'à présent vous nous avez toujours sortis de bien des situations inextricables en apparence.

— Je n'y suis pas pour grand chose. Votre volonté de vivre a fait le plus dur. Mais pour le reste c'est à moi de vous demander un service à présent.

— Dîtes toujours.

— Je suis persuadé qu'Alexeia reviendra bientôt.

— Alexeia ! Vous avez de ses nouvelles ?
— Malheureusement non. Mais j'ai la conviction qu'elle ne nous abandonnera pas et qu'elle reviendra bientôt ici.
— Mais pourquoi est-elle partie ? Où l'avez-vous emmenée ?
— Elle est partie à la recherche de son passé et de l'Absolution. Et à son retour elle aura besoin de soutien. Vous avez promis à son frère de prendre soin d'elle; n'est-ce pas ?
— Bien sûr ! Où vous voulez en venir ? Et cessez de me répondre par des énigmes. Ça devient lassant.
— Quoi qu'il adienne maintenant, elle reviendra obligatoirement changée. Et elle aura besoin de se sentir entourée de ceux qui l'aiment. Mais elle ne pourra pas parler de ce qui s'est passé. Si vous tenez à elle, ne cherchez pas à savoir ce qu'elle fait en ce moment. Elle ne pourrait pas vous l'avouer sans vous mettre vous aussi en danger. Sachez seulement qu'elle œuvre pour nous tous, et c'est ce qui importe. Ne cherchez pas en savoir davantage. Voilà ce que je suis venu vous demander. Et c'est peut-être ma dernière volonté.
— Votre dernière volonté ?
— Je quitterai moi aussi la ville ce soir et je ne reviendrais sans doute jamais. Prenez soin de la petite Sonia. Nous serions attristés qu'il lui arrive malheur. J'avoue que je me suis attaché à elle au fil des jours. Elle est un peu la fille que Sylvie et moi n'avons jamais pu avoir.
— Je suppose qu'il est inutile de vous demander les raisons de votre départ.
— Vous êtes un homme bon et intelligent. J'ai été heureux de vous rencontrer.
— Et en d'autres occasions, j'aurais sans doute été heureux d'être à vos côtés, comme je l'étais avec Yosep.
— Dans ce cas, je vous dis adieu *moami*.
— Rendez-vous dans l'au-delà.»

Il se serrèrent chaleureusement la main, échangeant un regard de compassion mutuel. En fin de compte ces deux là n'étaient pas si différents.

Paul entreprit ensuite de descendre le chemin qui quittait la ville. Sadier le regarda s'éloigner.

Les trois esprits quittèrent Nola ce jour là. Et plus jamais on ne les revit dans la ville.

Les postes avancés kesh'ran ne cessèrent de voir affluer de nouvelles troupes toute la journée qui suivit. Et le suivant, alors que le soleil approchait de son zénith, des nuées de chasseurs décollèrent et firent route vers Nola.

À bord du Lexa, volant silencieusement au dessus de Nola, Freïa ne tarda pas à les apercevoir. Ils approchaient à vive allure.

«— Cindy, si tu m'entends, prête-moi une dernière fois secours.»

Ce faisant, elle actionna les mécanismes d'éclairage du Lexa. Celui-ci s'illumina de milles feux, comme une étoile tombée dans l'atmosphère. Dans l'alignement, le soleil amplifia son éclat. Le ciel tout entier ne fut bientôt plus qu'une gigantesque lanterne éblouissante et les Kesh'ran un essaim d'insecte se ruant obnubilés par son éclat.

À cet instant le Haddon et le Balrog ouvrirent le feu sur leur flanc arrière.

Pris à revers, ne comprenant pas ce qui se passait, un grand nombre de chasseurs Kesh'ran fut abattu.

Après une deuxième salve au but, les envahisseurs comprirent qu'ils étaient tombés un piège et mirent cap au sud ouest pour éliminer la puissance de feu qui décimait leurs rangs.

Au sol, les habitants avaient vu l'ombre de la mort flotter vers eux. Quand le ciel s'était soudain illuminé, il furent totalement éblouis et durent se couvrir les yeux. Ils perçurent alors de lointaines détonations.

Lorsque la lumière s'éteignit, les Kesh'ran avait disparu. Mais l'orage grondait loin au sud et de puissants éclairs y striaient le ciel.

Dès que le soleil s'enflamma, Mounia comprit que l'heure était venue. Elle sonna l'alerte et appela tout le monde à se mettre à l'abri. Elle même prit Sonia, et accompagnée d'une poignée de citoyens partit se réfugier sur l'île comme lui l'avait conseillé Sylvie.

Pendant ce temps les Kesh'ran n'eurent aucun mal à découvrir la cuvette où se dissimulait leurs assaillants.

Ils ouvrirent le feu à leur tour. Mais la cuvette était entourée d'un dôme de lumière verte qui absorbait tous leurs tirs.

Leur feu nourri se faisait de plus en plus fort au fur et à mesure de leur progression. Ils lâchèrent leur véhicules lourds d'intervention au sol.

Mais alors que ces derniers déployaient leurs canons, le sol se déroba sous leurs pieds. Le Daggot jaillit des galeries qu'il venait de creuser et y engloutit ses proies.

Réalisant le traquenard, les chasseurs le prirent pour cible. Mais déjà il replongeait sous terre.

Et le Long Bow, pilotait par Cobalt apparaissait brusquement sur leur flanc pour disperser leur formation.

Freïa et le Lexa qui les avaient suivis depuis la ville révélèrent enfin leur présence pour ajouter à la confusion.

Les derniers blindés, qui avaient échappé au Daggot, furent bientôt pris en chasse par Keldon et son Tolbiac.

Pris sous le feu croisé du Daggot et du Haddon, près de la moitié des assaillants fut rapidement mis hors service.

Mais après l'effet de surprise, les Kesh'ran se réorganisèrent, resserrèrent leurs rangs et organisèrent la contre-attaque. Privés de pilotes, la moitié de la patrouille d'argent avait perdu en efficacité et essuya de violents tirs.

Acculés, les trois esprits durent se replier au centre de la cuvette. Freïa déploya toute sa force pour créer un écran protecteur autour d'eux. Keldon y joignit ses forces.

Pendant ce temps, Cobalt déchaîna des bourrasques de vent sur les assaillants.

Mais ceux-ci réagirent rapidement. Il battirent en retraite et se contentèrent de petites attaques récurrentes sur les assiégés.

«— Nous ne pourrons tenir éternellement et ils l'ont compris, constata Keldon.

— Nous le savions depuis le de début, confirma Sylvie.

— Cette fois si l'un d'entre vous a une idée de génie, je suis preneur, grinça Lucien.»

Le combat de tranchée dura ainsi une bonne heure. Les esprits commençaient à faiblir, et les troupes ennemis progressaient toujours plus près d'eux.

Ils étaient à deux doigts de craquer. Quand soudain le ciel sembla s'embraser et toute une escadrille de Kesh'ran partit en flammes. Un rideau de feu se forma entre les deux belligérants, détruisant les plus téméraires qui essayèrent de le traverser.

Les trois esprits purent en profiter pour relâcher leur concentration et se dégager, tandis qu'une petite armée prenait place derrière eux sur la colline.

«— Les Atlantes, se réjouit Lucien !»

Face à ces renforts inopinés, l'armée Kesh'ran déjà amoindrit ne pu résister. Bien peut réussir à quitter le champs de bataille.

Et c'est victorieux que les nouveaux venus descendirent dans la cuvette. À leur tête Illya courut vers ses amis :

«— Et bien, on dirait que j'arrive juste à temps une fois de plus.

— On ne t'attendait plus vieille crapule, l'accueillit Paul.

— Alors tu as changé d'avis, remarqua Sylvie ?

— En quelque sorte. Nous avons appris le pari risqué de Paul face à Vuarukth, et le retour de Fénélas. Cela nous a fait réfléchir. Vous aviez raison. Si nous restons divisés nous n'avons aucune chance. C'est ensemble que nous pourrons vaincre les Kesh'ran une fois pour toute. C'est pourquoi Hæva vous envoie des renforts. Nous ne pouvons nous permettre de vous perdre maintenant. Et puis il était écrit que nous devions nous retrouver.

— Et Shamballah dans tout cela, s'inquiéta Lucien ?

— Ne t'inquiète pas. Elle est en sécurité et un détachement la protège consciencieusement. Quant à l'essentiel de leur flotte, il a comme ici goûté à la puissance des Atlantes.

— Ne te réjouis pas trop vite, la région grouille de bien plus de ces créatures que nous en avons détruites aujourd'hui, le tempéra Paul. Ce n'était là qu'une avant-garde. Les autres ne vont pas tarder.

— Et ce n'est pas ainsi que nous pourrons les vaincre, ajouta Sylvie. Il en viendra toujours d'autres jusqu'à ce que nous faiblissions. Ce n'est pas par la guerre que nous pourrons les renvoyer chez eux.

— D'ici à trouver une autre solution, nous tiendrons en tout cas. Nous sommes venus pour cela.»

Les quatre esprits fondamentaux, enfin réunis se préparaient à disputer une nouvelle bataille, plus terrible que jamais. Mais ils s'avaient également que ce n'était pas de ces nouveaux combats que pourraient venir le salut.

Ma piètre prestation devant l'Assemblée de la Concorde m'avait minée. J'avais cru bien faire et j'avais parlé librement, avec conviction et franchise. Mais mon comportement était tout sauf diplomatique. J'avais abusé de mon droit de parole, qui plus est profité de la mort de l'un des leurs pour défier leur jugement. Comment avais-je pu être aussi stupide ?

Mon intervention avait déclenché une vive hésitation. Et même les plus modérés, qui soutenaient encore une intervention sur Terre, s'étaient indignés de mon comportement irrespectueux des ambassadeurs de la Concorde.

On me demanda de regagner mes quartiers pour ne pas attiser les passions. Je restais de longues heures enfermées dans ma chambre à penser.

Idrinal dut insister longuement avant que je lui ouvre la porte, lorsqu'elle vint m'apporter mon dîner. Elle devina que j'étais en colère contre moi-même et peu encline à discuter. Elle ne dit pas un mot et se contenta de poser le plateau. Elle m'adressa un sourire et sortit.

Un peu plus tard dans la soirée, Kioppi vint frapper à ma porte. Il insista lui aussi longuement et j'allai finalement lui ouvrir. J'aurais pourtant préféré rester seule à me maudire :

«— La journée ne fut pas très bonne n'est-ce pas ?

— Vous étiez là il me semble.

— Ne soyez pas trop dur avec vous-même. Vous avez fait de votre mieux.

— Et le résultat n'est pas très brillant. J'ai perdu toute crédibilité.

— Ne dites pas ça. Au moins vous avez fait parler de vous et remis le débat sur le devant de la scène. Certes les choses n'évoluent pas dans le sens que nous l'espérions mais ce n'est qu'un début.

— Comment pourrais-je espérer arriver à quelque chose ainsi ? J'ai donné l'impression de mépriser tous ces gens sensés venir à mon aide.

— Cela ne leur aura pas fait de mal d'être un peu secoués. Les ambassadeurs ont la fâcheuse tendance de se complaire dans leur mondanité et leur protocole. Ils en perdent parfois de vue leur mission.

— Et moi j'ai oublié que j'étais ici pour implorer le pardon de la Concorde et non lui donner des ordres.

— Vous êtes une femme de passion, au parler direct. C'est dans vos gênes. Vous n'y pouvez rien, si ce n'est apprendre à en tirer profit.

— J'ai peur qu'ils se soient trompés. Je ne suis pas Yossep, je ne suis pas la personne qu'il fallait envoyer ici.

— Je connais Keldon depuis pas mal de temps déjà. S'il a placé sa confiance en vous, il avait assurément ses raisons. Mais je vous comprends. Vous venez d'arriver dans un monde et dans un environnement nouveaux. Vous êtes seule loin de chez vous. C'est le mal du pays qui vous torture. Cela passera avec le temps.

— Le temps ! Mais quel temps me reste-t-il ?

— Calmez-vous. Je sais que le temps est un luxe que nous ne pouvons nous payer. Mais précipiter les choses nous desservirait. Nous devons rester raisonnables et laisser le temps à la fleur d'éclorre avant d'en contempler les pétales.

— Je suis fatiguée.

— Bien entendu. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Mais je tenais à vous rappeler que je suis votre ami et que je ferais tout mon possible pour m'aider.

— Oui je sais. Veuillez m'excuser pour mes emportements. Ma vie est devenue tellement embrouillée depuis quelques temps.

— Je sais. Et nous avons cinq jours adlorandes pour démêler tout cela.

— Cinq jours ?

— Oui. Votre intervention de ce matin, je vous l'ai dit, a fait beaucoup de bruit. Votre franc-parler a secoué beaucoup d'ambassadeurs. Ils ne sont pas habitués à ce qu'on leur parle ainsi. Vous aurez au moins eu le mérite d'attiser leur curiosité. J'ai pu vous obtenir une nouvelle entrevue. Et cette fois, ce sera officiellement pour plaider la cause de votre monde. Nous aurons cinq jours pour vous préparer à cette nouvelle tribune. D'ici là nous devons travailler.

— Merci seigneur Kioppi. Vous êtes réellement un ami de la Terre.

— Je viendrai vous voir demain matin. En attendant tâchez de dormir un peu, et chassez donc ce nuage de brumes de votre visage.»

Il se retira.

Ses paroles m'avaient redonné un peu d'espoir. J'allais me coucher épuisée, mais bien décidée à reprendre le cours des choses en main.

Durant les jours qui suivirent, Kioppi passa le plus clair de ses journées avec moi. Il s'efforçait de m'apprendre tout ce qui pourrait m'aider à comprendre le comportement des ambassadeurs.

Il commença par me raconter l'histoire de la Concorde. L'Alliance avait été créé par Aldor. À l'époque les Aldorans menaient une guerre terrible contre les Kesh'ran aux portes de leur monde. À cette époque déjà ce peuple belliqueux cherchait à étendre son emprise sur la galaxie.

Les premières colonies aldorandes tombèrent rapidement. Puis l'armée se réorganisa et renforça ses défenses au centre du système aldoran. Les combats s'enlisèrent.

C'est à cette époque que les Kesh'ran découvrirent la Terre et cherchèrent à l'envahir. Il espérait que le minerai qu'il pourrait récupérer là-bas leur permettrait de venir à bout d'Aldor.

Après la bataille de la Terre, les Kesh'ran reprirent leurs offensives avec plus de véhémence, jusqu'à enfoncer les défenses ennemis et porter le conflit aux portes d'Aldor elle-même.

Les Aldorans furent alors contraints de signer un pacte désespéré avec leurs voisins, les Londarii, pour ne pas perdre cette guerre. Grâce à l'aide des Londarii, les Kesh'ran furent repoussés, et les Aldorans entreprirent de reconstruire leur monde.

À l'époque le métissage avec les anciens Atlantes était encore restreint. Mais après les derniers combats, les voix des Anciens montèrent pour dénoncer les conséquences de la haine et de la violence. Le traumatisme d'une guerre si proche de la planète Aldor trouva un écho dans leurs mots. Et c'est ainsi que les peuples d'Aldor et de la Terre commencèrent réellement à se mêler.

Aldor renégocia les termes de son entente avec Londær, muant le pacte de protection en entité de défense de la paix dans les territoires sous leur influence. Londær y trouvait son compte, peu encline à livrer bataille contre d'autres adversaires aussi redoutables que les Kesh'ran.

D'ailleurs Aldor cessa ses opérations contre les Kesh'ran pour se concentrer sur la pacification de sa proche banlieue.

Ce fut le début d'une période dorée pour Aldor et Londær, qui multiplièrent leurs échanges et connurent d'important développements.

Leur connaissance de l'univers crut grandement, et leurs technologies supplantèrent rapidement celle de leurs ennemis.

D'autres mondes rejoignirent ainsi l'Entente pour profiter de son aura culturelle et scientifique. Ils furent rapidement cinq mondes à œuvrer main dans la main : Aldor, Londær, Célestria, Mulkaz et Joxuoïn. Ainsi naquit la Concorde. D'autres monde la rejoignirent ensuite sur parrainage années après années, siècles après siècles. Mais la Terre fut la seule à quitter l'Alliance au cours de sa longue histoire, semant le trouble dans la belle organisation.

Depuis la guerre totale qui avait détruit notre monde, la Terre n'avait plus beaucoup d'alliés au sein de la Concorde.

Quelques dignitaires aldorandes lui accordaient encore leur soutien en mémoire de leurs racines. Mais ils étaient de moins en moins nombreux.

Les Namériens étaient un peuple modérés. Leur histoire était entaché de guerres et de massacres. Leur passé les obligeait à un minimum de retenu et leur condamnation de la Terre en était plus clémente.

À l'inverse les Célestoniens avait servi de pions dans les événements qui avaient précédé la guerre et en gardait une rancœur pour ceux de mon monde. Leurs amis Racépiens soutenaient Célestria dans sa position.

Les autres races de l'Alliance étaient encore indignés de ce que nous avions pu faire et nous jugeaient trop immatures pour espérer renouer des liens avec la Concorde.

Kioppi m'instruisit également des relations informelles au sein de l'Assemblée. Il existait des atomes crochus entre certains peuples qui partageaient des intérêts communs.

J'appris également que certaines mondes étaient encore directement sous la menace des Kesh'ran et luttait encore pour contrer une tentative d'invasion. Ces mondes ne souhaitaient évidemment pas que la flotte de la Concorde puisse être dispersée.

À vrai dire depuis plusieurs mois, les Kesh'ran avaient repris des offensives massives sur de multiples fronts, ce qui occupait fortement les forces de la défense de la Concorde.

Il m'expliqua également le protocole en vigueur lors d'une tribune d'un monde non membre.

Tout d'abord il était bienvenu de remercier son parrain de nous permettre de parler devant l'Assemblée, puis l'hôte des débats.

Ensuite le monde parrain avait un droit et un devoir de conseil envers l'invité. Il pouvait donc intervenir à n'importe quel moment pour appuyer ou tempérer le discours. Il était mal venu de ne pas respecter ce droit à la parole.

Il était également de bon ton de conserver un verbe calme et posé. En effet aussi sophistiqués que fussent les traducteurs automatiques, il fallait tenir compte des particularités de chaque langue, laconique ou volubile.

L'invité était également présent pour intervenir sur un sujet précis et il n'était pas admis dans les échanges sur les autres points à l'ordre du jour.

Cela me faisait beaucoup de choses à assimiler en très peu de temps. Mais mon professeur était patient et très pédagogue.

Souvent le soir je restais de longues heures à discuter avec Idrinal après le repas. Je lui racontais la vie sur Terre, et elle me racontait l'histoire de son peuple.

Le contraste entre nos deux mondes était saisissant. À côté du présent d'Aldor, la vie sur Terre semblait bien primitive. Idrinal s'étonnait que l'on puisse vivre dans de telles conditions. Et pourtant, elle avait vu beaucoup d'étrangers défilés.

Mais à l'inverse je découvris que le passé d'Aldor n'avait pas toujours été resplendissant. Il était bien difficile de dater les origines de leur civilisation. Les premières traces de leur histoire remontaient à trente milles ou quarante milles ans.

Durant de nombreuses années les peuples d'Aldor s'étaient affrontés plus ou moins violemment. Au fur et à mesure que leur savoir et leur puissance augmentèrent ils se rendirent compte du risque qu'ils faisaient encourir à leur monde, et tacitement firent la paix sur la planète.

C'est à cette époque qu'ils débutèrent la conquête spatiale où les rivalités d'autrefois s'exprimèrent sous d'autres formes.

Il s'écoula plusieurs siècles encore avant qu'Aldor n'entre en contact avec Londar. Ces premiers contacts ne furent que succincts et prudents. Hors de question de faire confiance à d'aussi puissants inconnus.

L'arrivée des Kesh'ran changea la donne. Les différentes races d'Aldor durent s'allier pour résister à l'invasion. Il y eut ensuite le pacte, puis l'Alliance avec les Londarii. Les peuples d'Aldor rangèrent alors définitivement la hache de guerre et initièrent la Concorde.

Je réalisais qu'Aldor avait aussi traversé de sombres périodes avant d'arriver à surmonter ses peurs et ses pulsions, et que seule une longue histoire avait pu l'y aider. Comme en toute chose, une peuple ne peut arriver à maturité que par lui-même, après avoir connu les affres de sa jeunesse.

Je commençais à mieux cerner ce monde coincé entre la richesse technologique de sa moitié aldorande et la richesse philosophique des Atlantes, entre sa recherche de paix et l'état de guerre permanent.

Plus la semaine avançait, et plus je m'attachais à ce peuple aux traditions si riches et variées. J'en venais presque à me demander, s'ils n'avaient pas raison d'ignorer la guerre sur Terre. Après tout une intervention était un pari risqué pour eux. Et il y avait tellement d'autres mondes qui comptaient sur l'aide de la Concorde. Ils avaient encore tellement de chose à accomplir. Mais la Terre restais mon monde natal, et je l'aimais malgré ses défauts, comme une mère aime son enfant, même quand il a fait des bêtises.

C'est dans cet état d'esprit un peu particulier que je me rendis à ce second conseil de la Concorde.

Je patientais un moment dans une antichambre avec Kioppi. Les discussions précédentes avaient pris du retard. À moins que l'on ne voulut me faire redécouvrir l'humilité après ma première prestation.

Enfin le greffier vint nous chercher, et me conduisit directement jusqu'à la tribune. J'avais un trac fou. Kioppi prit place devant le pupitre :

«— Mes très chers confrères, je vous remercie de votre clémence. Et je vous prie à nouveau d'accepter nos excuses pour les débordements de la semaine passée. Que votre bonté en soit récompensée. Comme vous le savez, un sujet grave est à présent à débattre. Si le sujet n'est pas nouveau et a déjà fait l'objet d'un arrêté de la Concorde, permettons au moins une dernière fois aux principaux intéressés de s'exprimer.»

Il me fit un signe d'encouragement de la tête et m'invita à prendre sa place.

Mon cœur battait plus vite que jamais. Je crus qu'il allait exploser. Un silence de mort planait dans le grand amphithéâtre du Conseil. Je n'entendais plus que le tam-tam de mon moteur biologique. Tous les ambassadeurs attendaient impatiemment mon discours dans un silence religieux.

«— Bonjour. Et tout d'abord merci à vous tous de me permettre à nouveau de m'exprimer devant vous aujourd'hui malgré mes débordements de l'autre jour. Et également merci à Aldor et au seigneur Kioppi de m'avoir permis de prendre la parole. Je tiens également à les remercier pour l'accueil qui m'a été fait ici. Quoi qu'il arrive je leur en resterai éternellement reconnaissante.

«— Comme le seigneur Kioppi vous l'a exprimé précédemment, je tiens à vous présenter mes plus plates excuses pour mon comportement indigne de la semaine passée. Dans l'excitation du moment mes mots ont dépassé mes pensées. Tout était encore nouveau pour moi, et je ne savais plus trop bien où j'en étais, ni même pourquoi.

«— Cette semaine de réflexion m'a été, je pense, très bénéfique. J'ai eu le temps d'apprendre beaucoup de chose sur la Concorde et son histoire.

«— Je ne chercherais pas à remettre en cause votre jugement sur les causes de la sortie de la Concorde pour la Terre. Je ne suis évidemment pas la mieux placée pour cela. Je serais également à la peine de défendre la Terre d'avant le Grand Chaos, car je ne l'a connais pas.

«— Ce que je sais par contre, c'est que le Mal n'a pas toujours existé sur Terre. Et qu'il y a très longtemps on y vivait en paix. Et si les hommes d'autrefois ne sont plus, leur sang coule encore dans les veines de certains d'entre vous, et ils ont contribué à la naissance de la Pax Galaxia que vous cherchez à défendre avec ardeur.

«— Je sais aussi que votre passé respectif n'est pas plus immaculé que le miens. Vos mondes ont connu leur lot de guerres, et de massacres avant de dépasser ce stade et de promouvoir la paix universelle.

«— La Terre, elle, n'a pas eu la chance de mûrir. À plusieurs reprises de son histoire, elle fut entraînée dans une spirale de développement qu'elle ne put maîtriser.

«— Comparé au peuple d'Aldor, le peuple de la Terre n'est rien de plus qu'une horde de bêtes sauvages qui luttent encore pour leur survie. Tout est bon pour être plus fort que son voisin. C'est exact. Et pour cela je ne peux vous blâmer de vous détourner de cette planète.

«— Pourtant, ce monde je l'aime. Car j'y suis née. J'y ai vu grandir des enfants, j'y ai vu des couples s'aimer à en mourir. J'y ai vu la Nature triompher de la mort et de la destruction. J'y ai vu des hommes marcher main dans la main pour bâtir des lendemains meilleurs, d'autres prêts à tout sacrifier pour sauver leurs semblables. Grandeur et décadence, amour et haine, égoïsme et don de soi. Tout cela ne sont que les deux faces d'une même pièce, entre lesquelles notre cœur balance encore trop souvent.

«— Nul ne peut faire ce choix à notre place. Je crois que tel était le réel message des Anciens aujourd'hui disparus. Et quiconque essaiera de guider ce choix ne provoquera que le malheur et l'instabilité. Mais si rien n'est fait aujourd'hui, jamais nous n'aurons l'occasion de faire ce choix.

«— Je ne peux vous dicter votre conduite. Vous avez au moins autant de bonnes raisons, si ce n'est plus, de rester à l'écart de ce nouveau conflit, que d'y mettre un terme. C'est pourquoi je respecterai votre décision quelle qu'elle soit et ne chercherai pas à la forcer. Je n'aurai qu'une seule faveur à vous demander.

«— Permettez-moi de retourner sur Terre parmi les miens, et de connaître le même sort que ceux que j'aime.»

Le silence retomba pendant quelque seconde. Puis un premier ambassadeur se leva et à ma grande stupéfaction m'applaudit. D'autres l'imitèrent bientôt. Ils étaient certes encore minoritaires, mais les autres ne protestèrent pas et restèrent calmes.

Le président de séance toléra cette manifestation sonore un court instant. Il frappa enfin la table de son maillet et fit un signe au doyen de l'Assemblée, un vieil ambassadeur Londarii. Celui-ci prit la parole :

«— Je vous remercie madame, pour ce brillant discours. Soyez assurée qu'il a été entendu. Nous mettons tout en œuvre pour vous permettre de retourner chez vous le plus rapidement possible. Pour le reste, il en sera débattu le moment venu. Si vous le permettez, nous allons maintenant aborder les autres sujets à l'ordre du jour.»

Je fis une petite révérence et Kioppi me reconduisit vers l'antichambre.

«— Je vous félicite. Votre discours a touché plusieurs ambassadeurs, et pas seulement ceux qui vous ont applaudit. Croyez-moi, vous avez aujourd'hui marqué des points.

— Et que va-t-il se passer maintenant ? Je n'ai pas l'impression qu'ils aient l'intention de bouger rapidement.

— Aucune décision n'est jamais prise dans la précipitation. Le sujet sera prochainement mis à l'ordre du jour et soumis à un vote.

— Dans combien de temps ? Et quelles sont nos chances ?

— Je ne sais pas. Le sujet est sensible et compliqué. Je sais que le temps presse, mais nous devons ronger notre frein.

— Je sais, mais je me fais du souci pour mes amis.

— Gardez la foi et n'oubliez pas que les esprits veillent sur eux. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, je dois me joindre aux autres ambassadeurs. Vous pouvez rester ici à m'attendre, je ne serais pas très long.»

Je me retrouvais seule dans l'antichambre. Mes pensées me torturaient. Avais-je laissé passer ma chance ? Un espoir était-il encore permis ? Avais-je été trop impatiente ? Pas assez ? Maladroite ? Je ne savais plus que faire. Je ne supportais pas de rester ainsi dans l'incertitude.

Perdue dans les pensées, je n'entendis pas un homme pénétrer dans l'antichambre par une petite porte dérobée au fond de la salle. Il vint pourtant directement vers moi et m'interpella. Ce n'est qu'alors seulement que je le remarquais.

«— Alexeia ?

— Oui ?»

Il avait une allure un peu singulière. Il était vêtu comme un Aldoran, entouré d'une cape bleue-nuit. Cependant il était beaucoup plus petit que tous ceux que j'avais rencontré jusqu'alors. Je le dépassais moi-

même de près d'une tête. Ces yeux étaient d'un vert très clair et ces oreilles autrement plus arrondies que celles de Kioppi. Sa voix était également plus claire et plus posée. Hormis la taille, il avait tous les traits d'un humain.

«— Mon nom est Rojnal. Et j'aurais souhaité m'entretenir avec vous d'un sujet de la plus haute importance.

— Très certainement. Mais est-ce le seigneur Kioppi qui vous envoie ? Êtes-vous l'un de ses compatriotes ?

— Pas exactement. Mais venez par ici, ce que j'ai à vous dire ne doit pas être entendu.

— Pardonnez-moi mais qui êtes-vous exactement ?

— Je suis membre d'une confrérie très particulière, la confrérie des Madras. Nous sommes des descendants en ligne directe des Anciens. Notre lignée ne s'est jamais mêlée aux Aldorans. À l'instar des Atlantes sur Terre nous sommes les gardiens du savoir d'autrefois sur Aldor.»

Il m'attira dans un recoin sombre de la pièce, loin de toute ouverture, d'où aurait pu surgir œil ou oreille.

«— Que puis-je faire pour vous ?

— Il était écrit que les événements vous mèneraient un jour jusqu'à nous. Notre mission de générations en générations étaient de vous attendre.

— Vous saviez que j'allais venir !

— Telle était la clairvoyance des Anciens.

— Mais dans ce cas, ils devaient connaître le sort de la Terre.

— Jusqu'à un certain point oui ; vous avez raison. Et c'est pour cela que mon ordre a été fondé.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— C'est en fait moi qui suis votre obligé.

— Comment cela ?

— Depuis l'aube des temps, depuis notre arrivée sur cette planète, les miens gardent jalousement le secret du pouvoir des Anciens, une relique plus puissante que tout ce que l'on peut imaginer : l'œil de Katara, la déesse créatrice. Nul, en dehors de nous n'en connaît l'existence. Et mon destin est de vous rencontrer et de vous remettre cette relique. Grâce à elle, nul ne pourra rivaliser avec votre pouvoir et vous pourrez libérer la Terre.

— Cette relique a donc un tel pouvoir ? »

Rojnal sortit un globe de verre de sous sa cape. Il luisait d'un éclat immaculé. Sa surface était parfaitement lisse et circulaire.

Il me le tendit :

«— L'œil de Katara, l'arme ultime des Atlantes.

— Je ne comprends pas.

— Il est à vous. Les Aldorans vous laisseront bientôt repartir sur Terre et ne se douteront pas de ce que vous emporterez avec vous.

— Mais si cette chose est réellement aussi puissante, pourquoi ne pas l'avoir utilisée pour sauver la Terre autrefois ?

— Les Anciens ont pensé que l'heure n'était pas encore venue de révéler leur réelle puissance.

— Je croyais que les Anciens avaient choisi d'enterrer leurs secrets de peur qu'ils ne détruisent la Terre, qu'ils pensaient que plus personne n'avait la capacité de les utiliser pour faire le bien.

— Bien des années se sont écoulées depuis ce temps. Et vous voilà. Vous êtes celle qui pourra faire renaître l'empire atlante.

— En quoi suis-je meilleure que ceux qui m'ont précédés ?

— Vous êtes prête à tout pour sauver la Terre. Et durant toute votre vie, vous avez toujours cherché à apporter le bien-être à vos semblables. Vous saurez faire bon usage de cette force. Il vous suffit de la saisir et plus rien ne vous sera impossible.»

Je tendais la main vers le globe. Je pouvais presque le toucher. Il dégageait une énergie considérable. Je me ravisais.

«— Je... Paul et les autres croyaient aussi que le pouvoir des Anciens protégerait la Terre. Pourtant son réveil a bien faillit la détruire. Ils voulaient faire le bien et ont amené le chaos.

— Ils n'ont pas su maîtriser ce pouvoir. Mais vous vous saurez. C'est une chance à ne pas laisser passer.

— Et si j'échouais. Je pourrais détruire tout ce que j'ai toujours voulu défendre. Saurais-je seulement contrôler ce pouvoir ?

— Prenez-le et essayez. Si le poids vous semble trop lourd, vous pourrez toujours le rejeter et me le retourner. Si la Terre est déjà condamnée, que risquez-vous ?

— Mais au cours de toutes ces années, pourquoi ne l'avez-vous jamais utilisé. Vous auriez pu vous en servir pour mettre un terme définitif à la guerre.

— Telle n'était pas la tâche de mon ordre. Nous nous devons d'attendre celle qui serait à même de remonter sur le trône d'Atlantis et de faire renaître l'empire oublié.»

Je regardais l'arme que me tendait Rojnal. Il me promettait littéralement l'Univers. Je ne me sentais pas la force de supporter le poids d'une telle responsabilité. Mais Paul le pourrait peut-être si je le lui remettais. C'était une chance inouïe mais aussi un terrible risque.

Sylvie ne m'avait jamais parlé de cela, pas plus que Kioppi. Était-ce là le dernier acte de la Grande Prophétie ? Le plus grand des secrets gardé par seulement une poignée de moines. Et il était là devant moi, la solution à tous nos problèmes. J'allais pouvoir sauver la Terre.

«La force physique ne règle pas tout.»

Les paroles de Yossep me revinrent brutalement à l'esprit. Il avait toujours rejeté la guerre. Pour lui la violence, fut-elle pleine de bonnes intentions, ne pouvait conduire qu'à davantage de violence et de haine. Il avait raison. Je devais résister à la tentation.

«— Non ! Non je ne peux pas accepter, criai-je à contre-cœur !

— Pourquoi ?

— Je penserais faire le Bien, mais je n'attiserais que le Mal. Si les Anciens ont choisi d'oublier leur passé, c'est parce qu'ils savaient que les hommes n'étaient plus capables d'embrasser leurs pouvoirs. Et rien n'a changé aujourd'hui. Je ne suis pas plus à même que quiconque d'y arriver. Je ne peux accepter.

— Vous renoncerez de plein gré à ce pouvoir qui vous est donné.

— Oui car il ne pourrait libérer la Terre de sa servitude au pouvoir et à la gloire chimériques.

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Oui. Je ne dois pas céder à une telle tentation.

— Dans ce cas.»

Il tendit l'objet devant lui et posa sa main gauche sur le dessus du globe. Il se mit à briller d'une intense lumière jaune et commença à se décomposer en une fine poussière.

«— Que faites-vous ?

— Vous avez refusé le pouvoir des Anciens. Il n'est à présent plus d'aucune utilité à personne. Et ma mission est terminée. Allez en paix. Il me semble que les débats touchent à leur fin. Je vous dis adieu. Vos jours sur cette planète seront bientôt terminés.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. La balle est maintenant dans le camp des diplomates.»

L'homme disparut comme il était arrivé. Je restais à nouveau seul à contempler les restes de l'œil de Katara. Se pouvait-il qu'il l'ait ainsi réduite en cendre, l'arme ultime des Anciens ?

L'Assemblée ne tarda effectivement pas à se clore. Et Kioppi vint me chercher, comme promis.

Il me trouva debout le regard perdu dans un coin de la pièce.

«— Quelque chose ne va pas ?

— Je... Je... Je ne sais pas. Les Madras, cela vous dit quelque chose ?

— Bien entendu. Les Madras sont une caste d'historiens au service du Grand Conseil des Sages aldorans.

— Ce n'est donc pas une société secrète, dépositaire de l'héritage des Anciens.

— Bien sûr que non. Pourquoi cette question saugrenue ?

— Il me semble que je viens de rencontrer l'un d'eux.

— Bizarre les historiens du Grand Conseil ne viennent pas souvent à l'Assemblée. À moins qu'il n'accompagnait lui-même un membre du Grand Conseil. Mais qu'a-t-il bien pu vous dire pour vous mettre dans un état pareil ?

— Rien. Rien. C'est cette attente qui me laissait un peu perplexe.

— Vous avez l'air mal à l'aise. Venez je vais vous raccompagner au Moëlla.

À Nola, la tension était montée d'un cran. À la vue de l'armada qui s'était présentée aux portes de la ville, la panique avait rapidement gagné les rues, provoquant des accidents.

Au début, les résidents qui se connaissaient bien, s'étaient toujours secourus mutuellement et se vouaient une confiance aveugle. Mais les réfugiés des dernières semaines n'avaient pas eu le temps de s'intégrer au mode de vie local et avaient rapidement perdu leur sang-froid. Leur désarroi et leur panique avaient ensuite contaminé le reste de la population, habituellement très bien organisée. De sorte que bien que l'attaque ennemie fut avortée, il y eut des morts parmi les assiégés.

Lorsque ce rayon de lumière avait aveuglé toute la ville, tout le monde avait pensé que la fin était venue. Mais au lieu de cela, quand ils eurent recouvert l'usage de la vue, les Kesh'ran avaient disparu.

Les habitants avaient alors remarqué un terrible orage qui s'abattait au sud de la ville. Des bruits assourdissants avaient détoné depuis la campagne ; des lumières multicolores avaient illuminé le ciel. Et puis le calme était revenu.

Les habitants avaient hésité un long moment avant de ressortir de leurs refuges respectifs. Les plus courageux descendaient maintenant au milieu des rues pour venir en aide aux blessés ou constater les maigres dégâts.

Personne n'avait réellement compris ce qui s'était passé, ni comment les envahisseurs avaient disparu. Le ciel avait-il à nouveau sauvé leur ville ? Toutes confessions confondues, ils louaient les Dieux pour leur clémence.

Mounia et quelques autres citadins avaient gagné l'île sacrée. Mais ils hésitaient à revenir. D'aucun ne voulaient croire que tout était fini. Certains plaidèrent néanmoins que le calme étant revenu, il ne pouvait pas souiller davantage l'île de leur présence.

Pendant ce temps à plusieurs kilomètres de là, les forces atlantes, menées par Illya s'agitaient.

Le premier objectif était de fortifier la position. Les défenseurs ne disposaient en fait pour cela que de forces réduites : en tout et pour tout cinq blindés plus le Haddon, une dizaine de chasseurs pour accompagner le Long Bow dans les airs, des armes de défense au sol plus légères, et le reste de la patrouille d'argent.

Les nouveaux venus avaient dû quitter leur précédente position rapidement pour rejoindre le champ de bataille à temps. Par conséquent ils avaient voyagé léger. Le gros des renforts devait arriver des autres cités atlantes pour une alliance de la dernière minute. Mais nul ne savait combien de temps elles allaient mettre.

Regroupée autour du Balrog, la compagnie de Shamballah essayait de repérer les mouvements ennemis et de prévoir le prochain assaut.

Comme Keldon le craignait, ce n'était qu'une avant-garde qui avait donné l'assaut plus tôt. Plusieurs seigneurs de guerre Kesh'ran avaient dû s'allier pour pouvoir disposer d'une telle armée. Le rayonnement d'une prise de la vallée avait vraisemblablement poussé plusieurs clans à s'entendre. Les troupes ennemies s'étaient finalement réorganisées beaucoup plus vite que les terriens ne l'avaient espéré.

Très rapidement ils avaient compris que le danger ne pouvait plus venir que de quelques poches de résistance et ils s'étaient regroupés pour les annihiler au plus vite.

Fort heureusement, la perte du vaisseau-mère avait affaibli leur puissance de feu, et ils ne pourraient raser toute la région comme ils l'avaient fait du bassin Est-Américain lors de la précédente guerre.

D'après les observateurs atlantes, un nouvel assaut était imminent. Les Kesh'ran ne prendraient pas le risque de permettre à d'autres renforts d'arriver. Ils n'avaient pas dû avoir trop de mal à prendre la mesure du déploiement de force de leurs ennemis.

Le seul point en faveur des défenseurs était la présence réunie des quatre esprits qui pouvaient jouer psychologiquement en leur faveur.

Illya remit le commandement des troupes à son lieutenant, un certain Jonal, et reprit les manettes du Haddon, comme lors de la dernière guerre planétaire.

Ainsi comme cinq cents ans auparavant, les quatre rescapés de Fort Romeu et une poignée d'atlantes allaient mener une bataille désespérée pour protéger l'ancienne vallée champenoise.

Les rôles furent répartis entre les défenseurs. C'était le calme avant la tempête et tout le monde cherchait à profiter de ces derniers instants de quiétude.

Keldon et Freïa s'étaient isolés à une extrémité du campement. Assis, elle avait blotti sa tête au creux de son cou, tandis qu'il l'enlaçait tendrement. Les deux amants ne parlaient pas. Ils savouraient simplement cet ultime instant d'intimité. Il y avait déjà longtemps qu'ils n'avaient plus besoin de mots pour exprimer leurs sentiments réciproques.

Cobalt était monté sur le plus haut point d'observation du camp et fixait inlassablement l'horizon à l'est. Fixe, solide comme un rocher, son regard scrutait le ciel, telle une vigie qui surveille les récifs qui menacent son navire. Au fond de lui tout son passé défilait comme les derniers rushs d'une superproduction hollywoodienne.

Il aurait aimé se recueillir une dernière fois sur la tombe de ses parents, frères et sœurs. Mais le temps lui manquait. Ils leur adressaient de son poste d'observation une dernière prière, dans l'attente de pouvoir les rejoindre. Quoiqu'il ait pu advenir ce jour là, il savait que l'horloge biologique avait repris son cours et que l'heure de sa révérence approchait.

Seul au milieu d'un cercle de gardiens, Illya était assis en tailleur et méditait. Il faisait abstraction de tout ce qui l'entourait. Il quêtait l'aide Dame Nature, et adressait une ultime requête à Mussaki et Nellya à travers la mort. Il priait pour le salut de Shamballah et de ses amis et élèves, restés pour défendre la cité. Ses pensées allaient également à tous ces anonymes dont la vie était à nouveau déchirée par la guerre et il demandait pour eux aussi des jours meilleurs.

Autour de lui les gardiens se recueillaient aussi pour les leurs tombés au combat, ou qui chuteraient bientôt.

Le temps semblait suspendu. Rien ne bougeait dans la cuvette, pas une once de vent, pas un bruit. Vu de l'extérieur les hommes n'étaient plus que des statues de pierres immobiles devant l'éternité.

Le soleil déclinait dans le ciel, tandis que la nuit étendait lentement son voile de ténèbres. À l'apogée de leur position la constellation des esprits brillait de son plus grand éclat. Les jeux de lumières lui donnaient une allure de gigantesque cœur.

C'était le soir de la nouvelle lune. En dehors des étoiles, aucune autre lumière n'éclairait la vallée. Une fine brise se leva et amena avec elle un cortège de nuages qui alourdirent encore l'obscurité.

Sur l'île des Dieux, Sonia était des plus agités. Sa mère ne parvenait plus à la calmer. Sadier leur avait aménagé une petite cachette dans les buissons et il s'y était blotti avec Mounia et l'enfant.

Un groupe de quatre citoyens voulut s'enfoncer plus profondément dans l'île pour y trouver une cachette plus sûre. Mais au fur et à mesure qu'ils montaient sur le chemin de la colline, ils sentirent leur cœur s'alourdir et une grande douleur peser sur leurs esprits. C'était comme si toute la colline, toutes les fleurs, tous les animaux, le moindre caillou se lamentaient. Les larmes aux yeux, ne pouvant plus avancer, ils firent demi-tour et se réfugièrent sanglotant dans une petite crique.

Les autres avaient déjà rejoint la ville. Tout le monde y était terrorisé. La noirceur de la nuit avait ajouté à l'ambiance lugubre. La crainte d'une tragédie était présente dans tous les esprits. Aucun citoyen ne parvenait à trouver le sommeil. Tous priaient désespérément pour leur salut, athées ou croyants, chrétiens ou musulmans, juifs ou bouddhistes.

Au plus noir de la nuit un cri terrifiant transperça la vallée et glaça les sangs de tous ceux qui l'entendirent. La terrible armée Kesh'ran s'étaient remise en branle.

Le gros des troupes convergeait vers la cuvette défendue par les gardiens. Il y avait là des milliers de chasseurs et de bombardiers, escortés par des vaisseaux de transport. Pendant ce temps, une sombre langue armée serpentait vers la ville. En entamant une attaque sur les deux fronts les Kesh'ran espéraient désorganiser la défense de leurs ennemis.

Au milieu de l'obscurité et loin des regards, l'antique bouclier magnétique qui protégeait Nola fut activé, dérisoire barricade pour ralentir le flot ininterrompu des assaillants.

Dès lors que les premiers Kesh'ran eurent pénétré dans la cuvette, un rideau de feu l'encercla. Les premiers attaquants, transformés en chaire à canon, y furent carbonisés et formèrent rapidement un monticule que les suivants escaladèrent pour passer au-dessus des flammes.

Ils furent accueillis par une rafale explosive. Mais aussi nourrit que furent les tirs, ils ne purent bloquer l'imposant rouleau compresseur Kesh'ran. À ce moment les bombardiers ennemis décollèrent, survolèrent la zone et lâchèrent leurs bombes sur le dôme de protection de Freïa.

Cobalt riposta et déchaîna une tornade, qui balaya une partie des chasseurs ennemis et fit basculer plusieurs de leurs blindés. L'attaque aérienne était endiguée. La chasse terrienne s'envola à son tour pour repousser les assaillants.

La manœuvre était habile et elle décima les premières lignes Kesh'ran. Mais rapidement la bataille aérienne tourna à l'avantage des assaillants, beaucoup plus nombreux.

Au sol, Keldon et le Tolbiac menèrent l'assaut entre les lignes. Freïa et le Daggot creusaient à nouveau le sol sous les blindés ennemis. Les alliés atlantes s'engouffraient dans leur sillon. La rapidité des véhicules compensait péniblement leur infériorité numérique.

Toute la cuvette était maintenant encerclée, et les vagues kesh'ran déferlaient inlassablement sur les assiégés. Les défenseurs ne savaient plus où donner de la tête, contraint à des manœuvres circulaires pour faire face sur tous les fronts. La ligne de front se resserrait toujours plus tel un étau se refermant sur sa proie.

Limités dans leurs mouvements la patrouille d'argent et les engins atlantes étaient beaucoup plus vulnérables. Les premières pertes terriennes ne purent être évitées malgré la vigilance de Freïa.

Keldon se retrouva isolé au milieu d'un groupe de Kesh'ran. Il ne dut son salut qu'à l'intervention providentielle de Freïa qui creusa une galerie sous le Tolbiac, au moment où les assaillants voulurent lui porter le coup de grâce.

Finalement, il ne resta qu'un petit groupe de gardiens recroquevillés en cercle compact au centre du champ de bataille. Keldon et Freïa avaient joint leur force pour maintenir un bouclier plus puissant.

La puissance de feu du Haddon et les tempêtes déclenchées par Cobalt empêchait leurs ennemis d'avancer davantage. Mais ils ne pouvaient plus que les maintenir à distance.

Et la marée humaine des extraterrestres continuait à se déverser dans la vallée, guettant les premiers signes de fatigue de leurs adversaires.

Les Kesh'ran avaient parfaitement compris que le temps était leur allier. Il leur suffisait de harceler sans relâche les défenseurs jusqu'à ce que ceux-ci faiblissent, et ensuite de les achever en donnant l'assaut.

Pris à leur propre piège dans la cuvette, les gardiens ne purent retenir la deuxième vague ennemie qui descendait sur Nola.

Il fallait se rendre à l'évidence : les renforts atlantes ne viendraient plus à présent.

Le bombardement de la ville commença. Le bouclier magnétique limita les dégâts pendant de longues minutes avant de montrer les premiers signes de faiblesse.

En cinq cents ans les armes kesh'ran avaient évolué et le bouclier n'était plus aussi efficace. Les premiers bâtiments étaient en feu.

Un violent orage s'était à nouveau manifesté et enveloppait toute la ville, comme si l'esprit de Mussaki cherchait à l'entourer de son bras protecteur.

Cependant, la folie furieuse des attaquants était telle qu'ils ne renoncèrent pas cette fois-ci. Le ciel était déchaîné, mais la marée extraterrestre inondait les airs et pas même la foudre ne semblait pouvoir les arrêter.

C'était la panique dans les rues. Hommes et femmes couraient dans tous les sens criant à tout va. Les arbres léchés par les flammes s'abattaient dans de grand fracas.

Dans un élan de désespoir, certains cherchèrent à regagner l'Île des Dieux, mais ils ne purent jamais arriver jusqu'à la rive.

Sur l'île elle-même, les réfugiés cherchaient à se faire aussi petits que possible. Ce havre de paix semblait résister aux assauts, comme protégé par une force invisible. Mais tout n'était plus que fournaise aux alentours et les bombardements ne cessaient plus.

L'éclat de la constellation des étoiles déclinait, symbole de la fatigue et de la déroute des derniers bastions de la défense terrienne.

L'assaut était bien plus vaste que les pensionnaire de Nola pouvait imaginer. Les Kesh'ran avaient lancé toutes leurs forces sur tous les fronts. Les chefs de guerre s'étaient unis pour éradiquer une fois pour toute les dernières poches de résistance.

Protégées par leur localisation secrète les cinq cités atlantes ne bénéficiaient plus que d'un avantage tout relatif. Les régions voisines y étaient à feu et à sang. Et les gardiens étaient pris en tenaille entre le secret nécessaire de leur existence et le chaos dont ils étaient les témoins.

Quand bien même elles auraient envoyé des troupes pour défendre les villages voisins, celles-ci n'auraient pu tenir bien longtemps sur d'aussi larges lignes de front.

Les Kesh'ran déferlaient maintenant par nuée, comme si là-haut, quelque part dans le ciel une énorme ruche crachait sans discontinuer ses légions d'insectes.

Dans le petit village désormais désert des bords de la Shangra, le soleil commençait déjà à se lever, et irradiait toute la vallée des deux fleuves d'une chaleur intenable. Au milieu du cimetière saccagé, le grand monolithe fondait lentement. D'épaisses gouttes de roches fondues coulaient à ses pieds, innombrables larmes, noires comme le jais.

Au cœur du désert, sur la tombe de Yossep, l'unique fleure plantée par Keldon avait fané et pendait mollement la tête tournée vers le sol.

Dopés par leurs avancées victorieuses, les Kesh'ran avait repris de plus bel leur colonisation sur tous les fronts.

Blottie dans les bras de sa mère, les sanglots de la petite Sonia, n'étaient plus qu'une longue lamentation couverte par les bruits de la déchéance de Nola.

L'ombre de la mort planait sur toute la vallée.

Et soudain le ciel s'embrasa d'une grande lumière blanche qui irradiait toute la planète. Il n'était plus possible d'y voir à plus d'un mètre. On aurait dit que le Soleil lui-même était venu s'écraser sur Terre pour purifier le monde en flamme.

L'air se comprima brusquement. Les dernières vitres de la ville volèrent en éclats. Sous l'effet du choc, les derniers rescapés perdirent connaissance.

Lorsque Sadier revint enfin à lui, le soleil s'était déjà levé. Des volutes de fumée montaient toujours au-dessus de Nola. Mais le calme était revenu et il n'y avait plus aucune trace des Kesh'ran.

Il fut rassuré de constater que Mounia et Sonia, bien que toujours inconscientes, étaient saines et sauvées à ses côtés.

Au loin il distingua les ruines de la ville, la même odeur âcre flottait toujours dans l'air. Mais le chant des oiseaux avait repris dans les arbres et le ciel était d'un bleu intense.

Nous étions arrivés juste à temps.

À l'issue de ma deuxième intervention devant la Concorde, les choses avaient beaucoup changé. Le Grand Conseil des Sages d'Aldor avait finalement pris position pour nous venir en aide. L'intervention de Rojnal avait-elle été un test ? Je ne le saurais sans doute jamais.

Quoi qu'il en soit, la plus haute autorité aldorande avait ensuite fait pression sur les ambassadeurs de la Concorde pour accélérer les débats.

Aldor avait reconnu porter une part de responsabilités dans les événements tragiques survenus sur Terre. Ils avaient alors plaidé un devoir de réparation de leurs fautes. Ils ajoutèrent qu'ils soutiendraient seuls l'effort de guerre et ses conséquences si leurs alliés le leur demandaient.

Je n'en sus pas plus sur le contenu des échanges. Mais Kioppi m'annonça deux jours plus tard que la flotte du Grand Conseil, unité d'élite de la Garde d'Aldor, était prête à appareiller.

Nous voyageâmes prudemment, par des chemins détournés et en petits convois pour ne pas éveiller l'attention.

L'effet de surprise fut au rendez-vous. Nous convergeâmes sur une flotte ennemie, encore désorganisée par la perte de leur commandement, et obnubilée par les offensives en cours sur Terre. La bataille fut courte et ce fut une victoire éclatante des forces d'Aldor. Une grande partie de leurs vaisseaux furent détruits, les autres s'enfuirent subissant d'importants dégâts.

Au sol, ce fut la débandade. Les troupes kesh'ran tentèrent tant bien que mal de regagner les vaisseaux en partance. Mais ceux-ci n'étaient plus prêts à les embarquer.

La célérité et la discrétion de notre attaque avaient fait mouche.

Avant de pénétrer dans l'atmosphère, les Aldorans avaient usé d'une de leurs dernières armes : un rayon paralysant déployé à très grande échelle. De cette façon, personne sur Terre ne vit l'intervention d'Aldor. À leur réveil les hommes réalisèrent seulement que tout était fini et que les Kesh'ran avaient disparu.

À aucun moment les Aldorans entrèrent en contact avec les humains. Telle était l'unique condition exigée pour leur intervention. Ils refusaient de s'immiscer à nouveau dans le développement de notre peuple.

La Concorde avait reconnu que les Terriens possédaient un potentiel intéressant qui pourrait un jour à nouveau bénéficier à la Pax Galaxia. Mais d'ici là ils devraient cheminer seuls et apprendre à maîtriser le côté obscur qui est tapi en chacun de nous.

Il était convenu que la Concorde garderait un œil sur la Terre et que des vaisseaux alliés patrouilleraient près de la Terre, jusqu'à ce que les hommes soient suffisamment évolués pour se défendre seuls ou pour découvrir l'existence de leurs anges gardiens.

Je fus déposée non loin de la ville :

«— C'est ici que nos routes se séparent, m'expliqua Kioppi.

— Je ne sais pas comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour nous.

— C'est plutôt à moi de vous remercier. Vous avez apporté un vent de fraîcheur dans les travées de la Concorde. Vous nous avez rappelés les objectifs que nous nous étions fixés à la création de l'Alliance. Il y avait déjà trop longtemps que nous nous complaisions dans notre suffisance et nos grands idéaux. Cela nous a rappelé que nous n'étions pas infailibles et que les actes comptent tout autant que les mots.

— Moi ? J'ai fait ça ?

— Ne négligez pas le pouvoir des mots, des sentiments et du cœur. Vous avez prouvé à tous ceux qui en doutaient que votre peuple avait un très fort potentiel. Il est encore très jeune et a beaucoup à apprendre. Mais au fond de lui il a toujours possédé une très grande force qui s'épanouira un jour. Il faut maintenant laisser le temps au temps. Et un jour je suis convaincu que la Terre rejoindra à nouveau la Concorde, et sera un allié de choix dans la recherche et la promotion de la paix.

— Je souhaite que cela soit vrai, même si nous ne serons alors plus là pour le voir de nos yeux.

— Allez maintenant rejoindre les autres. Inutile de vous rappelez votre serment.

— Je ne parlerais pas, je vous le promets une fois encore.

— Je ne doute plus de vous. Mais sachez que cela sera difficile, et que vos amis seront là pour vous aider.

— Adieu Seigneur Kioppi.

— Adieu Dame Alexeia. »

Et c'est ainsi que le vaisseau aldoran qui m'avait emporté loin de Nola disparut après m'y avoir ramené, sans laisser de trace, sans que personne n'ait été témoin de son éphémère visite.

Ce devait être la dernière fois que je voyais un extraterrestre. Mais cela m'importait peu. J'ai trop impatiente de retrouver Mounia et Sonia.

Je rejoignis Nola. La ville avait beaucoup souffert et il y avait beaucoup de blessés. Je me souvins de ce jour où, des mois plus tôt, nous arpentions avec Yossep les rues de notre village en proie aux flammes. Cette fois ce n'était pas le désespoir qui m'empoignait, mais une terrible force et une grande volonté de reconstruire le monde. J'avais retrouvé la foi, la foi en moi-même et dans les hommes.

Au détour d'une rue j'aperçus Mounia, Sonia et Sadier. Ils étaient sains et saufs. Je me jetais dans leurs bras.

«— Alexeia ! Mais où étais-tu passé, s'exclama mon amie ?

— J'étais partie à la recherche de mon âme.

— Tu n'as pas besoin de nous en dire plus, me rassura Sadier. Mais je me demande quand même ce que sont devenues ces créatures.

— Je n'en sais rien, avouais-je. Mais il faut croire que nos prières ont été exaucées et qu'une nouvelle chance nous est donnée.»

Ainsi s'acheva la troisième tentative d'invasion de la Terre par les Kesh'ran.

À l'aube du nouveau jour, les hommes se levèrent hébétés et émerveillés par la beauté de la vie, cette vie qui avait failli les abandonner.

Peu importe la façon dont ils avaient été sauvés, l'important c'est qu'ils étaient encore debout.

Ils remercièrent les Dieux de leur avoir laissé une chance d'expier leurs péchés et de rebâtir un nouveau monde droit et juste.

Autour de Nola la pluie tomba sans interruption pendant trois jours. Elle lessiva la terre et effaça toutes les traces du passage des Kesh'ran. Seules les ruines des maisons attestaient de leur venue.

Les flots de réfugiés se tarirent au bout de quelques jours, et le calme revint au sein de la communauté. Bientôt on ne se soucia plus que de reconstruire et d'oublier les atrocités de l'invasion.

Qui étaient exactement ces créatures et comment avaient-elles disparues ? Personne ne le sut jamais. Il fut communément accepté qu'elles étaient les messagers du Mal mais que les Dieux avaient écouté les prières des hommes et les avaient délivrés. L'humilité et la foi de l'humanité en sortirent renforcées. C'était le début d'une nouvelle ère de prospérité

Je m'installais avec mes compagnons à Nola, où il y avait beaucoup à faire.

Tout était à reconstruire : les maisons, les cultures, jusqu'aux esprits traumatisés des habitants. Sadier rejoignit la confrérie des charpentiers et Mounia reprit son activité de bergère. Quant à moi, je retournais au milieu des enfants et m'improvisa institutrice. Finalement je n'avais pu avoir d'enfants, mais finirais mes jours au milieu de ceux des autres.

Nola prospéra et devint une grande et belle ville, dont le rayonnement s'étendit sur des kilomètres. Son message et sa culture franchirent les montagnes et elle devint en quelque sorte la capitale du nouveau monde.

Je n'eus plus jamais de contact avec Aldor et guère plus avec les Atlantes. Ces derniers avaient choisi de ne plus influencer sur le développement du monde mais de laisser le cours des choses se dérouler librement, comme l'avait voulu leurs ancêtres.

Ils vivaient à présent en autarcie dans leurs cités, et ne sortaient plus que pour s'enrichir auprès des civilisations qui grandissait dans le monde extérieur.

Je ne revis jamais plus les quatre esprits. Ils avaient complètement disparu et plus personne ne s'en souciait. C'était sans doute mieux ainsi.

L'île des Dieux demeura un lieu sacré. Plus personne n'y retourna, mais les cérémonies rituelles reprirent. La végétation y fut plus luxuriante que jamais, et grâce aux esprits qui l'abritaient la région devint un véritable paradis sur Terre.

Par hasard j'appris quelques années plus tard que les Julions avaient survécu. On racontait qu'Illya avait succédé à Haeva comme chambellan de Shamballah, à la mort de celui-ci. Cobalt avait repris son bâton de pèlerin et arpenta à nouveau le monde pour se rendre utile. Concernant Keldon et Freïa nul

n'entendit plus jamais parler d'eux. Ils avaient sans doute enfin trouvé la quiétude et le temps de vivre pleinement leur amour. Ils auraient fondé une famille, et connu la joie d'être enfin parents.

Ainsi le dernier acte de la Grande Prophétie des Anciens allait se réaliser. Les enfants de Paul et Sylvie, allaient grossir le flot des jeunes à qui appartenait dorénavant l'avenir.

Remerciements

Je ne peux refermer cette fresque sans remercier toutes celles et ceux qui directement ou indirectement ont contribué à sa construction.

Encore une fois merci à Manuelle et Alexis les critiques de la première heure.

Un grand schmack à toutes les danseuses et danseurs du marais pour avoir su chasser les coups de blues qui ont ponctué la rédaction des deux derniers opus de la série.

Enfin merci à toutes celles et ceux que je n'aurais pas la place de citer ici, et qui par leur simple présence à mes côtés auront contribué eux-aussi à cette œuvre.

J'espère que vous avez pris autant de plaisir à la lire, que moi à l'écrire.

À bientôt peut-être pour de nouvelles aventures.



all text by karpok est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France.

Natura 3

Un nouveau départ

Depuis la fin de la guerre, le monde a bien changé. Mais les travers du passé demeurent, et les Anciens n'ont pas encore révélés tous leurs messages.

Cette fois l'heure de l'ultime épreuve approche.

Le dernier chapitre de la GrandeProphétie va se dérouler, tandis que les enfants de la Terre et de la Mer vont se lever pour bâtir leur avenir.

Dernier volet de la trilogie, "Un nouveau départ" est une fenêtre sur l'avenir.
Ou comment la boucle est enfin bouclée...